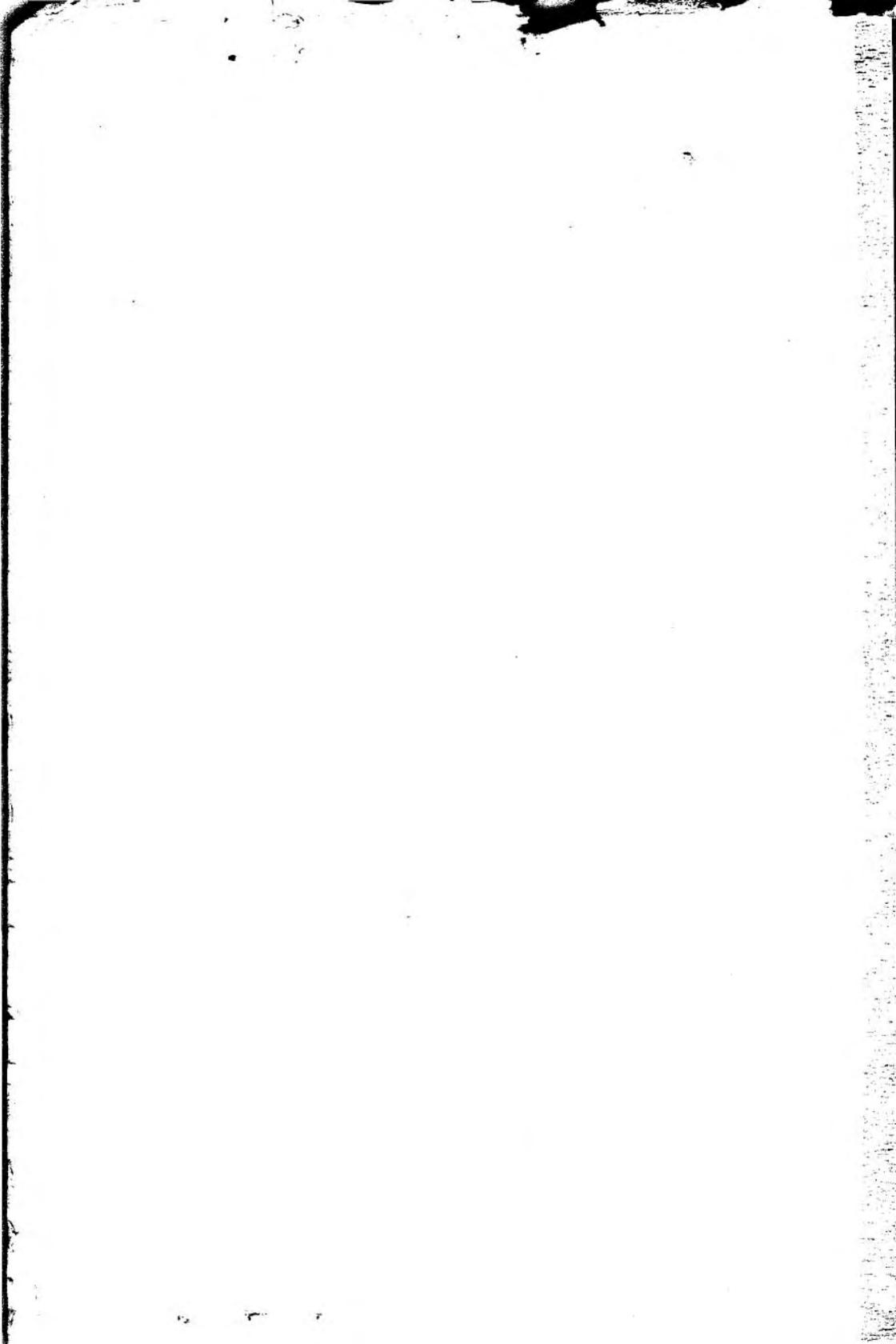




**LE TROISIEME
CENTENAIRE
DE SAINT-SULPICE**



**Montréal
1941**



32048

Le Troisième Centenaire de Saint-Sulpice



*Société de
Généalogie de
Drummondville*

545, rue des Écoles
DRUMMONDVILLE, QC J2B 1J6

Cédé Par

**BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE
COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, AVE DES FRÈRES
DRUMMONDVILLE — P.Q.**

Don de



Fondation Raymond-Beaudet

449, rue Notre-Dame
Drummondville
(Québec) J2B 2K9
(819) 478-2519

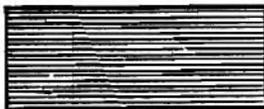
Il a été tiré de cet ouvrage
à part l'édition ordinaire :

Un exemplaire unique
marque "A", sur papier
Japon offert en hommage
par *Le Devoir* à

M. J.-E. MOREAU, P.S.S.,
supérieur provincial de
Saint-Sulpice.

Quinze exemplaires numé-
rotés à la main, de 1 à 15,
sur papier Antique vergé,
gracieuseté du *Devoir* et
paraphés en son nom,

N. L.



Tous droits réservés
Décembre 1941



LE TROISIEME
CENTENAIRE
DE SAINT-SULPICE



Montréal
1941

372,24
M 4537

AVERTISSEMENT

Cette brochure est composée:

1. Des discours et sermons dans l'ordre du programme des manifestations qui marqueront, à Montréal, la célébration du Troisième Centenaire de la fondation de Saint-Sulpice:

— le dimanche 16 novembre, au poste CKAC, causeries à la radio par S. H. le maire Adhémar Raynault, Mgr Philippe Perrier, V.G. et Mgr Olivier Maurault, P.D., P.S.S.

— le vendredi 21, au Grand Séminaire, sermon de S. Ex. Mgr Ildebrando Antoniutti, délégué apostolique, et discours de M. J.-E. Moreau, P.S.S., supérieur provincial de Saint-Sulpice.

— le samedi 22, à la grand'messe, à Notre-Dame, pour les maisons d'éducation, sermon de M. Henri Garrouteight, P.S.S.

— le dimanche 23, à la grand'messe pontificale à Notre-Dame, présentation par M. Arthur Dubeau, P.S.S., curé, et sermon de Mgr Camille Roy, V.G.;

— le même jour au déjeuner au Cercle Universitaire, présentation par M. J.-E. Moreau, P.S.S., discours de M. Frs Fauteux, avocat, président des Anciens du Collège de Montréal, et de S. Em. le cardinal Rodrigue Villeneuve, O.M.I.

2. Des articles (sauf deux textes en anglais) empruntés au journal le *Devoir* et publiés les 22 et 29 novembre, à l'occasion des fêtes sulpiciennes.

39007

PREFACE

•

La famille sulpicienne, émue des témoignages d'estime, d'affection et de gratitude qu'on lui a prodigués, à l'occasion des fêtes du Troisième centenaire de sa fondation, n'a pas voulu les laisser épars dans les feuilles, si hospitalières soient-elles, d'un grand journal. Grâce à la libéralité de ce journal et grâce aux dons généreux de quelques confrères, nous avons réuni les articles et les sermons parus dans le *Devoir* des samedis 22 et 29 novembre, et nous en avons fait une brochure qui constituera un numéro spécial de la revue le *Séminaire* et du *Bulletin des Anciens Elèves du Collège de Montréal*. Un certain nombre d'exemplaires porteront le simple titre de *Troisième centenaire de Saint-Sulpice*. Ainsi tous les anciens élèves de nos maisons d'éducation et tous nos amis pourront savourer à loisir le parfum qui s'échappe de ce magnifique bouquet de fête.

Elle est, en effet, d'une qualité rare, cette gerbe d'hommages dont notre petite Compagnie a été l'objet. Ce n'est pas tous les jours que Son Éminence le cardinal Villeneuve, Son Excellence le Délégué Apostolique, Son Excellence Mgr l'Archevêque de Montréal, Mgr le Supérieur du Séminaire de Québec, des Vicaires généraux, des Ministres d'État, des Sénateurs, des Juges,

des Maires de ville, des historiens, des professeurs d'Université, des artistes et des journalistes de renom s'appliquent ensemble à un même sujet, y choisissent l'aspect qui leur plaît davantage et l'apprécient en toute liberté, pour notre joie et notre édification. C'est leur pensée que nous retrouverons dans ces pages, mêlée à celle, plus humble, de nombreux Sulpiciens, à qui on a fait l'honneur de demander une collaboration filiale.

A l'adresse de tous, cette préface veut être un remerciement. Au nom du Supérieur provincial de Saint-Sulpice du Canada, au nom des confrères de la Compagnie, au nom de nos Anciens Élèves et de tous nos amis, nous prions les éminents et distingués auteurs de ce recueil, d'agréer l'expression de notre vive et profonde gratitude.

Olivier MAURAUULT, P.S.S., P.D.

FÉLICITATIONS ET BÉNÉDICTION
DE S.S. PIE XII

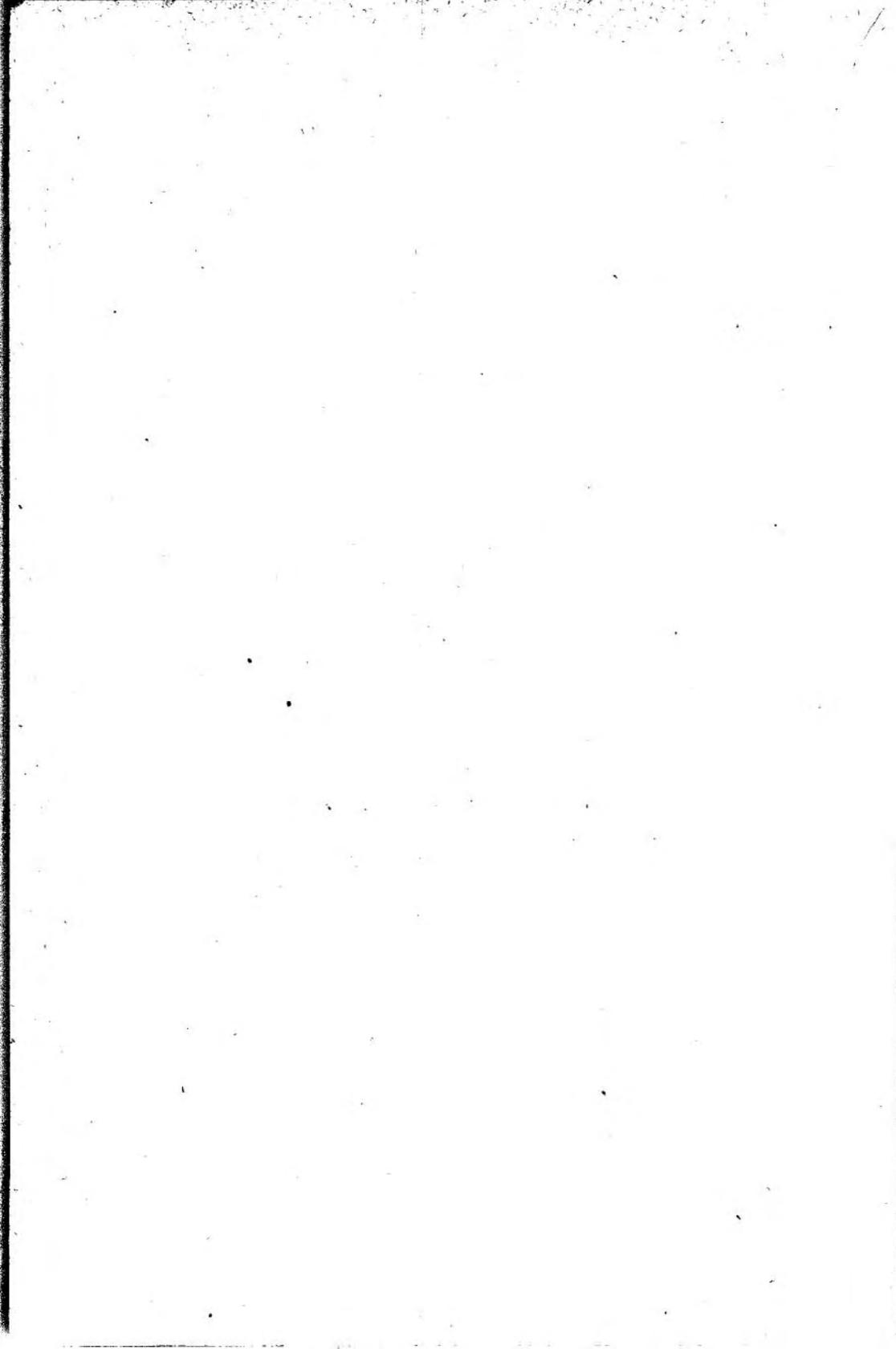


Cittadelvaticano 17 1400

NLT DÉLÉGUÉ
APOSTOLIQUE OTTAWA

OCCASION CÉRÉMONIES TRICEN-
TENAIRE SA SAINTETÉ ADRESSE
SULPICIENS CANADA PATERNELLES
FÉLICITATIONS GÉNÉREUX TRAVAIL
APOSTOLIQUE ACCOMPLI INVOQUE
ABONDANTES GRÂCES ENVOIE PAR-
TICULIERE BÉNÉDICTION.

CARDINAL MAGLIONE



SAINT-SULPICE ET MONTREAL

MONTREAL, SAINT-SULPICE. Deux noms intimement liés dont le souvenir ne peut se séparer dans notre mémoire. Deux fondations qui remontent à des dates si rapprochées qu'elles paraissent nées l'une pour l'autre. Si notre Métropole et la Compagnie de Saint-Sulpice doivent se rencontrer dans ce souvenir commun, notre population trouve des raisons multiples de s'en féliciter.

Les citoyens de Montréal ne peuvent se rappeler le troisième centenaire de la fondation de leur ville sans évoquer le nom de Jérôme le Royer de la Dauversière et d'un jeune prêtre, Jean-Jacques Olier, nommé, en 1642, curé de la paroisse Saint-Sulpice à Paris.

Les Messieurs de Saint-Sulpice, arrivent ici en 1657 prêter main-forte aux Révérends Pères Jésuites, mais dès 1642, avec Monsieur Olier, ils s'emploient à définir le tout même de la fondation de notre ville: "établir et développer un centre et une école de missions" (1)

Si certains de nos historiens se sont plu à souligner l'originalité de notre fondation, "oeuvre d'une société particulière, distincte, autonome" (1), les Messieurs de Saint-Sulpice peuvent en revendiquer une large part.

Au cours de ces trois cents années, nous ne pouvons être surpris qu'il se soit rencontré un nombre restreint de Montréalais, convaincus que les Sulpiciens ont contribué à développer Montréal, en prenant soin de leurs propres affaires, puisqu'en 1663, ils devenaient Seigneurs de l'Île de Montréal.

Il nous est impossible d'ignorer aujourd'hui que nos seigneurs du

temps eurent à payer d'abord près de deux millions de francs et que pendant le premier demi-siècle de notre existence, leur contribution s'éleva à plus de sept millions de francs.

Au cours de 1765, les Messieurs de Saint-Sulpice de Paris cèdent simplement au Séminaire de Montréal la Seigneurie de l'Île de Montréal. D'autres souligneront comme il convient le rôle magnifique de Saint-Sulpice dans l'établissement et le développement des paroisses les plus anciennes de notre ville, depuis Lachine jusqu'à Pointe-aux-Trembles.

Centre de vie spirituelle

L'église mère, Notre-Dame, que chaque citoyen connaît, demeure comme un centre de vie spirituelle intense. A l'ancienneté de sa fondation, au cachet grandiose de son architecture, à la simplicité même des services infatigables de l'humble Monsieur de Saint-Sulpice, s'ajoutent combien de fêtes inoubliables qui trouvent comme leur couronnement à Notre-Dame, combien de fêtes non moins appréciables et bienfaisantes où les Maîtres de l'éloquence de la chaire viennent continuer à Montréal l'éclat des conférences de Notre-Dame de Paris. C'est dans un presbytère de Saint-Sulpice que prend naissance, avec Monsieur l'abbé Curateau, le collège de Montréal.

Les citoyens de Montréal ne sauraient saluer sans fierté l'institution d'enseignement, dont les milliers d'élèves portent aujourd'hui le nom de notre Métropole par tout le Canada, dans toute l'Amérique, dans toutes les parties du monde. Monsieur Olier a pu rêver pour

(1) Abbé Lionel Groulx.

Montréal d'une colonie apôtre, où les colons deviendraient autant de propagandistes des vérités chrétiennes.

L'oeuvre éducationnelle de Saint-Sulpice s'élève au centre même de notre ville, comme un témoignage on ne peut plus éloquent de la clairvoyance de ses fondateurs, du désintéressement, de l'héroïsme, de l'ardente charité de ceux qui la continuent depuis.

L'Université de Montréal leur doit une large part de sa fondation, de ses développements.

La bibliothèque de Saint-Sulpice, qu'une autorité, dont la bienveillance a lieu de nous réjouir, rendra bientôt à la vie et à la lumière, cette grande bibliothèque, oeuvre totale de la munificence des Messieurs de Saint-Sulpice, demeure comme l'un des plus beaux fleurons de leur couronne d'éducateurs. Les citoyens de Montréal se doivent de reconnaître les sacrifices de toutes sortes que cette bibliothèque a coûtés aux Sulpiciens et de souhaiter que leur oeuvre éducationnelle, historique, même artistique puisse se développer constamment, rencontrer les concours nécessaires pour continuer à faire bénéficiaire notre population de leur dévouement qui sait ne jamais vieillir, même s'il est trois fois centenaire.

La contribution de Messieurs de Saint-Sulpice dans d'autres domaines mérite d'être soulignée.

Ils coopèrent à l'établissement du canal Lachine. Dollier de Casson en trace les plans qui servent de base au canal actuel. Les Sulpiciens dotent en même temps Montréal de son premier aqueduc; c'est vers 1700.

Artisans du progrès

Jusqu'en 1833, date où notre ville est érigée en municipalité, les Messieurs de Saint-Sulpice prennent une part même prépondérante à toutes les grandes entreprises de bienfaisance, de charité, de reli-

gion, de progrès national de notre Métropole.

Ceux qui, à Montréal, se réjouissent de notre allégeance présente au drapeau britannique peuvent remercier les Messieurs de Saint-Sulpice, alors Seigneurs de cette ville, qui en 1812 renvoient sans compromis les envoyés du gouvernement américain. Ils rappellent aux fidèles leur devoir envers la couronne britannique. Ils mettent leurs revenus même à la disposition du gouvernement anglais pour contribuer à conserver le pays au gouvernement établi.

Les Sulpiciens encouragent la fondation de banques, l'ouverture des chemins, puis des rues de la Métropole, ils concèdent les terrains où nos parcs les plus connus viennent embellir notre ville.

L'activité bienfaisante de Saint-Sulpice a souvent dépassé nos frontières. Permettez-moi de souligner la fondation du Collège Canadien à Rome, prolongement combien apprécié de l'oeuvre éducationnelle et religieuse de Saint-Sulpice à Montréal.

Si Saint-Sulpice connaît toute une vie qui s'épanouit largement hors de notre Métropole, nous ne pouvons assez reconnaître jusqu'à quel point les citoyens de Montréal ont bénéficié de son esprit apostolique et sainement national.

L'on me pardonnera d'avoir rappelé bien brièvement, en ces quelques minutes, ce que notre grande ville doit à cette Compagnie de Prêtres. Leur fondation trois fois centenaire semble s'être confondue avec l'établissement de Montréal pour que Saint-Sulpice en demeure l'un des protecteurs et des bienfaiteurs les plus appréciables.

La vie des institutions tient de la vie même des peuples, elle ne décroît pas en raison de l'âge, elle peut même s'intensifier par l'expérience du passé.

Les citoyens de Montréal rendent hommage à Saint-Sulpice, pour les oeuvres insignes qu'ils

doivent à son esprit apostolique; ils souhaitent que la vie de Saint-Sulpice s'épanouisse dans tous les domaines et que la bienveillance toujours magnifiques de Saint-

Sulpice continue à veiller généreusement au progrès de Montréal, tout comme le coeur même de Montréal demeure profondément attaché à Saint-Sulpice.

Adhémar RAYNAULT
maire de Montréal.

M. OLIER ET LES SEMINAIRES

On ne peut guère prononcer le nom de M. Olier sans penser aux séminaires qu'il a créés et d'où sont sortis tant de prêtres pieux et zélés, répandus dans le monde entier. C'est une oeuvre capitale qu'il a fondée il y a trois cents ans, pour former les prêtres. Il n'y avait pas alors, pour eux, comme pour les religieux, l'asile du cloître, du silence et de la règle. Par un mandement du 21 février 1631, l'archevêque de Paris, Jean François de Gondy, prescrit à tous les aspirants aux ordres sacrés de son diocèse de se préparer par une retraite de dix jours. S. Vincent de Paul était l'âme de ces exercices. M. Olier se pénètre de ses exhortations enflammées: "Or sus, Messieurs et mes Frères, nous voici donc à la veille de cette grande oeuvre que Dieu nous a mise entre les mains: c'est demain, mon Dieu, que nous devons recevoir ceux que votre Providence a résolu de nous envoyer, afin de nous faire contribuer avec vous à les rendre meilleurs. Oh, Messieurs et mes frères, former de bons ecclésiastiques, c'est l'ouvrage le plus difficile, le plus relevé et le plus important pour le salut des âmes et pour l'avancement du christianisme."

L'abbé Olier recueille ces paroles. Il les médite. Plus tard, il fréquentera les conférences où Messieurs les ecclésiastiques conféreront ensemble des vertus et des fonctions propres à leur ministère, sous la direction de M. Vincent; il demeurera quatre ans sous cette direction. Il participera aux missions des campagnes que les disciples de Monsieur Vincent organisent dans les diverses provinces de la France. Mais Dieu le destinait à jeter les fondements des séminaires du royaume de France.

Le Père de Condren avait préparé des instructions sur la fondation des séminaires. Il était mort sans les avoir complétées. M. Olier devait s'en servir avec profit. Mais comment entreprendre cette oeuvre? Quelle forme lui donner? Où pourrait-on l'entreprendre?

On se dirigea vers la région de Chartres. Un vague sentiment d'espérance faisait croire que le clergé chartrain, stimulé par le zèle des missionnaires, faciliterait la création tant désirée. Mais le projet de séminaire ne réussit pas; après la retraite des ordinands de septembre 1641, pas un clerc ne se décida à rester, comme ils l'espéraient.

Mais au moment où tout semble perdu, une pieuse femme, Marie Lhuillier, dame de Villeneuve, met à leur disposition dans le village de Vaugirard, aux environs de Paris, une petite maison à un seul étage pour y essayer leur oeuvre.

Le 29 décembre 1641 trois prêtres, "en forme de Trinité", selon le mot de Bourdoise, vont s'installer à Vaugirard. M. du Ferrier sera le supérieur de la maison, et MM. Olier et de Foix ses auxiliaires. M. Picoté ne tardera pas à se joindre à eux.

Dans un vieux colombier

La maison est bien pauvre, car c'est dans un vieux colombier qu'il faut pratiquer les cellules des futurs séminaristes.

Conformément aux vues de Bourdoise qu'approuvait saint Vincent de Paul et que suivit toujours M. Olier, le séminaire sera une communauté intimement associée à la vie paroissiale. Mais l'oeuvre devait se développer dans Paris.

Le 15 août 1642, fête de l'Assomption, le séminaire de Vaugrard, se composant de douze personnes dont huit séminaristes, vient s'installer à Saint-Sulpice, au presbytère même. M. Olier préside lui-même, au milieu de son clergé, à l'office et à la procession solennelle. Il entre dans sa double fonction de curé de la paroisse Saint-Sulpice et de supérieur du Séminaire, où il va pouvoir donner toute sa mesure d'homme d'action, déployer une activité qui prend sa source dans une vie intérieure profonde.

Pour mieux assurer l'avenir de son oeuvre du séminaire, M. Olier crée une société de prêtres uniquement consacrée à la direction des séminaires.

Dans la conception primitive de M. Olier, cette société a "un chef ou supérieur, qui est comme un autre Jésus-Christ au milieu d'elle, et ensuite douze sujets en l'honneur des douze apôtres que Jésus-Christ se choisit pour former le corps de son Eglise: c'est sur eux que subsiste et en quoi consiste le corps essentiel de la maison." Il ne songe nullement à fonder une congrégation, mais seulement une société de forme toute sacerdotale et séculière, une réunion d'hommes de Dieu associés pour cette grande oeuvre: le séminaire.

Cette société purement cléricale n'est elle-même qu'un séminaire où se forment de dignes et saints prêtres, qui, à leur tour, rendront service dans leurs diocèses au gré de leurs évêques, soit dans les emplois ordinaires, soit même dans la conduite des séminaires diocésains.

Les clercs doivent acquérir les connaissances théoriques et pratiques nécessaires pour exercer dignement le saint ministère. Entendons M. Olier lui-même: "Dans le confessionnal, dit-il, n'auront-ils pas à rendre promptement, sans secours et sans consulte, des arrêts sur les matières les plus importantes qui soient jamais tombées entre les mains d'aucuns juges, dont il n'y a point d'appel et

sur quoi les hommes se fondent pour l'éternité? Dans les chaires, ne devront-ils point parler pour les savants et les ignorants, soutenir les vérités de l'Evangile, combattre les vices, résister au torrent de l'opinion, confondre l'hérésie et découvrir ses détours, ses impostures et ses fausses conséquences? Ce qui suppose nécessairement une science plus élevée, plus profonde et plus étendue que celle du commun; une science d'une trempe plus forte que ne le donne l'étude particulière; une science, enfin, qui ait été éprouvée dans les écoles et dans les académies".

Le dosage des disciplines

Mais il s'agit de doser les disciplines intellectuels et les disciplines morales et religieuses. Il faut étudier chrétiennement en esprit de pénitence et d'humilité, pour la gloire de Dieu et le service de l'Eglise. Il faut soumettre les clercs à un régime de vie qui permette l'éclosion de toutes les vertus sacerdotales.

L'enseignement n'est pas tout dans les séminaires. S'il en était ainsi, jamais le saint Concile de Trente n'aurait pensé à les établir: les anciennes universités pouvaient suffire. Ce qui fait le fond du séminaire, c'est une sainte discipline, un ensemble de règles et de pieux exercices, de communications intimes avec des maîtres expérimentés, capables d'ouvrir, d'élever l'âme des jeunes élèves, de leur communiquer cette sève de vie sacerdotale qui en fait des hommes de Dieu formés pour toutes sortes de bien.

Le monde a besoin de prêtres, de prêtres nombreux, de prêtres instruits, de prêtres pour les campagnes, de prêtres pour les villes, de prêtres pour l'éducation des enfants, de prêtres pour le ministère paroissial, de prêtres pour toutes les bonnes oeuvres.

Il faut les soumettre à une discipline intellectuelle, morale et religieuse. Toute l'espérance de la

moisson est dans la semence, selon la belle parole du pieux Olier: "Spes messis in semine". "Si vous semez beaucoup, vous recueillerez beaucoup, si vous semez peu, vous recueillerez peu". L'Eglise doit suffire à rendre à la société tous les services que celle-ci réclame d'elle.

L'oeuvre de M. Olier devait essaimer de son vivant. Il fonde les séminaires de Viviers, du Puy et de Clermont. Il fait les premières démarches pour l'établissement de la maison de Montréal. Son oeuvre, qui était de jeter les premiers fondements des séminaires de France, est accomplie. Il a mis M. de Bretonvilliers à la tête de la paroisse de Saint-Sulpice, placé M. Raguiet de Poussé à la direction du séminaire, envoyé M. de Queylus à Montréal.

M. Olier instrument de Dieu

M. Olier avait été dans les mains de Dieu l'instrument de l'oeuvre, excellente entre toutes, de la formation du clergé. Il fallait auparavant qu'il sentit sa faiblesse, son impuissance, son néant, au point de devenir incapable de s'en attribuer aucun mérite. Les épreuves ne lui ont pas manqué.

Purifié de toute recherche d'amour-propre, Olier s'est ensuite livré tout entier à l'amour divin et il pouvait dire comme saint Paul: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vis en moi". Il est mûr à trente-trois ans pour donner au Séminaire qu'il va fonder sa conception fondamentale de la vie intérieure, qui consiste à "faire régner en soi l'esprit de Jésus-Christ dans le double sentiment d'anéantissement de nous-mêmes et de confiance absolue en Dieu, base de toute vraie sainteté."

L'oeuvre des séminaires est fondée. M. Olier, en mourant, lègue son esprit à ses disciples. Bretonvilliers, son successeur immédiat, a vécu quinze ans dans son intimité. Tronson, son troisième successeur, sera le législateur de la Compagnie et de ses séminaires. Régu-

lateur, pondérateur, conciliateur, pacificateur dans la fermeté et dans la douceur: tel est M. Tronson. "Quoique le supérieur ait toute l'autorité dans une maison, écrit-il à son directeur intérimaire de Montréal, il doit néanmoins se servir rarement de tout son pouvoir; rien ne cabre davantage les esprits que de vouloir emporter les choses de hauteur et de les faire faire avec empire. Quand on ne se précipite point, que l'on sait prendre son temps, que l'on se possède pour attendre en paix les occasions favorables, on attire bien de la grâce sur soi et sur les autres, et Dieu bénit cette conduite."

En 1789, la Compagnie dirige une vingtaine d'établissements. L'épreuve va fondre sur elle comme sur tout ce qui est religieux en France. L'épreuve, c'est la pierre de touche de la fermeté des principes et de la force des caractères. Elle devait permettre à M. Emery de jouer son rôle de conservateur et de restaurateur de la petite compagnie et des séminaires.

Napoléon veut consommer la ruine politique de la papauté et ne lui laisser que l'apparence du pouvoir spirituel. Aussi bien il s'attache à une société connue par son attachement au Saint-Siège. "Il convient que le séminaire de Saint-Sulpice change tout à fait de main et de nature; à dater d'après-demain, il faut qu'il ne soit autre chose qu'un séminaire du diocèse de Paris. Qu'on n'y emploie aucun Sulpicien et que M. Emery cesse sur-le-champ d'y remplir aucune fonction: qu'on s'empare de leur maison. Lorsque le séminaire qu'on prépare sera établi, le séminaire de Saint-Sulpice subsistera comme petit séminaire."

En vue de la dispersion

Prévoyant la prochaine dispersion de la Compagnie, M. Emery fait part à sa communauté de son projet, doublement avantageux, d'établir un séminaire dans le nouveau diocèse de Baltimore. On y

formerait des ouvriers, évangéliques pour tous les Etats-Unis, et on pourrait y trouver asile en cas de nécessité; il a d'ailleurs l'approbation du nonce. L'assemblée lui donne pleins pouvoirs; un des directeurs, M. Nagot, va conférer à Londres avec Mgr Carroll qui remercie la Providence d'avoir "inspiré à ces excellents prêtres l'idée de lui apporter une aide particulièrement précieuse, à un moment où son diocèse a un si pressant besoin de leurs services."

Le 3 octobre 1791, les Sulpiciens ouvraient les cours pour les cinq séminaristes d'alors. C'est un double anniversaire que l'on célèbre avec tant de solennité chez nos voisins des Etats-Unis: le troisième centenaire de la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice et le cent cinquantième anniversaire du premier séminaire américain.

Des centaines de prêtres retournent au vieux séminaire de Sainte-Marie pour parler avec leurs vieux professeurs, s'asseoir sur les bancs de leur classe. Il y aura des archevêques et plus de quatre-vingts évêques. C'est le plus ancien séminaire des Etats-Unis.

Lors de la dédicace du nouveau séminaire de Sainte-Marie de Baltimore, le gouverneur du Maryland parle ainsi: "Notre Etat est petit, mais il s'enorgueillit d'avoir été l'initiateur de la liberté religieuse en Amérique; il n'en est pas moins fier d'avoir envoyé plus de trois mille prêtres à tous les coins de notre république, pour prêcher la doctrine de ceux qui fondèrent cet Etat, parmi lesquels lord Baltimore. Nous sommes heureux, ajoute le maire de la ville, qu'une maison, comme cette école de prêtres pour toute l'Amérique soit chez nous."

On s'est plu à reconnaître qu'une grande part du développement de l'Eglise dans ce grand pays est due à la Compagnie de Saint-Sulpice; le rameau que Saint-Sulpice planta sur le sol américain est devenu le grand arbre que nous admirons aujourd'hui. Dieu en soit remercié!

In domo Patris mei, multae mansiones sunt, Saint-Sulpice n'a pas le monopole dans la formation des prêtres. D'autres séminaires qui ne sont pas sous son influence y réussissent bien; mais l'esprit de Saint-Sulpice a prouvé qu'il est bon en France, en Amérique et en Indochine. Son premier élément est la vie intérieure; le second, l'union entre l'évêque et ses prêtres; en outre, il y a un je ne sais quoi qui distingue ceux qui ont été élevés dans des séminaires sulpiciens et qui leur donne une marque aisément reconnaissable.

A San-Francisco, nous trouvons le grand séminaire de Saint-Patrice de Menlo Park, créé par les Sulpiciens en 1903.

Ils dirigent aussi un Petit Séminaire: le Collège Saint-Joseph de Mountain View, en Californie.

Récemment les Sulpiciens ont pris la direction de Saint-Edouard de Seattle, qui n'est qu'une maison préparatoire au Grand Séminaire.

Le zèle de l'abbé Olier ne se bornait donc pas à l'évangélisation des provinces de France. Il s'étendait aussi à ces régions lointaines d'Amérique.

Don de l'île de Montréal

Il aurait voulu partir lui-même pour le Canada. Mais l'oeuvre qu'il devait accomplir exigeait qu'il restât en France. Il aura, du moins, la consolation d'envoyer à Montréal, en 1656, quatre prêtres de sa communauté. Après sa mort, en 1659, d'autres sulpiciens partiront pour Ville-Marie. De ces derniers, deux, MM. Le Maître et Vignal, seront martyrisés par les Iroquois. Enfin, en 1663, la Compagnie de Montréal, en reconnaissance du zèle et de la générosité de M. Olier pour la colonie canadienne, fera don de l'île de Montréal au Séminaire de Saint-Sulpice de Paris.

Ce que les Sulpiciens ont fait à Montréal, au point de vue charitable, social et intellectuel, est considérable. Seigneurs de toute l'île sous le régime français, ayant con-

servé leurs titres de propriété après la cession de 1763, richement pourvus longtemps de biens matériels, ils n'ont jamais été avarés de leurs richesses et ils ont largement donné pour les oeuvres.

Montréal leur doit l'ouverture de son grand Séminaire en 1840. Mgr Bourget prenait possession de son siège épiscopal. Sa première occupation fut d'assurer la formation du clergé. Quatre mois après son accession, il avait obtenu l'ouverture d'un grand Séminaire. Il exprime toute sa gratitude pour ce joyeux événement qui devait être fécond en riches résultats.

Il dit:

"Depuis deux cents ans que votre Séminaire est établi dans ce pays, il a fait sans doute et il fait encore beaucoup de bonnes oeuvres, mais il ne faisait pas la sienne. Le voici maintenant en possession de son bien et de son héritage. Dieu en soit loué et Marie glorifiée!"

Le Séminaire de Montréal a célébré l'an dernier son centenaire. On a dit alors que 83 anciens ont été honorés de la plénitude du sacerdoce. Il y a quelque sept à huit mille prêtres qui, depuis un siècle, ont porté, dans toutes les sphères de l'activité apostolique et dans tous les coins de la surface du globe, la flamme de l'idéal sacerdotal puisée dans notre Séminaire de Montréal.

Recueillons au passage ce témoignage de Mgr Mathieu dans son discours prononcé le 14 mai 1895, au Grand Séminaire d'Angers: "Je compris aussi pourquoi toutes les espérances de réforme cléricale dans les pays qui en ont besoin, comme le Portugal et le Brésil, se rattachent à la fondation des séminaires, et comment, par contraste, c'est le Séminaire de Montréal qui a fait du Canada le pays le plus véritablement chrétien du monde".

M. Olier incarné dans M. Emery

Au cours de la révolution l'oeuvre des séminaires avait été

secouée, mais "l'esprit de Saint-Sulpice" a donné toute sa mesure, incarné dans son neuvième supérieur général, M. Emery. Celui-ci, par sa sagesse et sa fermeté, domine les événements; en toutes circonstances, il s'impose comme ligne de conduite, de ne se mêler en rien aux passions politiques, de n'avoir en vue, dans tous ses actes, que le soin des âmes et l'intérêt de la religion.

Aussi bien, l'oeuvre des séminaires, fondée par M. Olier, continuée par M. de Bretonvilliers, établie solidement sous M. Tronson, fut en état de se soutenir et de se développer dans la mesure que lui a assignée son fondateur.

La réputation du séminaire avait attiré un grand nombre de sujets des meilleurs familles: des auteurs du XVII^e siècle l'appellent "une pépinière féconde d'illustres et savants prélats, d'ecclésiastiques distingués par leur piété et par leur zèle pour le service de l'Eglise".

Cette oeuvre, ébranlée par la Révolution, devait se continuer dans le mois même de la rentrée des Bourbons. Le Séminaire de Saint-Sulpice est rendu à la compagnie le 19 avril 1814; les directeurs, après avoir embrassé tous les jeunes gens, les conduisirent à la chapelle où l'on chante le *Te Deum*. En province, les Sulpiciens ne tardent pas non plus à être réintégrés dans leurs séminaires. L'assemblée générale, qui se tient à Issy en septembre, élit pour supérieur général, M. Duclaux, qui obtient la restauration légale de la Compagnie par une ordonnance royale du 3 avril 1816.

Et là-bas, au même moment, commence l'expiation de Napoléon, prisonnier, seul sur le rocher de Sainte-Hélène!... Saisissante illustration des paroles de la Très Sainte Vierge, célébrant Dieu et sa Providence: *Dispersit superbos, exaltavit humiles*.

Cent ans s'écoulent. Malgré les épreuves et les révolutions, la Compagnie de Saint-Sulpice n'en

a pas moins continué, durant tout le cours du dix-neuvième siècle, sa mission éducative en France et en Amérique. Au début du XXe siècle, le Séminaire de Paris, à la fois diocésain, interdiocésain et international, est vraiment le centre le plus important pour la formation de l'élite du clergé catholique.

Malgré ce rayonnement des Sulpiciens à l'étranger, la loi du 1er juillet 1901 sur les congrégations enseignantes ne les en atteint pas moins indirectement, malgré la très vive opposition du directeur des cultes, qui a été à même d'apprécier leur loyalisme.

La Compagnie reçoit l'ordre de laisser aux menses épiscopales les Séminaires qu'elle dirige dans les diocèses, de rappeler ses professeurs et de concentrer son enseignement à Saint-Sulpice de Paris, qui devient dès lors le séminaire diocésain.

Le ministre Combes force les évêques à renvoyer leurs Sulpiciens, mais les évêques de leur diocèse d'origine les placent dans leurs propres séminaires.

Il y a ainsi plus de quarante séminaires français dont toute la direction doit être brusquement et complètement renouvelée en 1905, par suite de la dispartion du personnel congréganiste, appartenant surtout aux communautés de Saint-Lazare et de Saint-Sulpice.

On fut moins respectueux des droits de Saint-Sulpice que ne l'avaient été les Allemands en 1871. En effet, après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, le Séminaire de Saint-Sulpice à Metz a continué de recevoir, malgré des difficultés de toutes sortes, il est vrai, les clercs alsaciens et lorrains. Ils ont dirigé ce séminaire pendant toute la durée du régime allemand.

Les séminaires ne meurent pas

Mais les séminaires ne sauraient mourir. C'est l'action du Christ formant ses prêtres, nécessaires

dans son Eglise immortelle. Olier, du haut du ciel, doit se réjouir. Son oeuvre subsiste. Son vieux rêve missionnaire s'accomplit. Après l'Amérique, c'est la Chine et le Japon qui voient venir ses fils. Installés d'abord au Tonkin, à Hanoï (1933), ils apportent "au clergé annamite la richesse de leur exceptionnelle formation, toute la chaleur, toute la générosité et la beauté intellectuelle aussi dont s'honore le clergé de France". C'est le Japon qui sera bénéficiaire d'un séminaire sulpicien qui dépend de la province du Canada. Ces nouveaux séminaires formeront des prêtres et des évêques pour tous les diocèses de là-bas, répondant ainsi au désir du Souverain Pontife, qui considère la formation du clergé indigène comme une besogne urgente, et l'un des buts principaux de l'apostolat missionnaire à l'heure actuelle.

Aussi bien nous comprenons la flatteuse appréciation du cardinal Vannutelli, dans son discours du 10 décembre 1923: "Elle est bien belle, bien digne d'admiration, la grande et salutaire mission qu'exercent les membres de la Compagnie de Saint-Sulpice, humblement accomplie sous le regard de Dieu, dans l'abnégation de soi-même et tout entière dirigée depuis près de trois siècles à préparer de bons prêtres, à les former pour être le sel de la terre par leur religieuse piété, leur zèle apostolique, leur science évangélique et chrétienne.

"En vérité, si l'on doit juger l'arbre par ses fruits, les effets de la bénédiction céleste sur cet apostolat apparaissent de plus en plus évidents; j'ai pu voir par moi-même, au Canada et aux Etats-Unis, leurs oeuvres si prospères et si fécondes au profit d'une belle jeunesse qui remplit les séminaires, au profit de florissantes institutions religieuses et pour le bien général de la sainte Eglise, mais je l'ai constaté surtout en France où l'action apostolique des prêtres de Saint-Sulpice s'est particulièrement

développée: bien des diocèses les ont appelés à la direction immédiate de leurs séminaires et dans combien d'autres leur influence s'exerce, soit par leurs anciens disciples, soit par les méthodes de formation qui leur sont empruntées.

"Il n'y a pas alors lieu de nous étonner si, en toutes les graves circonstances où les intérêts de la religion étaient en jeu, Saint-Sulpice s'est trouvé en première ligne; pour ne citer qu'un exemple: aux tristes temps de la Révolution, quand la haine de Satan s'acharnait le plus contre l'Eglise, ces évêques, ces prêtres qui ont si noblement et si courageusement résisté jusqu'à verser leur sang pour la foi n'étaient-ils pas en grand nombre des athlètes formés à Saint-Sulpice, cet Institut toujours fidèle au Saint-Siège, toujours dévoué au vicaire de Jésus-Christ?"

Témoignages des Souverains Pontifes

Elle a reçu des témoignages flatteurs des Souverains Pontifes eux-mêmes. "*Congregatio Sulpitanorum fuit salus Galliae*", disait Pie X au curé de Saint-Sulpice à la fin de 1904. Sans doute, le Saint Père faisait-il allusion aux services rendus par eux à la France pendant et après la Révolution? En tout cas, la société contemporaine, autant que de soldats, de magistrats, de médecins et de professeurs, a besoin d'hommes de tradition, d'hommes de vie intérieure, d'éducateurs de forces morales; en un mot, elle a besoin de prêtres.

L'influence exercée par les Sulpiciens depuis près de trois cents ans garde encore sa vertu, et sous des formes renouvelées les pré-

tres auront, dans l'élaboration du monde nouveau qui s'annonce, par la formation et l'instruction de ses chefs et de ses élites, un rôle de premier plan à remplir.

"C'est votre Compagnie tout entière, disait un jour Pie XI, que nous voulons honorer, cette Compagnie qui à aucun moment n'a cessé de bien mériter de l'Eglise".

Le nonce Cerretti ajoute que, lui aussi, il a connu Saint-Sulpice en Amérique, qu'il y a retrouvé aussi cet esprit traditionnel de dévouement, d'apostolat, d'amour ardent du Saint-Siège qui le caractérise; et il salue, dans le Séminaire de Saint-Sulpice, "l'espérance et l'avenir de l'Eglise de France".

Saint-Sulpice! C'est une grande école professionnelle de vertu sacerdotale. Le Sulpiciens? C'est un type de prêtre pieux, menant une vie calme, uniforme et modeste; de prêtre instruit, grave, bien élevé, prêt à tous les devoirs de la direction des séminaires, qui a bien mérité de l'Eglise et qui s'est imposé au respect du monde.

Le mobile de cette vie, c'est l'admiration et l'amour passionné du sacerdoce: "Former de saints prêtres, voilà leur but, a dit Mgr Mathieu; ils s'enfermeront toute leur vie dans le cénacle où ils verront se renouveler plusieurs générations de jeunes clercs, leur prodiguant à toutes le même dévouement, leur montrant à toutes la même sagesse souriante, restant les hommes d'une seule tâche, d'une seule idée, gardant quelquefois sous les cheveux blancs la candeur touchante de l'enfance. On sourit quelquefois des Sulpiciens, mais toujours avec respect, avec admiration; car ils ont élevé le niveau moral du clergé, lui ont indiqué les moyens de persévérer et préparé les moyens de se relever."

Philippe PERRIER, V.G.

SAINT-SULPICE ET LES MISSIONS

La Compagnie de Saint-Sulpice est le produit d'une double inspiration de son fondateur: travailler aux missions, fonder des séminaires. La vision qu'il eut le jour de la Purification de 1636 lui montra son oeuvre sous ces deux aspects. Il se vit soutenant comme un pilier deux églises, ou deux voûtes d'églises, l'une ancienne et menaçant ruine, l'autre neuve et inconnue. La suite devait montrer que par les séminaires, il sauverait la paroisse Saint-Sulpice et l'Eglise de France; et par les missions, il aiderait à former la Nouvelle-France, en particulier Ville-Marie.

Cette intention missionnaire fut si réelle et si vive chez M. Olier, que, dès son ordination, il entreprit l'évangélisation de certaines provinces négligées du centre de la France, et que, après s'être adjoint des collaborateurs, il aurait voulu qu'ils fussent connus sous le nom de Compagnie de Missionnaires.

La Providence en décida autrement. De 1642, date de la fondation de Montréal, à 1657, date de la mort de M. Olier, les prêtres de Saint-Sulpice s'occupèrent de leurs séminaires de Paris et de la paroisse Saint-Sulpice, où les séminaristes s'exerçaient à leur futur ministère. Mais M. Olier avait promis jadis à M. de la Dauversière des prêtres pour Ville-Marie. Dans les derniers mois de sa vie, il se rappela sa promesse et envoya quatre sujets en Nouvelle-France. Ces Messieurs avaient pour mission "d'instruire les peuples sauvages dans la connaissance de Dieu et de les attirer à une vie civile".

Pendant une dizaine d'années les Sulpiciens de Ville-Marie se bornèrent à évangéliser les Indiens qui venaient s'établir auprès d'eux, Mgr de Laval leur ayant interdit les

missions lointaines. Mais en 1668, l'évêque leva cette défense et les Sulpiciens, sous la direction de M. Trouvé, entreprirent tout de suite un établissement chez les Indiens du lac Ontario, dans la péninsule de Kenté.

C'était un point stratégique de la colonie. Dix sulpiciens y vécurent de 1668 à 1680, parcourant toute la région au nord du grand lac jusqu'à la baie où s'étend de nos jours la ville de Hamilton.

L'impossibilité de fixer les tribus en un seul lieu, — impossibilité qui devait amener l'abandon de Kenté, — fut cause que l'on essaya d'une nouvelle méthode. Vers 1674, MM. de Fénelon et d'Urfé fondèrent une seconde mission dans les îles de Gentilly, en face de Dorval: là, ils tentèrent d'habituer des enfants indiens à la vie sédentaire, sans succès d'ailleurs.

Une autre tentative d'évangélisation s'était faite en 1669. M. Dollier de Casson et M. de Galinée, en compagnie de Robert Cavalier de la Salle, étaient allés à la recherche des Putéotamites, Indiens habitant la région des grands lacs et qui désiraient connaître la "robe noire". Privés de tous leurs bagages par une tempête, au bord du lac Erié, ils rentrèrent à Montréal après un an d'absence.

La célèbre mission de la Montagne

C'est à Montréal que devait prospérer la seule mission sédentaire sulpicienne de la région. Dès 1671, des Indiens de diverses nations s'étaient fixés en une bourgade, sur le flanc du mont Royal, à une demi-lieue de Ville-Marie. Un prêtre de la ville allait les visiter. En 1676, un missionnaire commença à vivre avec eux. Ce fut bientôt la cé-

lère mission de la Montagne, où s'illustra M. Vachon de Belmont. Les deux tours de pierre du jardin de notre Grand Séminaire sont les seuls vestiges de cet établissement: elles datent de 1694. Bientôt, hélas! on dut éloigner les Indiens de la ville, et les loger au fort de la Visitation, au Sault-au-Récollet, puis en 1721, les éloigner encore, et les fixer à Oka, sur le bord du lac des Deux-Montagnes.

La mission d'Oka a une longue histoire.

Pendant 150 ans, les Iroquois et les Algonquins se partagèrent l'affection et le dévouement d'hommes comme M. Gay, 34 ans missionnaire, M. Guen, qui le fut 50 ans, M. Quéré de Tréguron, 56 ans, et M. François Picquet. C'est pour ces nations que fut érigé le pittoresque chemin de la croix de la Montagne. Des querelles religieuses devaient malheureusement mettre leur belle mission à deux doigts de la ruine, en 1877. Après cette date, sa population diminua. Elle dure encore cependant, mais encadrée dans un gros village canadien.

Quand Oka fut fondé, une autre mission indienne, celle-là pour les Nipissingues, s'était déjà établie dans l'île aux Tourtes, près des rives de Vaudreuil. M. de Breslay, le missionnaire, s'y maintint aussi longtemps qu'il put, mais dut finalement céder devant les obstacles que dressait autour de lui la traite frauduleuse des pelleteries.

Il convient sans doute de faire ici mémoire du sulpicien Jean Cavalier. Venu au Canada en 1666, il accompagna son célèbre frère, l'explorateur Robert Cavalier de la Salle, quand celui-ci, en 1684, voulut fonder une colonie aux bouches du Mississippi. On sait qu'il manqua son but et atterrit au Texas, où il construisit le fort Saint-Louis. Ce fort fut détruit après l'assassinat du fondateur. L'abbé retourna en France.

Plus d'un demi siècle en Acadie

Un autre champ d'évangélisation vit à l'oeuvre, à deux époques dif-

férentes, les missionnaires sulpiciens. De 1686 à 1704, l'Acadie profita du dévouement et du courage de M. Geoffroy, de M. Trouvé; de M. Beaudoin à Beaubassin et aux Mines (c'est M. Beaudoin qui accompagnera Iberville à Terre-neuve). Après le traité d'Utrecht, en 1713, les sulpiciens revinrent en Acadie. Ils y restèrent jusqu'au Grand Dérangement. M. de Breslay est à l'île Saint-Jean en 1720, puis à Beaubassin et à Port-Royal. M. de la Goudaille passe plus de 30 ans à Grand-Pré, de 1729 à 1752. A la Rivière aux Canards, M. de Miniac se fixe de 1740 à 1749. Deux sulpiciens, au moins, consolèrent l'agonie de ce peuple martyr, ce sont MM. de Chauvreux et Desenclaves. Le premier est à Pégiquit en 1732 et à Grand-Pré en 1749; le second, à Beaubassin en 1737 et à Port-Royal en 1742. Tous deux seront faits prisonniers. Un jour viendra, sans doute, où les Acadiens, qui ont le culte du souvenir, écriront sur un monument de granit ou de bronze les noms de ces prêtres héroïques.

Des missionnaires sulpiciens avaient assisté à la fin de l'Acadie française, des missionnaires sulpiciens se trouvèrent aussi sur la brèche quand tomba la Nouvelle-France. On sait que les Iroquois étaient depuis longtemps les alliés des Anglais. C'était le rêve du sulpicien François Picquet de les attacher à la France. Pour cela, il fallait aller les trouver dans leurs propres cantons du sud du lac Ontario. Dans ce but, on avait établi, en 1728, une mission, dans l'île de la Galette, sur le fleuve Saint-Laurent, près de Prescott. En 1749, M. Picquet fonda le fort de la Présentation, sur la rive maintenant américaine du fleuve, à Ogdensburg. Chef militaire en même temps que religieux, surnommé par Montcalm "le patriarche des Cinq-Nations", il remplit un rôle qui tient de l'épopée.

Après la Cession, on compte quelques missionnaires sulpiciens, isolés, sorte de francs-tireurs, à l'allure assez vagabonde: M. François Ciquart, qui, de 1792 à 1815, voya-

gea de la Louisiane au Nouveau-Brunswick; M. Huet de la Valinière, expulsé du pays en 1779, et qui, jusqu'à son retour en 1792, exerça son ministère chez les Français et les Canadiens de New-York, de Philadelphie, de Charleston et de Split-Rock, sur le Mississipi.

Le XIXe siècle est presque vide de nouvelles missions sulpiciennes au Canada. Il faut cependant signaler celle de M. de Bellefeuille qui, en 1836 et 1837, visita les Indiens, éparpillés dans le Témiscamingue et l'Abitibi.

Fondations en Extrême-Orient

Le XXe siècle connut, à la fin de son premier quart, un grand mouvement missionnaire, auquel le Pape Pie XI donna l'impulsion. Saint-Sulpice ne voulut pas en être absent. La province de France aussi bien que la province de Montréal, essayèrent en Extrême-Orient. La France fonda deux séminaires, l'un en Indo-Chine, à Hanoi, l'autre en Chine, à Yunnanfu. Montréal se chargea du séminaire de Fukuoka, au Japon.

C'est en septembre 1933 que M. Paul-Emile Léger (maintenant vicaire général de Valleyfield), et M. Charles Prévost quittèrent le Ca-

nada pour jeter les bases de la nouvelle fondation. Quatre sulpiciens y travaillent encore malgré la situation difficile et incertaine.

Un missionnaire isolé a porté le nom de Saint-Sulpice dans des régions inattendues. Forcé de quitter nos climats à cause de sa santé, M. Pierre Trudel s'établit, il y a plus de trente ans, dans le Colorado. Il y est devenu, d'abord, à Fort-Collins, puis à Denver, la providence des Mexicains chassés de leur pays et abandonnés.

Enfin, il convenait que le Grand Séminaire de Montréal fit sa part dans cette tâche éminemment sacerdotale des missions. M. Henri Jeannotte y fonda, en 1925, l'Oeuvre de Saint-Pierre-Apôtre, pour la formation des clergés indigènes. L'entreprise prit bientôt une telle envergure qu'on jugea nécessaire de la mettre dans ses meubles. C'est ainsi qu'un sulpicien, honoré depuis deux ans de la prélature romaine, est en ce moment directeur de la Propagation de la Foi dans notre diocèse et directeur de l'oeuvre de formation des prêtres indigènes dans les missions.

On ne pouvait désirer plus digne couronnement de l'effort missionnaire de la petite Compagnie de Saint-Sulpice, en ce trois centième anniversaire de sa fondation.

Olivier MAURALT, P.D., P.S.S.

SERMON DE S. Ex. Mgr ANTONIUTTI

Sicut oliva fructifera in domo Domini (Comme un olivier fructifiant dans la maison du Seigneur). Ps. 51. 10.

Excellence Révérendissime, (1)
Messeigneurs, Messieurs du clergé,
Mes très chers séminaristes,

Aux origines de la Compagnie de Saint-Sulpice, son vénérable fondateur, Monsieur Olier, pour qui le Pape était, d'après sa belle définition, "l'image visible de Dieu", adressait à ses disciples les paroles suivantes, comme une profession de foi et un programme de vie: "Le vrai supérieur de Saint-Sulpice est Notre très Saint Père le Pape... le séminaire de Saint-Sulpice est lié, par l'ordre de Dieu, au divin apostolat de Saint Pierre pour pulser en lui son esprit et goûter quelque chose de cette vie capitale, de cette plénitude qui est dans son successeur, pour la distribuer à tout le monde..."

Inspiré par ces sentiments, qui ont dirigé et soutenu tout son apostolat, M. Olier voulut que son séminaire fût béni par le Nonce apostolique de France et que sa Compagnie, qu'il appelait, en toute humilité, l'"Ancillula Cleri", la petite servante du clergé, fut heureuse de se sentir liée au Siège de Pierre à l'aurore même de son existence.

Lorsque, soucieux de trouver les moyens les plus pratiques pour la sanctification des prêtres, il introduisit dans son séminaire la coutume de renouveler publiquement les promesses sacerdotales, en la fête de

la Présentation, c'est encore le Nonce du Pape à Paris qui est invité à présider la cérémonie si suggestive et si bienfaisante pour les âmes et les coeurs.

Messieurs de Saint-Sulpice,

Cet esprit romain, qui féconda l'oeuvre sulpicienne à sa naissance, est resté la note caractéristique de votre bien méritante Compagnie; vous venez de l'affirmer aujourd'hui d'une manière bien expressive et bien touchante.

Aussi, est-ce avec une grande joie et une profonde admiration que nous rappelons les éminents services que vous avez rendus, au premier rang des légions de l'Eglise militante, dans les saints combats pour la vraie réforme chrétienne, sous la dépendance du Vicaire du Christ sur terre. Et si je prends la parole, c'est pour vous répéter, à trois siècles de distance, l'éloge que le cardinal Bagni, Nonce du Pape, faisait de M. Olier et de son oeuvre apostolique, au moment où votre Compagnie s'érigeait comme un rempart solide de la foi catholique contre le protestantisme, une citadelle pour la défense de la religion, une école de vertus pour les ministres des autels. C'est aussi pour vous redire l'hommage que le premier évêque du Canada rendait à vos confrères de la première heure, écrivant au Saint-Siège ces paroles que nous faisons nôtres aujourd'hui: "Les Messieurs de Saint-Sulpice sont toujours recommandables par la pureté de leur foi, le désintéressement de leur zèle, dignes d'être proposés comme modèles à tout le clergé".

En considérant tout ce que le Divin Maître de la moisson a daigné accomplir par votre intermédiaire,

(1) S. E. Mgr Charbonneau, archevêque de Montréal.

au cours de ces trois cents ans, dans le pays des rêves apostoliques de votre fondateur, nous aimons à joindre, d'un coeur ému, nos actions de grâces aux vôtres. Car vous avez été les fidèles interprètes de la pensée et les dévoués réalisateurs du programme de M. Olier: prêtres du Christ, missionnaires de Son Evangile, apôtres de la Sainte Eglise Romaine, éducateurs modèles du clergé, protecteurs de la culture chrétienne, ministres de charité, amis et serviteurs du peuple, bienfaiteurs de la société.

Rien ne saurait être plus agréable pour moi, en ce Troisième Centenaire, que de rappeler les gloires de Saint-Sulpice et de présenter la figure apostolique de M. Olier, comme un modèle de vie sacerdotale, au clergé réuni sous les regards de la Vierge, pour renouveler ses promesses, dans ce temple où il a été présenté au Seigneur et formé à l'apostolat.

Je me propose donc de vous entretenir sur:

- 1o La vie et l'oeuvre de M. Olier;
- 2o L'esprit d'apostolat de sa compagnie;
- 3o Les enseignements que nous pouvons puiser à son école.

I

La vie et l'oeuvre de M. Olier

"Dieu prépare en la personne de ce bon enfant un grand serviteur de son Eglise". C'est par ces paroles prophétiques que saint François de Sales, avec son intuition profonde des âmes, avait prédit la vocation de M. Olier, en présence de sa mère, affligée de la conduite un peu déréglée de cet enfant. Posant la main sur la tête du jeune Olier, saint François le bénit tendrement. La bénédiction d'un saint marque le commencement de cette vie extraordinaire; la bénédiction d'un autre saint, Vincent de Paul, devait sceller

le cours de son existence ici-bas. Entre ces deux bénédictions, se déroule une vie des plus fécondes pour l'Eglise.

Après avoir été victime des ambitions et des vanités du siècle, au cours d'une jeunesse dominée par les influences mondaines, Olier, répondant généreusement à la grâce, entreprend un pèlerinage de pénitence au sanctuaire de Notre-Dame de Lorette, pour chercher la protection et la lumière de la Vierge. Dans la sainte maison de Marie, il se sent transformé, il consacre sa vie au service de Dieu et s'y achemine à pas de géant, "sicut gigas ad currendam viam" (Ps. XVIII, 6), dans les sentiers de la droiture et de la pureté, s'élevant aux ascensions sublimes de l'apostolat et de la sainteté, et fructifiant abondamment, "sicut oliva fructifera in domo Domini" (Ps. LI, 10). J'aime à contempler M. Olier sous cette image expressive de l'olivier symbolique, aux feuilles toujours vertes, riche d'un fruit substantiel et à l'odeur fortifiante. Bossuet n'a-t-il pas dit de lui "qu'il était destiné à embau-mer la France et l'Eglise de l'odeur de sa sainteté"? Il a répandu, en effet, "la bonne odeur du Christ" (II, Cor. II, 15) dans toutes les entreprises de son zélé ministère; et ses rejetons, "sicut novellae olivarum" (Ps. CXXVII, 3), ont gardé la fraîcheur et la substance de cette première source "in odorem suavitatis" (Eph. V, 2) dans un apostolat des plus éclairés et des plus inlassables.

Les missions

Elevé à la prêtrise en 1631, sur l'ordre de saint Vincent de Paul, auquel il restera uni par les liens d'une parfaite amitié surnaturelle, tout désireux de vivre seulement de l'esprit du Christ et de le répandre, il s'éloigne des postes les plus en vue de la cour et renonce même à l'épiscopat qui lui avait été offert à plusieurs reprises. Sa plus ardente aspiration était de se consacrer aux missions pour sauver les âmes en les

amenant à la connaissance et à l'amour du Christ.

On était à une époque où la France se relevait d'une crise religieuse très profonde. L'hérésie triomphante, les guerres extérieures et les luttes intérieures avaient brisé la communion des fidèles. Les bons gémissaient sur cet état de la sainte Eglise, ravagée par ses adversaires et affaiblie par les discordes de ses membres. A cette heure, ses meilleurs enfants sentaient l'irrésistible besoin de restaurer l'apostolat missionnaire dans leur patrie.

De Bérulle fonda l'Oratoire, S. Vincent de Paul édifiait la France par la charité de sa Congrégation, S. François Régis évangélisait le Midi et S. Jean Eudes, l'Auvergne, tandis que d'autres apôtres reconduisaient un peu partout le peuple à une réforme évangélique de la vie.

C'est dans cette glorieuse période du plus éclatant renouveau chrétien que M. Olier, "abandonné au S. Esprit pour prêcher en sa vertu", consacre ses énergies aux missions parmi les hérétiques et le peuple qui était l'objet de sa plus constante et plus affectueuse préoccupation; les résultats furent grands et consolants.

Mais c'étaient surtout les Missions étrangères qui exerçaient sur son âme une influence captivante. Il désirait ardemment aller parmi les infidèles, car, disait-il, "il faut bien revendiquer pour Dieu le droit d'être connu et aimé de tous". Ce furent successivement les rêves de la Perse, de l'Indochine, de la Chine, dont la réalisation fut toujours empêchée. Des circonstances providentielles réservaient son zèle et ses activités pour un autre pays: le Canada. Il éprouvait une peine indicible en constatant qu'après un siècle de domination française, la religion catholique avait fait bien peu de progrès dans ce pays. En la solennité de la Purification, l'an 1636, tout spécialement inspiré, il résolut de fonder une Compagnie, dévouée au salut spirituel de cette nation et dont le programme se-

rait la constitution d'un siège d'activité missionnaire et d'un centre d'irradiation d'apostolat catholique dans l'île de Montréal.

Alors que le projet de Ville-Marie n'était encore qu'un rêve dans son âme, la Providence lui fit rencontrer, au château de Meudon, M. de la Dauversière, qui caressait le même idéal apostolique, dont la réalisation devait être si féconde pour l'Eglise et la civilisation.

Les relations si étroites de M. Olier et des Fondateurs de Montréal, à ses origines mystiques, n'étaient qu'un symbole de l'oeuvre qui devait assurer à cette ville son extraordinaire agrandissement sous l'influence bienfaisante des fils du Fondateur de Saint-Sulpice.

La paroisse

Cependant, l'apostolat actif de M. Olier devait se dérouler surtout dans le ministère paroissial. En présence du choix de postes honorifiques, le P. Condren, qui exerça sur son âme une influence décisive, lui disait: "Dieu a d'autres desseins sur vous; ils ne sont pas si éclatants et si honorables, mais l'Eglise en retirera plus de fruits".

Dans un songe mystérieux, il avait vu les grands Pontifes S. Grégoire et S. Ambroise, assis sur leurs trônes; plus bas, plusieurs Chartreux, ravis dans une attitude de contemplation; au milieu, une place de curé vacante. Il comprit que ce poste vacant lui était réservé et une voix secrète l'assurait que, l'occupant avec zèle et dignité, il aurait pu rendre des services plus fructueux qu'en siégeant sur un trône épiscopal ou en se cachant dans le silence sacré d'un monastère.

Aussi est-ce avec un élan tout surnaturel qu'il se donnera à l'assistance des âmes, sans tenir compte des reproches de sa famille, qui le voulait voir élevé à la prélature, sans se soucier des jugements humains, sans crainte des puissances hostiles à la réforme chrétienne,

avec un abandon total à Dieu. Le ministère paroissial était alors méprisé et réservé aux clercs d'humble condition, bien souvent dépourvus de formation religieuse, ou encore soucieux seulement du temporel. Olier fut le premier d'un rang social élevé qui en acceptât la charge et il se prépara par une longue et fructueuse retraite "ut exhiberet Ecclesiam immaculatam sine ruga" (Eph. V, 27).

Il trouva une paroisse abandonnée, "une vigne tombée en friche", où l'hérésie, l'impiété et le libéralisme dominaient, refuge de protestants et d'athées, où les crimes publics se répétaient avec une fréquence déconcertante.

Olier, "forma gregis factus ex animo" (I Pet. V, 3), commence l'oeuvre de réforme, s'inspirant des instructions données par le Saint Concile de Trente. Il introduit la vie de communauté pour tous les prêtres auxiliaires de la paroisse; il s'efforce d'obtenir l'unité d'esprit, la simplicité de la maison, le renoncement aux biens de la terre. La paroisse fut divisée en quartiers, le "status animarum" commandé par le Pape Paul V introduit la visite de tous les paroissiens organisée avec méthode et pour toutes les classes sociales.

Dans sa prédication, M. Olier allait droit à ce qui est proprement la doctrine chrétienne; il explique constamment le catéchisme, invite les fidèles à la participation active à la liturgie; il introduit les confréries et consacre les enfants à Notre-Dame, surtout pour affermir la dévotion au Très Saint Sacrement et à la Très Sainte Vierge; il établit les oeuvres de charité en accord avec les directives de son conseiller, saint Vincent de Paul; il s'adresse aux égarés par la voie de la persuasion, obtenant beaucoup de conversions.

En dépit de tant de zèle, les résultats étaient visiblement bien limités. Une opposition sournoise se faisait contre lui de la part des seigneurs et même du clergé et des fi-

dèles, jusqu'à être trahi par ses serviteurs et chassé de son presbytère. Toutefois, sous l'influence de sa charité compatissante et de son amour surnaturel pour les âmes, il réussit à retourner parmi ses fidèles qui étaient obligés d'admirer en lui la magnanimité unie à la simplicité du coeur, la prudence de sa conduite et la douceur des moyens employés.

Le Séminaire

Mais, pour assurer une régénération stable et générale de la paroisse, il avait jugé indispensable de pourvoir à une communauté de prêtres. La réforme des peuples par la sanctification du clergé était son idéal constant, convaincu qu'on ne pouvait pas rétablir les paroisses sans la constitution des séminaires. Le renouvellement de l'esprit sacerdotal, dans une génération de lévites tièdes et scandaleux, était la première condition pour renouveler l'esprit chrétien des fidèles.

Depuis 80 ans, le Concile de Trente avait ordonné l'érection des séminaires; mais les tentatives avaient échoué en plusieurs diocèses. M. Olier cependant ne se laissait pas décourager par les énormes difficultés qui s'opposaient à la réalisation de son programme. Il se rendait compte que les multiples besoins de l'Eglise de France, souffrant des effroyables dévastations de la guerre religieuse, qui l'avait bouleversée quarante ans durant, demandaient d'urgence une réforme énergique, car le peuple était confié à un clergé abandonné de ses chefs, rivalisant avec lui d'ignorance, souvent indigne des ministères sacrés. Il fallait donc assurer de bons ecclésiastiques pour reconduire le peuple à la pratique de la religion, pour rendre la fécondité des beaux jours au sol stérilisé par l'hérésie. Il fallait fortifier la discipline, réformer les moeurs et manifester à tous l'indéfectible sainteté de l'Eglise.

Olier, s'inspirant des testaments des vénérables prêtres de Bérulle et Condren, qui étaient morts sans pouvoir réaliser leurs projets, établit sa Compagnie à Vaugirard, fruit de ses prières, de ses larmes et de son zèle. "C'est Dieu qui a formé cette Compagnie, pouvait-il dire: Dieu qui, dans la complaisance qu'il a pour elle, lui procure mille soutiens qu'elle ne cherche point, n'attendant rien que de sa main et ne voulant connaître aucun auteur de cet ouvrage que lui seul. Dieu a fondé cette maison. *Et ipse fundavit eam Altissimus.* (Ps. LXXXVI, 5).

II

Esprit de la Compagnie de St-Sulpice

L'ampleur grandiose de l'oeuvre de M. Olier ne laisse pas soupçonner la brièveté de son existence, terminée avant ses quarante ans, au cours des solennités pascales de 1659, sous les regards de S. Vincent de Paul. Sa mission ici-bas était remplie.

Les Evêques de France l'appelaient, auprès du Pape Clément XII, "l'ornement et la gloire insigne du clergé"; et Fénelon, qui aimait à dire "de ne rien vénérer plus que St-Sulpice", ajoutait que "M. Olier devait laisser une source de grâces pour tout le clergé". En effet, l'Eglise de France, suivant la belle expression du Père Hilarion de Nolay, "envisageait le Séminaire de Saint-Sulpice comme une école de sainteté".

C'était la reconnaissance la plus expressive pour l'esprit qui avait animé le grand réformateur du clergé: "non spiritus hujus mundi, sed spiritus qui ex Deo est" (Rom. VIII, 35). Pour proclamer la primauté de cet esprit dans sa nouvelle Société, M. Olier avait fait voeu de servitude complète à Notre-Seigneur; et quand le nouvel édifice était construit comme par miracle, il en offrit les clefs à No-

tre-Dame de Chartres, avec cette touchante proclamation: "J'espère que le saint Nom de Marie sera béni à jamais dans notre pauvre maison; et tout mon désir est de l'imprimer dans l'esprit de mes frères; Elle en est la Conseillère, la Présidente, la Trésorière, la Princesse, la Reine, la toutes choses".

La Vierge accueillit cette offrande, et par une de ses gracieuses merveilles dont est fleurie la vie d'Olier, à la fin de la première rénovation des promesses. Elle lui disait: "Prépare-moi des coeurs". M. Olier fonde tout le programme de sa vie dans la préparation des coeurs et des âmes sacerdotales, "par le crucifiement du vieil homme et la formation de la nouvelle créature dans l'amour de Dieu". "Je devais m'occuper à gagner les coeurs, disait-il, et à les porter à Dieu par l'exemple de toutes les vertus, surtout l'humilité et la douceur".

Esprit évangélique

Il suffit de lire ses instructions sur la vie intérieure de Notre-Seigneur et l'invitation pauline "à avoir les mêmes sentiments que Jésus-Christ" (Phil. II, 6), pour comprendre l'esprit surnaturel de son travail: "Omnia Christus est in nobis, signaculum in fronte ut semper confiteamur; signaculum in corde ut semper diligamus; signaculum in brachio ut semper opere-mur" (Lit.)

Il dirige ses disciples à l'exercice d'une rude et constante lutte contre le mal et il les lance à une sublime élévation spirituelle, car il y a une guerre à combattre contre le monde et une paix à obtenir pour vivre unis à Notre-Seigneur. Pour soutenir les combats de la vie, il demande une force généreuse et ardente; pour maintenir la paix de l'esprit, il exige une charité sans limites. C'était la réalisation du principe posé par saint Paul à son disciple Timothée: "Sachez que Dieu ne nous donne pas un esprit de crainte, mais un esprit de force et d'amour:

"Non dedit nobis Dominus spiritum timoris, sed virtutis et dilectionis". (II, Tim., I, 7).

A ce principe, M. Olier informe toute son oeuvre d'apôtre, de réformateur et d'éducateur, et sur ce principe, "tout l'édifice bien ordonné s'élève pour former un Seigneur un temple saint, demeure de Dieu par l'esprit"; "In quo omnis aedificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino, in quo et vos coedificamini in habitaculum Dei in spiritu". (Eph. II, 21-22).

C'est à cette école qui faisait revivre la chaude atmosphère de la Sainte Famille de Nazareth et l'amour ardent du Cénacle, que devait se former la nouvelle génération de prêtres, les "alter Christus" pour les diocèses de France et de l'Eglise.

Le programme, encore en vigueur aujourd'hui, a été précisé par son fondateur: "Le Séminaire de Saint-Sulpice est un lieu préparé pour donner l'esprit de respect, d'amour et de servitude à tout le clergé envers l'Eglise, dont la souveraineté réside dans la personne du successeur de Pierre et, avec proportion, dans Messieurs les Prélats".

Le milieu sulpicien, c'est un milieu de famille, où la fraternelle communion des esprits facilite la formation des intelligences et l'éducation des cœurs.

Le Sulpicien ne cherche autre chose que d'être le modèle de ses élèves, dans la prière, les études, les exercices quotidiens. Cette constante tradition de régularité et d'élévation religieuse a assuré à l'Eglise une armée de prêtres, remarquables par la qualité solide de leur formation intégralement catholique.

Aussi est-ce après la crise du gallicanisme que l'Eglise pouvait encore compter sur leur fidélité inébranlable; et si, successivement, la Révolution a pu fermer les Séminaires et disperser ses membres, l'esprit de M. Olier restait intact, tandis que ses enfants allaient continuer leur oeuvre dans de nouvelles régions. La législation sectaire de France, au com-

mencement de ce siècle, pouvait encore les atteindre, mais elle les trouvait préparés à la nouvelle tourmente, dont ils devaient sortir avec gloire et mériter cet éloge de la part du saint Pontife Pie X: "La Société de Saint-Sulpice a été le salut de la France".

"Et le salut du Canada", ajoutons-nous. Car même ici, si l'Eglise a résisté sur ses positions, elle le doit en grande partie au dévouement et au zèle de ses pasteurs d'âmes, dont plus de 7,000 ont été formés à l'école des Sulpiciens, et qui ont gardé le Christ vivant dans les églises et la foi dans les âmes des fidèles, les protégeant à l'ombre de la croix, au milieu des tempêtes déchaînées par les forces adversaires de l'hérésie, de l'irréligion et de la puissance de l'or...

Charité apostolique

Un aspect spécial de la vie et de l'oeuvre de M. Olier nous apparaît dans son esprit de charité. Dans sa paroisse, il avait distribué généreusement tous ses revenus pour l'assistance des pauvres. Voulant se détacher de toute chose, un jour de Vendredi Saint, il renonça joyeusement, dans les mains du Pape, à l'Abbaye de Cercanceau et aux Prieurés de Clisson et de Bazainville. "Chers Messieurs, disait-il, donnez tout, donnez généreusement... détachez-vous des trésors de la terre pour être dignes de distribuer les trésors du ciel; ne laissez pas d'héritage temporel, laissez l'héritage de vos vertus et de votre charité."

Administrateur de fortunes considérables, obtenues pour les oeuvres et pour la fondation missionnaire de Montréal, il vivait complètement détaché d'elles, cherchant seuls les trésors inépuisables du ciel, "qui non veterascunt" (Luc, XII, 33).

Telle était la consigne donnée à ses enfants qui venaient travailler dans la Nouvelle-France et occuper le poste qu'il avait si vivement désiré. Les Sulpiciens, fidèles à leur

Fondateur, devinrent ici les pères spirituels avant d'être les seigneurs de la colonie. Mais ils devaient être surtout des seigneurs de l'aristocratie de l'esprit, en imitant fidèlement leur Fondateur dans l'emploi de leurs biens pour le peuple, pour l'assistance aux pauvres. l'organisation des oeuvres religieuses et sociales, de charité et d'éducation, par une administration faite de générosité et de dévouement pour le public. Ils avaient conscience que les fortunes sont données pour le bien de la collectivité et, se faisant les administrateurs sages des richesses dont ils disposaient, ils conservèrent le vrai esprit de la pauvreté évangélique et de la charité chrétienne.

Par leur conduite sage et clairvoyante, les Sulpiciens ont démontré que la richesse est un don de Dieu, qui ne doit pas être méprisé. Quand elle est employée chrétiennement, elle s'élève à la dignité que le Christ reconnaît à la pauvreté pratiquée selon l'esprit de la première béatitude. Quand le Christ a déclaré "heureux les pauvres", il n'entendait pas ceux qui se trouvent tout simplement sans ressources matérielles; pour mériter cet éloge, il faut que les pauvres transforment leur misère en vertu; car souvent, sous les apparences de la pauvreté, ils cachent la cupidité insatiable des richesses. Mais celui qui, au milieu des biens de la terre et, même sous les apparences d'un décor imposant, en a le coeur tellement détaché qu'il est prêt à renoncer à toute chose, celui-là est le vrai pauvre d'esprit.

L'oeuvre du ministre de l'Eglise est de conduire l'humanité au Christ en expliquant la réalité de la condition des hommes, vivant dans une inégalité nécessaire, avec des obligations réciproques. Qu'on n'oublie pas cependant le point de tout départ dans l'ordre spirituel, car nous sommes ici-bas pour assurer les trésors de la rédemption à un monde bouleversé par la chute originelle. Alors, le "Misereor super turbam" du Sauveur sera pratiqué par une charité agissante qui fera

du prêtre le distributeur de tout ce que la Providence lui envoie.

Pénitence exemplaire

Dans les enseignements de M. Olier, nous trouvons enfin un sage équilibre qui est évidemment le fruit de l'esprit de Dieu dont il était rempli.

Par sa doctrine et ses exemples, il apparaît comme un réformateur idéal de la vie religieuse et cléricale, la reconduisant aux sources pures de la pratique des vertus chrétiennes. Mais, en même temps, il s'oppose nettement à tous ceux qui, luttant contre le laxisme, envisageaient la réforme sous un aspect insidieux de rigorisme contrastant avec l'esprit de l'Evangile.

Un détail fort caractéristique de la vie religieuse de M. Olier et qu'on ne saurait passer sous silence, c'est son attitude vis-à-vis du Jansénisme, qui introduisait la pénitence publique comme conclusion de la rigueur de ses principes de réforme extrémiste. M. Olier, dont la vie mortifiée, suivant le vrai esprit de l'Evangile, était d'édification exemplaire à tous, saisit le danger du courant. Je voudrais vous lire en entier le discours qu'il prononça à Saint-Sulpice contre la prétendue nécessité de la pénitence publique et contre la théorie de l'inutilité de l'absolution lorsqu'elle n'est point précédée de la satisfaction et de la contrition parfaite.

"Mes très chers frères, dit-il, que je vous éclaircisse cette matière de la pénitence, qui fait tant de bruit et si peu de fruit, puisque les discours inutiles, contentieux, injurieux qu'on tient là-dessus tendent à dissiper ce qu'il y a de pénitence dans les âmes... Par les termes si universels; "si vous ne faites pénitence, vous périrez tous", Jésus-Christ ne peut pas parler de cette pénitence extérieure qui fait dire de nos jours à plusieurs qu'il faut quitter les villes, le trafic et le négoce nécessaires à la vie". ...Et le saint prédicateur, après avoir expliqué la nature et la nécessité de la péniten-

ce sacramentelle, de conclure: "Il faut donc tenir le milieu et n'aller ni dans une extrémité ni dans une autre, si vous ne voulez périr. Il y a de l'abus dans l'indulgence et la facilité de plusieurs ministres, et il y a de l'excès dans la rigueur des autres..." cf. *M. Faillon, P.S.S., Vie de M. Olier, Vol. II, pp. 446 et 450.*

Nous lisons dans sa vie que des hommes artificieux, qui formaient secrètement une nouvelle secte, sous le prétexte spécieux de faire revivre les moeurs austères des anciens solitaires et de la vie des premiers chrétiens, employaient de leur côté tout ce qu'ils avaient de pouvoir pour se mettre en relation de piété avec les jeunes ecclésiastiques du Séminaire et, par ce moyen, les attirer insensiblement à leur parti.

M. Olier s'opposa avec fermeté à cet esprit. Seul, M. de Gondrin voulut s'en faire le défenseur, couchant sur la dure et affectant les dehors d'une vie austère et mortifiée, contre l'obéissance qu'il devait à ses supérieurs. Ce n'était que chaînes de fer, cilices et disciplines. On lui déclara qu'au Séminaire on ne voulait rien de singulier et qu'il devait obéir. Comme il ne voulait pas renoncer à ses mortifications de fantaisie, il fut congédié par M. Olier, qui ne le jugea pas propre à l'état ecclésiastique. L'histoire nous apprend que ce Monsieur est devenu dans la suite un protecteur des jansénistes. cf. *M. Faillon, P.S.S., Vie de M. Olier, Vol. III, p.p. 34-35.*

On arrive parfois à dire que ceux qui ne veulent pas des mortifications éclatantes renoncent à l'esprit du christianisme. Souvenons-nous au contraire des paroles du Christ: "Ne faites pas comme les hypocrites.... afin d'être vus des hommes.... qu'il n'apparaisse pas aux hommes que tu jeûnes, et ton Père qui voit dans le secret te le rendra. (Mat. VI, 16).

M. Olier soutenait donc et il recommandait la mortification extérieure, mais réglée par l'obéissance. Il en donnait avant tout l'exemple édifiant, mais il exigeait sur-

tout la mortification intérieure. "En crucifiant le coeur, disait-il, on crucifie la source universelle des inclinations et des appétits. Quiconque met le feu à la racine d'un arbre fait mourir en même temps les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits de cet arbre; ainsi, celui qui travaille à mortifier l'esprit et le coeur mortifie en même temps toute la vieille créature". Il demandait donc à ses disciples l'abnégation du jugement et de la volonté propres, la fidélité constante au règlement, suggérant, au nom de Dieu, d'éviter l'extraordinaire, à l'extérieur, et de regarder comme fausse toute inspiration qui contrarie les ordres d'un supérieur.

Il y a toujours eu dans l'Eglise des rigoristes qui lui ont demandé d'être plus sévère. De Tertullien à Hippolyte jusqu'aux Jansénistes, pour ne pas parler des temps présents, il y a toujours eu des personnes qui ont considéré la pratique de la vertu non comme un soulagement et une élévation purifiante de l'âme, mais plutôt comme un simple châtement.

Mais l'Eglise, implacable contre le péché, a été toujours et est encore placable et miséricordieuse pour le pécheur. Elle est médiatrice de grâces avant d'être ministre de justice. Comme au temps de M. Olier, il y en a encore qui reprochent à l'Eglise sa facilité à pardonner dans la confession fréquente. L'Eglise obéit cependant non à ces censeurs, mais à Celui qui est venu "querere et salvum facere quod perierat". (Luc, XIX, 10)

Notre-Seigneur n'a pas imposé indistinctement à tous toutes ses paroles, comme loi indispensable de vie chrétienne. Quelques-unes, les plus élevées, restaient et restent des conseils. Son joug est suave.... mais, dans un amour plus grand, il se fait plus grave et, en même temps, plus léger. Une aile d'aigle serait un poids insupportable pour une hirondelle, mais pour l'aigle, elle est un moyen de vol plus large et plus élevé.

BIBLIOTHÈQUE PRIVÉE
COLLÈGE SAINT-BERNARD
25, AVE DES FRÈRES
DRUMMONDVILLE — P.Q.

III

Enseignements

Dans la troisième partie de son discours, S. E. le Délégué a proposé les conclusions pratiques et les enseignements qui découlent de la vie et de l'oeuvre de M. Olier pour les prêtres: esprit de prière, zèle inlassable pour les âmes, charité généreuse pour tous, détachement des biens de la terre, esprit de vraie mortification chrétienne.

Il a invité les curés à être les gardiens vigilants de la foi et des

traditions chrétiennes des paroisses. "Préparez-vous, dit-il, à la période qui vous attend après cette guerre affreuse, pour assurer une solide reconstruction religieuse de la société sur les bases de l'Evangile, suivant les enseignements et les directives du Pape et celles de vos Evêques, si soucieux de l'ordre religieux, moral et civil de leurs diocèses. Soyez dès maintenant les apôtres de la vraie paix du Christ pour pouvoir la faire fructifier, après les souffrances de l'heure présente, dans l'âme du peuple qui a soif de justice et de charité."

Une rencontre providentielle

M. de la Dauversière et M. Olier ne s'étaient jamais rencontrés, ils n'avaient jamais entendu parler l'un de l'autre; mais la pensée du Canada, — forme concrète que prenait chez tous deux l'idée de servir Dieu, — créait entre eux des liens, insoupçonnés d'eux-mêmes, dans cet arrière-plan des âmes qui est le mystérieux domaine d'une certaine télépathie spirituelle. Il advint, en 1640, que le jour même où M. de la Dauversière, promenant dans Paris son rêve obstiné, allait jusqu'à Meudon pour le confier à M. le Chancelier Séguier, M. Olier se présentait de son côté, pour entretenir de cette affaire cette haute personnalité. Et dans la galerie où ils se croisaient, ils furent eux-mêmes tout étonnés de se saluer mutuellement par leur nom, "ainsi qu'autrefois au désert saint Paul l'ermite et saint Antoine"; et comme s'ils "n'étaient qu'un même coeur, ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre". Monsieur, dit M. Olier, je sais votre dessein, je vais le recommander à Dieu au saint autel. "Il s'en fut célébrer la messe: son interlocuteur y communia. Trois heures durant, ils causèrent dans le parc de Meudon. L'entretien s'acheva par un geste de M. Olier remettant à M. de la Dauversière un rouleau de cent louis, en lui disant: "Voilà, monsieur, pour commencer à Montréal l'ouvrage de Dieu." Cet ouvrage ne comportait pas de détails.

(Georges Goyau,
"Les Origines religieuses
du Canada")

SAINT-SULPICE • VILLE-MARIE

Choeur à quatre voix égales

Robert Provost, eccl.

Clément Morin, p.s.s.

Très doux et méditatif

Er - t'er en soi un ré - ve tout cé - les - te, Pour l'u - ni -
Ré - ver aus - si de mis - sions très loin - ta - nes; Vou - loir por -

vers vou - loir des pré - tres saints. Ré - ve de foi dans une é - me mo
ter la Croix au Ca - na - da. Ré - ve di - vin sur des lê - vres hu -

des - te, Un monde ou - vert à d'in - fi - nis des - seins. On
mai - nes, Vas - te pro - jet que Dieu n'ou - blier - ra pas. On

Joie intime

ré - ve dans la gloi - re Ray - on - ne sou - ri - ant. Les
voit de la cam - pa - gne La ville aux cent clo - chers, La

pa - ges de l'his - toi - re Le chan - tent dou - ce - ment. Et
croix de la mon - te - gne Brill - lant sur le ro - cher La

Au clavier, la main gauche jouera une octave plus haut.

l'hum-ble Sé - mi - nai - re, Le grain de sé - ne - vé Gran-
Ro - me ca - na - dien - ne Ray - onne au loin des mers. Son

dit dans la lu - miè - re au souf - fle des Le (etc)
à - me très chré - tien - ne En - bras - se l'u ni - vers. Le

Solennel

Sa - cer - dotes en chœur Chan - te ton oen - te - nai - re L'ou-

vra - ge de ton cœur, O - lier! Le Sé - mi - nai - re. Et

dans un même é - lan De fé - te, la Pa - tri - e

Rit.

Chan - te ces trois cents ans, O - lier! Vil - le Ma - ri - el

DISCOURS DE M. MOREAU

Excellence, (1)

Daignez accepter, avec l'hommage de nos sentiments profondément respectueux, l'expression de notre gratitude pour la part que vous avez bien voulu prendre à nos fêtes.

M. Olier assurément se réjouit avec nous de la présence du représentant du Souverain Pontife. Quel respect ne manifestait-il pas au Pape, de quelle affection ne l'entourait-il pas, avec quel zèle ne faisait-il pas passer ses propres dispositions dans le coeur de ses disciples. C'est un héritage que nos supérieurs ont soigneusement conservé. Je me rappelle encore et mes confrères du séminaire ne l'ont pas oublié, avec quelle émotion M. Colin nous racontait, à son retour, son séjour à Rome. Après nous avoir dit les détails de l'audience qu'il avait eu le bonheur d'obtenir, il concluait par ces simples mots: "J'ai vu Pierre". Puis, après une pause qui nous permettait d'entrer davantage dans ses sentiments, il nous prêchait la dévotion au Pape. M. Colin avait doublé son éloquence et, nous, nous nous sentions tendrement attachés au Vicaire de Jésus-Christ.

En votre personne, Excellence, nous vénérons le Pape, et nous apprécions religieusement la faveur que vous nous faites en ce jour. Nous vous remercions de plus de l'allocation où vous avez fait luire à nos yeux un idéal bien haut. L'hommage que vous avez rendu à notre fondateur nous a profondément émus. vos paroles, nous n'en doutons pas, étaient une prière pour que son esprit puisse demeurer en nous et produire des fruits

de vie sacerdotale, que la Compagnie de Saint-Sulpice, entièrement dévouée à l'Eglise, soit toujours à la disposition de NN. SS. les Evêques; que le Sulpicien mort à lui-même, suivant le mot de M. Olier, puisse vivre de l'Esprit de Jésus, souverain prêtre, pour le bien du clergé. *Summe vivere Deo in Christo Jesu.*

Monseigneur l'Archevêque, ce séminaire est votre séminaire; vous y êtes chez vous. Nous sommes heureux de profiter de cette réunion pour vous redire notre tendre affection, notre respectueuse et entière soumission.

L'empressement de l'épiscopat à venir à nos fêtes jubilaires nous honore beaucoup, et nous est un précieux encouragement. Excellences, soyez-en assurées, nous sommes heureux de faire nôtres ces paroles qu'écrivait M. Olier en présentant son "Projet de Séminaire":

"L'écrivain fait profession de reconnaître les évêques comme ses vrais supérieurs et de se soumettre à eux en toutes choses, s'étant jusqu'à présent voué et consacré à Dieu pour leur service et leur préparer des prêtres qui puissent les aider utilement et travailler sous eux, avec fidélité, vertu, capacité et dépendance. Si ce projet pouvait contribuer en quelque chose à faciliter ce dessein et à seconder le zèle de Messieurs les Prélats, il croirait avoir employé heureusement ses jours, disant avec l'apôtre: "Libentissime impendam et superimpendar"; il donnera sa vie avec plaisir et la consumera avec joie à leur service et à celui de leur clergé.

Oui, ce sont là nos dispositions et nous y trouvons le moyen d'honorer la mémoire de M. Olier et de

(1) S. Ex. Mgr Antonutti.

vous remercier de votre bienveillance.

Nous désirons aussi remercier les prélats distingués et les supérieurs de communautés qui nous honorent de leur présence. Nous sentons encore plus le besoin d'être reconnaissants à Notre Seigneur d'avoir fondé l'Eglise, quand nous nous trouvons groupés, partageant le même idéal, le même amour.

Vénérés et chers anciens, c'est votre fête que nous célébrons. La Compagnie de Saint-Sulpice vous appartient autant qu'à nous, vous êtes notre raison d'être. Nous ne sommes pas surpris de vous revoir nombreux. Nous connaissons votre attachement à l'Alma Mater; la grande générosité que vous lui avez exprimée de bien des manières et que vous lui continuez en est une preuve évidente.

Mais ce qui fera toujours notre joie, c'est de vous voir vivre de l'esprit du séminaire, dire par votre vie sacerdotale à M. Olier et surtout à Dieu, merci pour l'institution du Séminaire.

Donner de saints prêtres à l'Eglise, vivre pleinement son sacerdoce, quelle plus noble ambition pouvons-nous avoir; quelle gloire plus grande pouvons-nous donner à Dieu.

Aussi la résolution que nous prenons tous de perfectionner chaque jour notre vie sacerdotale, de travailler toujours plus à la sanctification de nos frères dans le sacerdoce sera le plus beau souvenir que nous emporterons de ce III^e centenaire de la fondation du Séminaire Saint-Sulpice.

J.-E. MOREAU, P.S.S.

L'OEUVRE DE M. OLIER

La naissance de Montréal et la fondation de la Compagnie de Saint-Sulpice eurent lieu à quelques mois de distance, mai 1642 pour la première, décembre 1641 pour la seconde, comme si Dieu avait voulu créer ensemble ces deux entreprises, dont les destinées devaient se mêler et souvent se confondre pendant trois siècles. Mon dessein est de rappeler la fondation de Saint-Sulpice à Paris, et d'en montrer les conséquences pour Montréal.

I. — Fondation à Paris

Pour expliquer les origines de Saint-Sulpice, il faut brièvement remonter jusqu'au commencement même de l'Eglise.

Pendant sa vie mortelle, Jésus-Christ a établi une hiérarchie spirituelle chargée d'enseigner, de gouverner et de sanctifier les fidèles. Il en a choisi lui-même les chefs dans la personne des apôtres. Il les a séparés du monde en leur demandant de renoncer à tout, pour le suivre. Il les a préparés à leur mission par son enseignement divin, qui peut se résumer en ces deux mots: "Vous êtes la lumière du monde... vous êtes le sel de la terre." Lumière pour chasser l'erreur ténébreuse et faire luire la science du salut; sel, pour préserver les âmes de la corruption. C'était une oeuvre divine, qui devait se faire par des hommes. Il n'est donc pas étonnant qu'au cours des siècles les successeurs des apôtres aient parfois laissé la lumière se voiler, et le sel s'affadir.

Au XVIIe siècle, c'est-à-dire dans la période qui a précédé les événements dont nous rappelons le souvenir, l'Eglise gémissait sur de déplorables abus. Le souffle païn de

la Renaissance avait passé sur elle, et la révolte du Protestantisme l'avait durement secouée. Pour remédier au mal, le Concile œcuménique réuni à Trente, avait défini le dogme contre les hérétiques, et porté des décrets de réforme destinés à refaire de l'Eglise, cette Epouse du Christ, que saint Paul veut sans tache et sans ride.

Jusque-là, les aspirants à la prêtrise, étaient les uns dispersés dans les collèges des Universités, les autres groupés dans des écoles épiscopales ou monastiques, mais cette organisation, quelque bonne qu'elle pût être, s'était révélée insuffisante à produire un clergé en tout conforme aux besoins de l'Eglise. D'ailleurs, au XVIIe siècle, collèges et écoles étaient éteints ou en décadence.

Le Concile, dirigé par l'Esprit-Saint, comprit que la réforme devait commencer par une création. C'est en séparant du monde les futurs pasteurs, en s'assurant de leur vocation, en leur inculquant des principes d'une vie profondément ecclésiastique, que l'on ferait pénétrer dans la masse des fidèles le levain qui la soulèverait. L'institution des séminaires fut décidée, en 1563, et après avoir porté ce décret, les évêques croyaient avoir fait si bonne besogne, qu'ils s'embrasaient en pleurant.

La tâche était noble et belle, mais, demeurée difficile, elle se heurta à des obstacles qu'on ne savait plus comment vaincre. L'histoire nous rapporte, en effet, que plusieurs essais restèrent infructueux. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, des hommes de Dieu tels que le Cardinal de Bérulle, le Père de Condren et saint Vincent de Paul, tentèrent des efforts qui portèrent des fruits. Mais il était réservé à M. Olier, leur dis-

ciple, de donner à l'institution sa forme précise et en grande partie définitive.

Jean-Jacques Olier est né à Paris, en 1608, d'une famille de magistrats. Orienté de bonne heure vers l'Etat ecclésiastique, il inspirait à sa mère de sérieuses inquiétudes, à cause de sa turbulence. Celle-ci présentant un jour ses enfants à saint François de Sales, fut contrainte de lui révéler que Jean-Jacques, le plus jeune, n'était pas sage, mais "discolé" comme on disait alors. A quoi le saint évêque de Genève, éclairé de Dieu, répondit: "Hé, Madame, un peu de patience, et ne vous affligez pas, car Dieu prépare eu la personne de ce bon enfant un grand serviteur en son Eglise". Et, ayant mis les mains sur la tête de l'enfant, il le bénit.

Cette bénédiction d'un saint suivit Monsieur Olier toute sa vie, mais elle ne devait porter ses fruits qu'après avoir longtemps germé. Nous voyons, en effet, le jeune abbé rouler carrosse dans Paris, et mener une vie non pas désordonnée, mais mondaine. Un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette opéra en lui ce qu'on a pu appeler sa conversion. Venu pour obtenir la guérison d'une maladie des yeux du corps, il sentit s'ouvrir les yeux de son âme, et, à partir de ce jour, il fut tout entier à sa vocation sacerdotale dont la sainte Vierge lui avait fait comprendre la sublimité. De retour à Paris, il se met sous la direction de saint Vincent de Paul, puis du Père de Condren, supérieur de l'Oratoire, et sous l'influence de ces saints personnages, il résout de se consacrer à la formation du clergé.

Comme toutes les oeuvres de Dieu, celle-ci eut d'humbles commencements. En décembre 1641, Monsieur Olier s'établit avec deux compagnons dans la banlieue de Paris, à Vaugirard, dans une maison mise à sa disposition par la pieuse dame de Villeneuve. Cette maison est si pauvre qu'on est obligé d'installer les cellules des séminaristes dans un vieux colombier.

C'est presque le dénuement de Bethléem. Mais la ferveur des directeurs et de leurs élèves n'y voit qu'un moyen de se détacher du monde, et de tendre à la perfection de leur état. Bientôt les circonstances amènent un déplacement. Monsieur Olier est nommé curé de Saint-Sulpice, à Paris. Toute sa famille spirituelle le suit, et dans ce nouveau champ d'action, elle va poursuivre avec lui la double tâche de la réforme de la paroisse et de l'établissement du séminaire. Peu à peu, l'humble semence devient un arbre: les jeunes gens affluent de Paris et de la province. D'autres séminaires sont ouverts à travers la France: Saint-Sulpice a revêtu la forme qu'il a gardée depuis trois siècles.

Au cours de son histoire déjà longue, la Compagnie de Monsieur Olier a subi bien des vicissitudes, mais si elle a contribué au relèvement de l'ordre ecclésiastique; si elle a combattu les erreurs du Jansénisme; si, pendant la Révolution, tous ses membres, sans exception, sont restés fidèles au Pape en refusant de prêter le serment schismatique à la Constitution civile du clergé; et si huit d'entre eux sont morts martyrs de leur foi; si aujourd'hui elle continue son oeuvre en France dans une trentaine de séminaires, elle le doit à son fondateur qui, par son enseignement et ses actes, a montré ce que c'est qu'un prêtre M. Olier, je l'ai rappelé, a été guidé dans son oeuvre par les plus saints personnages de son époque. S'inspirer de l'esprit d'un Bérulle, à qui le Pape Urbain VIII a décerné le titre magnifique "d'apôtre du Verbe incarné"; profiter des avis d'un saint Vincent de Paul, image de la charité du Christ et rénovateur de l'esprit sacerdotal, est un incomparable avantage. Toutefois, le plus grand mérite de ces hommes n'a pas été d'avoir des idées personnelles, quelque sublimes qu'elles fussent, mais bien de refléter dans leur doctrine celle de l'Eglise, gardienne et interprète du dépôt de la foi. Et la plus pure gloire de M. Olier a été

de rejoindre par eux la volonté du Concile de Trente, et par le Concile, l'enseignement de Notre-Seigneur prescrivant à ses Apôtres d'être la lumière du monde et le sel de la terre.

II. — Conséquences de la fondation de Saint-Sulpice pour Montréal

Le fondateur de Saint-Sulpice n'a pas borné son zèle à l'établissement d'une compagnie pour la formation du clergé de son pays. Il appartenait à une époque où une vague du mysticisme le plus orthodoxe entraînait les âmes d'élite. J'ai nommé les hommes auxquels il faut ajouter saint Jean Eudes, ami de M. Olier; et parmi les femmes, je mentionnerai une Marie de l'Incarnation, une Jeanne de Chantal, une Louise de Marillac. Ces mystiques n'étaient pas des rêveurs, ils trouvaient dans leur union avec Dieu l'inspiration d'un zèle ardent, qui, en même temps que la France, embrassait les pays les plus lointains.

Monsieur Olier, qui partageait les sentiments de ces grandes âmes, pensait au Canada, soumis à la France depuis plus d'un siècle. A côté des sociétés de commerce qu'on y avait établies, il désirait envoyer une compagnie dont le dessein serait de convertir les Indiens. Certes, Québec existait, et les missionnaires jésuites avaient rayonné de ce centre pour accomplir une apostolique et souvent héroïque besogne. Mais les sauvages du Haut-Canada ne pouvaient y descendre facilement pour leur commerce, de sorte que l'oeuvre de leur conversion ne pouvait pas prendre l'ampleur désirable.

C'est l'île de Montréal qui offrirait le lieu de ralliement souhaité pour cette conquête spirituelle. On y bâtirait une ville qui serait à la fois centre de missions, barrière aux incursions des sauvages, et rendez-vous de commerce. Cette ville serait consacrée à la sainte Vierge: elle s'appellerait Ville-Marie. Pendant qu'il méditait ces

grands projets, M. Olier fit inopinément la rencontre de Jérôme Le Royer de la Dauversière. Ce pieux laïque de La Flèche, en Anjou, qui, avec Marie de la Ferre, devait être le fondateur des Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu, avait conçu un plan semblable, et il était venu à Meudon, près Paris, pour commencer à l'exécuter en sollicitant du Garde des sceaux des secours destinés à la future colonie.

Par une sorte d'inspiration, les deux hommes, qui ne se connaissaient pas, se saluèrent mutuellement par leur nom, se communiquèrent leurs idées, et, à partir de ce jour, s'unirent étroitement dans la poursuite de leur projet. De concert avec son nouvel ami, M. Olier forma la Société de Notre-Dame de Montréal, composée de personnes zélées et opulentes, et dont La Dauversière ne veut être que le procureur. Par ce même La Dauversière, il obtient de Monsieur de Lauzon la cession de l'île de Montréal, et dès lors, le plan d'action se précise. On enverrait quarante hommes pour défricher, puis on établirait un séminaire — école pour les garçons des sauvages et des colons français —, puis une école pour les filles, enfin un hôpital. Déjà les deux amis avaient envoyé des vivres et autres objets nécessaires à la colonie. L'année suivante, ils font partir trente familles pour le Canada. Le chef de cette expédition est Maisonneuve, admirable chevalier, qui n'a en vue que les intérêts de la religion et du roi. Jeanne Mance est venue offrir son dévouement, dont l'Hôtel-Dieu redit le souvenir. La courageuse troupe met à la voile en juin 1641, et elle aborde heureusement à Québec où elle passera l'hiver.

Pendant ce temps, M. Olier, animé du plus pur esprit de foi, veut mettre l'entreprise sous la protection du ciel: En février 1642, il réunit à Notre-Dame de Paris les membres de la Société de Montréal. Là, au coeur même de la France, il célèbre la messe, et consacre l'île à la Sainte Famille, sous la protec-

tion spéciale de la Sainte Vierge. Cette scène de foi et de confiance est reproduite dans le vitrail placé en face de cette chaire.

Le 17 mai de cette même année 1642, la petite troupe, qui avait hiverné à Québec, arrive dans cette île. Le Père Vimont, supérieur des jésuites de Québec, célèbre la première messe sur le sol de la ville future, à quelques pas de cette église (le vitrail voisin du premier le rappelle.) Les fondements de l'édifice sont posés. Pendant quelques années, la petite communauté chrétienne est desservie par des jésuites qui, à cause de leurs nombreuses missions, ne peuvent y établir leur séjour. Le moment est venu de doter la colonie d'un clergé résident. Dans ce but, Maisonneuve passe en France et prie M. Olier de lui donner plusieurs de ses prêtres pour Ville-Marie. Après avoir fourni colons et ressources, le fondateur de Saint-Sulpice accepte d'envoyer ses fils dans cette terre lointaine. Détail touchant, c'est l'année même de sa mort, 1657, et en exprimant une de ses dernières volontés, qu'il donne ce suprême témoignage de zèle à cette Ville-Marie dont il avait voulu faire un centre de foi et de sainteté. Sur son ordre, quatre sulpiciens partent de France pour inaugurer l'oeuvre dont la Providence assurera pendant trois cents ans la continuité et le fruit.

Quelques années plus tard, en 1663, la Société de Montréal en décadence cède l'île aux Sulpiciens, qui en deviennent les seigneurs. Honneur, sans doute, mais surtout fardeau, puisque Saint-Sulpice s'engage à subir les charges de l'entreprise, et que M. de Bretonvilliers, successeur de M. Olier, y met quatre cent mille livres de sa fortune personnelle, ce qui, surtout pour l'époque, représente un beau denier.

Peu à peu, la paroisse se développe au milieu de dures épreuves. Nous voyons le premier curé de

Ville-Marie, Gabriel Souart, se faire maître d'école pour les garçons, nous suivons Jeanne Mance et les Religieuses hospitalières de l'Hôtel-Dieu dans leur dévouement aux malades, nous admirons Marguerite Bourgeoys dans ses écoles de filles, et dans l'institution de sa Congrégation, la première fondée au pays.

Puis ce sera la guerre, le régime anglais, la fondation du Collège de Montréal, en 1767, du Grand Séminaire, en 1840, et aujourd'hui les douze cents élèves de nos séminaires et collèges, auxquels il faut ajouter l'immense armée des écoles réunie ici ce matin sous la conduite des Religieux et Religieuses, des instituteurs et institutrices laïques qui continuent l'oeuvre des premiers éducateurs.

Cette opulente végétation le fruit du grain de senevé dont parlait le Père Vimont en célébrant la première messe dans cette île sainte. Elle nous rappelle qu'il est impossible de trouver pour une ville des origines plus pures, plus chevaleresques, plus apostoliques que celles de Montréal. Nous avons le droit d'en être fiers.

Saint-Sulpice ne se donne pas le ridicule de se vanter de ses oeuvres: il remercie la Providence de lui avoir permis de les faire. Il a voulu travailler au bien de la religion et de la cité. Pendant trois siècles, il s'est associé aux peines et aux joies du pays. Les pouvoirs publics l'ont maintes fois reconnu, et les citoyens qui savent leur histoire et ont la mémoire du coeur se plaisent à en rendre témoignage. Et si les hommes se taisaient, les pierres parleraient. Saint-Sulpice tient aux entrailles du sol, et il aime profondément, tendrement, ce Montréal qu'il a contribué à fonder. Comme son fondateur, comme tous ses membres, Canadiens et Français, qui ont ici creusé leur sillon, il ne garde au coeur qu'une ambition, une seule, celle de se dévouer et de servir.

Henri GARROUTEIGT, P.S.S.

PRESENTATION PAR M. DUBEAU

Il y a 300 ans, après avoir beaucoup réfléchi, consulté et prié, M. Olier, secondé par deux compagnons, fondait, dans la banlieue de Paris, une société qui devait prendre plus tard le nom de Compagnie de Saint-Sulpice, et dont le but principal était de travailler à la préparation des futurs prêtres.

Inspirée par la foi et par l'amour de Dieu et des âmes, placée dès son origine sous la protection de la Vierge Marie, l'oeuvre nouvelle ne pouvait manquer de prospérer. Aussi, au cours des trois siècles écoulés, la Compagnie de Saint-Sulpice a été remarquablement favorisée des bénédictions célestes: elle tient à le reconnaître en ce remarquable anniversaire et à faire monter vers l'auteur des bienfaits reçus l'hommage de sa vive et profonde gratitude.

Nous ne pouvons ignorer que par le ministère de notre modeste Compagnie, le bras puissant de Dieu a opéré des oeuvres remarquables dans ce nouveau monde qui occupait une si grande place dans l'âme apostolique de notre vénéré fondateur, et la splendeur de la fête religieuse à laquelle nous assistons ce matin rend témoignage à la reconnaissance du Canada pour les multiples bienfaits accordés à ce pays par l'intermédiaire de la Compagnie de Saint-Sulpice.

Eminence, nous apprécions hautement l'honneur que vous nous faites en présidant cette cérémonie: vous nous donnez aujourd'hui un gage nouveau de votre grande bienveillance à notre égard, et en retour, nous prions Votre Eminence d'agréer l'hommage de notre très vive gratitude.

Reconnaissance à Son Excellence Monseigneur l'Archevêque de Montréal. Excellence, vous êtes des nôtres à plus d'un titre: Saint-Sulpice a l'honneur de vous compter

au nombre de ses plus distingués disciples et anciens professeurs: aujourd'hui, il est heureux de déposer à vos pieds l'hommage de son profond respect et de sa parfaite soumission.

Reconnaissance respectueuse à NN. SS. les archevêques et évêques avec lesquels Saint-Sulpice est si heureux de collaborer après avoir consacré ses faibles ressources à l'oeuvre de leur formation cléricale.

Nos remerciements bien sincères s'adressent aux prélats et à tous nos frères dans le sacerdoce; aux représentants de la Vieille et de la Nouvelle-France, aux dépositaires de l'autorité civile, aux représentants des corps publics, à tous les membres de cette vaste et imposante assemblée.

Il y a trois siècles, M. Olier consacrait son oeuvre à la Sainte Vierge dans Notre-Dame de Paris. C'est de Notre-Dame de Ville-Marie que monte aujourd'hui vers Dieu l'hymne de la reconnaissance. Nous essaierons de reproduire en nos âmes les dispositions de nos précurseurs afin d'attirer par l'intercession de Marie, la continuation des bénédictions divines sur nos oeuvres et sur notre pays.

Il n'est pas nécessaire de vous présenter le prédicateur de ce jour. En 1915, Mgr Camille Roy prêchait ici même un Carême dont nous conservons un impérissable souvenir. Remarquablement versé dans l'histoire de notre pays, préposé, comme Supérieur du Séminaire de Québec, à la formation des clercs, Monseigneur est on ne peut mieux qualifié pour dégager les leçons de cette cérémonie.

Monseigneur, au nom de Saint-Sulpice, au nom de cette nombreuse assistance, j'ai l'agréable devoir de vous dire le plus cordial merci.

Arthur DUBEAU, P.S.S.

SERMON DE Mgr CAMILLE ROY

Le troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice est un anniversaire qui appartient à la fois à la Compagnie et à l'Eglise. Il appartient aussi à l'Histoire du Canada, en particulier à l'histoire de Montréal, puisqu'à bien des égards la Compagnie de Saint-Sulpice et Ville-Marie ont des origines communes.

Il convenait donc de célébrer ici, au foyer de la vie sulpicienne en Canada, le glorieux centenaire.

Si l'on a voulu qu'une voix du Séminaire de Québec s'unît ce matin à celle de Saint-Sulpice pour rendre grâces à Dieu, c'est que la Compagnie et le Séminaire de Québec sont liés depuis près de trois siècles d'un lien d'amitié spirituelle que le temps n'a fait que renforcer. Amitié spirituelle, amitié fraternelle aussi, qui a marqué de relations étroites l'histoire séculaire de nos deux maisons. La Société des Prêtres des Missions Etrangères de Paris, à qui Mgr de Laval confia le soin d'établir notre Séminaire de Québec, ne va-t-elle pas rejoindre elle-même, à l'époque si féconde des fondations sacerdotales du XVII^e siècle, sa grande aînée qui fut la Compagnie de Saint-Sulpice?

Des oeuvres semblables d'éducation et d'apostolat ont sans cesse rapproché Saint-Sulpice de Montréal et le Séminaire de Québec. Ce matin j'apporte à la Compagnie jubilaire l'hommage de ma maison de Québec, et tous les vœux que forment les fils de Mgr de Laval pour les fils de Monsieur Olier.

Comment exprimer convenablement cet hommage, le vôtre, messieurs, et celui du Séminaire de Québec, et celui du Canada tout entier, quand il s'adresse à une Société de prêtres qui a identifié sa mission sacerdotale avec celle du

Christ éducateur de ses premiers prêtres, quand il s'adresse à un Séminaire qui dès l'origine de ce pays a confondu sa vie avec nos destinées religieuses et nationales?

Je ne ferai qu'effleurer un si vaste sujet en vous rappelant ce matin que la Compagnie fondée par Monsieur Olier, en 1641, fut à la fois, en France et en Canada, une école de haute spiritualité et une école d'apostolat.

I

Une école de haute spiritualité. Saint-Sulpice le fut en un temps où à Paris, en France, se multiplièrent les fondations sacerdotales et laïques qui portèrent vers des sommets de vertus des âmes d'élite.

1641! A cette époque, la France est magnifiquement travaillée par son propre génie et par les influences qui depuis un siècle s'exercent sur elle et sur l'Europe occidentale.

Depuis le Concile de Trente, c'est une renaissance religieuse, à la fois disciplinaire et spirituelle, qui renouvelle l'esprit chrétien. Depuis le milieu du XVI^e siècle, c'est une autre renaissance qui déploie sur les esprits la splendeur retrouvée des arts classiques de l'antiquité. Celle-ci, la renaissance gréco-romaine, fécondait, non sans danger de perversion païenne, le génie magnifique de la France. L'autre, la renaissance religieuse, corrigeait de toutes les mystiques qui s'établirent dans le clergé et dans le monde les dangers du culte artistique des anciens.

Ce fut donc une haute spiritualité qui opposa les chefs-d'oeuvre de la grâce aux chefs-d'oeuvre de

l'art, ou plutôt qui voulut répandre jusque dans les travaux de l'art l'inspiration surnaturelle du christianisme.

Je ne ferai que nommer ici les principaux chefs des grandes écoles de spiritualité, qui font à Monsieur Olier la plus noble compagnie. C'est M. de Bérulle qui, en 1611, fonde l'Oratoire et, par lui, restaure le sens pratique de la religion; c'est Vincent de Paul qui fonde les Prêtres de la Mission, et par leurs prédications et par leurs Séminaires restaure à la fois chez les fidèles la dignité des moeurs, et dans le clergé la régularité sacerdotale; c'est Jean Eudes, qui, un an après M. Olier, en 1642, établit son Institut de Jésus et Marie, et qui lui aussi, comme Vincent de Paul, fait refluer vers le clergé le zèle qu'il dépensa d'abord pour la sanctification des fidèles.

Séminaires de l'Oratoire, Séminaires des Lazaristes, Séminaires des Eudistes; ce sont autant d'écoles de spiritualité qui répandent sur le clergé de France l'influence de leurs doctrines et de leur piété.

Une flamme semblable d'apostolat spirituel anime aussi des âmes de laïcs qui à cette époque ont été étonnés par la hardiesse ou par l'ingéniosité de leur zèle. Le duc de Ventadour fonde la Congrégation fameuse du Saint-Sacrement. M. de Bernières groupe dans sa solitude de Caen des laïcs et même des ecclésiastiques, et qui se placent avec humilité sous sa conduite spirituelle. Un jour, on trouvera dans ces groupes le jeune Montmorency-Laval, se préparant aux responsabilités de l'épiscopat. C'est M. de la Dauversière qui, en vue de la fondation de Ville-Marie au Canada, établit une vaillante communauté d'hospitalières qui ira y faire école de charité et de sacrifices.

Une sorte de rivalité dans l'effort pour régénérer une société qui avait besoin de régénération, fit surgir partout des institutions qui pouvaient la sauver. Splendide épanouissement qui montre bien la richesse exceptionnellement féconde du terroir spirituel de la France.

C'est au milieu de cette floraison qui ressemble à un printemps, qu'apparaît la Compagnie de Saint-Sulpice.

M. Olier la fonde en 1641, à Vaugirard d'abord; et il l'amène avec lui dans Paris, à Saint-Sulpice, lorsqu'en 1642 on lui confia la direction de cette immense paroisse. C'est la paroisse qui donna son nom à la Compagnie.

La Compagnie de Saint-Sulpice devait concentrer tout son principal effort dans l'oeuvre des Séminaires ou de la formation des clercs. M. Olier rejoignait sur le vaste terrain de la formation du clergé M. de Bérulle, Vincent de Paul, Jean Eudes. Aussi bien cette oeuvre était-elle capitale et importait souverainement à la qualité du christianisme que l'on voulait renouveler.

Le Concile de Trente avait lui-même ordonné que pour la préparation des jeunes gens au sacerdoce, on établit des Séminaires où les clercs viendraient apprendre et pratiquer l'esprit ecclésiastique. Saint Charles Borromée avait été en Italie le grand initiateur de cette oeuvre nouvelle. Les fondateurs des Séminaires de France ne faisaient que transposer dans leur pays le magnifique apostolat du Cardinal de Milan.

Si des règles générales de spiritualité et un esprit commun ont pu servir de base à l'établissement des séminaires des différents Instituts religieux, il faut bien reconnaître que Saint-Sulpice voulut donner à son oeuvre un caractère propre.

Définir ce caractère est chose assez difficile; mais ne pourrait-on pas le retrouver dans ce qui caractérise la spiritualité même de M. Olier, l'illustre et saint fondateur? Or, cette spiritualité fut avant tout une vie intérieure de l'âme unie à Dieu par l'oraison. Vivre avec Dieu, avant de vivre ou pour mieux vivre avec les hommes, c'est la formule sacerdotale presque textuelle de M. Olier.

"Primarius et ultimus finis hujus Instituti erit vivere summe Deo in

Christo Jesu Domino nostro, ita ut interiora Filii ejus intima cordis nostri penetrent... Vita vivere Christi interioris, eamque operibus manifestare in nostro mortali corpore." (1) "La fin première et ultime de cet Institut, a-t-il écrit en parlant de sa Compagnie, c'est de vivre absolument pour Dieu dans le Christ Notre Seigneur, de telle sorte que la vie intérieure de son Fils pénètre jusqu'au fond de notre cœur... Vivre intérieurement de la vie du Christ, et manifester cette vie par des œuvres dans notre corps mortel."

Puisque le prêtre participe au sacerdoce éternel du Christ et continue sa mission de rédempteur parmi les hommes, c'est en quelque sorte l'esprit de Notre Seigneur que doit à nouveau incarner le prêtre. C'est tout au moins la vie intérieure du Christ qui doit se retrouver dans l'âme du prêtre. Aussi la Compagnie de Saint-Sulpice, éducatrice du sacerdoce, eut-elle toujours une dévotion spéciale et très chère à la vie intérieure de Jésus. Une fête liturgique de cette vie intérieure est inscrite dans l'ordo sulpicien.

Mais une telle vie intérieure chez le prêtre ne peut se former et se soutenir que par l'oraison. Aussi la pratique de l'oraison ou de la méditation est-elle à la base des règlements de Saint-Sulpice. Elle y est représentée, avec raison, comme une condition essentielle de la persévérance du prêtre dans la dignité de son sacerdoce, et une condition de l'union étroite de son âme avec Dieu. M. Olier, qui voulut pour ses prêtres une dévotion si assidue à l'eucharistie, estimant que l'oraison est un supplément nécessaire de ce sacrement: Jésus eucharistique doit être, en effet, à chaque instant, le modèle et le soutien du prêtre. Mais l'eucharistie ne pouvant être reçue qu'une fois le jour, l'oraison permet de renouveler aussi souvent qu'on le veut la communion au Christ, afin de pouvoir à loisir regarder en soi-même

Jésus, adorer avec lui, communier à ses dons divins pour travailler ensuite comme lui.

M. Olier faisait lui-même oraison plusieurs fois par jour. Repliant ainsi son âme sur elle-même et l'unissant à Notre Seigneur, il l'éleva jusqu'à cette union pleine extatique, transformante, qui fit du fondateur de Saint-Sulpice un grand mystique, un prêtre élevé à une haute sainteté.

Contempleteur assidu du Christ, et dans le Christ, de la Trinité Sainte, il invita à cette contemplation les prêtres de sa Compagnie. Il voulut les placer dans ce chemin d'ascension spirituelle. C'est dans cet esprit d'oraison, dans ce commerce spirituel avec Dieu que la Compagnie de Saint-Sulpice trouvera la garantie de son unité. Suivant la forte expression de M. Olier, "elle n'aura pas d'autre lien que le noeud des trois Personnes divines." (Dict. des connaissances religieuses).

A cette pratique de l'oraison qui fait affluer dans l'âme l'abondance de la vie intérieure, M. Olier voulut joindre, comme moyen de sanctification sacerdotale, le culte filial à la Vierge, gardienne du sacerdoce. C'est sur le modèle de la Présentation de Marie au Temple qu'il voulut établir la consécration du Séminariste et du prêtre à Dieu. De là, dans les Séminaires de Saint-Sulpice, la célébration si fervente de cette fête de la Présentation qu'accompagne la renouveau salutaire des promesses cléricales.

Le Sulpicien, directeur des âmes sacerdotales, doit donc régler sa vie sur toutes ces consignes de vie spirituelle, et très particulièrement sur la pratique de la fidélité à l'oraison. Il doit s'isoler du monde et du siècle pour garder toutes ses attaches avec Dieu. Si cet isolement, cette séparation d'avec le monde le prive de contacts extérieurs, que d'aucuns estiment trop facilement nécessaires, cela lui permet d'imprimer en plus grande profondeur dans son âme et dans l'âme des séminaristes ce sceau d'amitié divine, ce besoin de com-

(1) Sous la conduite de M. Olier, par G. Létourneau, p. 1.

merces divins, sans lesquels la vie du prêtre risque de n'être plus bientôt qu'une agitation extérieure tout humaine, un zèle qui est une forme de l'égoïsme ou un apostolat qui n'est qu'un bruit de cymbales retentissantes.

L'union étroite du prêtre avec Dieu, telle qu'établie par la formation sulpicienne, sera toujours le point de départ et le point de retour de toute l'action extérieure que peut imposer, qu'impose nécessairement le ministère sacerdotal. Elle sera la garantie d'un ministère qui sera toujours surnaturel, toujours capable de s'isoler du danger, et qui n'ira aux âmes que pour les donner à Dieu.

Un tel idéal, traduit dans la vie des premiers sulpiciens, aperçu dans les premiers prêtres formés par les séminaires, faisait dire à M. de Condren, directeur de conscience de M. Olier, et successeur de M. de Bérulle comme supérieur de l'Oratoire: "Je ne crois pas que l'Eglise ait eu un plus grand nombre de belles âmes que celles que je vois dans mon entourage."

N'est-ce pas Renan, disciple infidèle de Saint-Sulpice, qui garda du Séminaire un souvenir si profond qu'il écrivit un jour: "J'ai connu à Saint-Sulpice l'absolu de la vertu."

Mais une telle vertu, une spiritualité si haute, mêlée à toutes les infirmités de la nature, a besoin pour être constante d'être protégée par un inflexible règlement de vie.

Le règlement doit être tel, au Séminaire, qu'il subjugué la vie à Dieu, et qu'il persuade le séminariste de prolonger après le Séminaire, tout le long de la vie sacerdotale, sa régularité protectrice. Il faut donc qu'il crée chez le séminariste non seulement l'habitude, mais le besoin du règlement. Et comment y arriver si le règlement ne crée pas d'abord, par sa rigueur, par son exactitude, par les sacrifices dont il est l'occasion, la générosité d'âme qui le fait observer et aimer?

Aussi cette rigueur d'observance, éducatrice de la volonté est-elle

chaque jour exigée du Séminariste. Elle est peut-être le trait caractéristique de la régè de Saint-Sulpice. C'est M. Baudrand, 3ème successeur de M. Olier à la cure de Saint-Sulpice, qui disait lui-même: "Il n'y a rien d'extraordinaire dans les règlements de Saint-Sulpice que l'exactitude avec laquelle on les observe et qui ne peut être plus grande."

M. Tronson, dans ses *Examens particuliers*, a suffisamment marqué l'esprit de la règle sulpicienne, avec toutes les minuties mortifiantes qu'elle comporte, et tout le souci d'exactitude qui la garde. L'esprit de saint François de Sales tempéra, cependant, même chez M. Tronson, l'austérité des règles. Et le mélange des deux esprits représente assez bien la discipline de Saint-Sulpice.

C'est pour assurer la rigide observance du règlement que la méthode sulpicienne mêle étroitement à celle des élèves la vie des directeurs du Séminaire. Ceux-ci ne vivent pas, comme dans d'autres Séminaires, en marge de la communauté; ils s'associent à tous les exercices et ils portent jusque dans les recreations, passées avec les séminaristes, le souci d'identifier leur vie avec la leur et d'apparaître constamment au regard des élèves comme des personnalités d'une règle qu'il faut observer.

Une telle assiduité crée aussi l'esprit de famille. Elle permet des compénétrations de vie qui ne sont pas sans risques d'espiègleries, mais qui comportent surtout une intimité surnaturelle qui reste comme une force et un très doux souvenir dans l'âme des anciens élèves de Saint-Sulpice.

Voilà, Messieurs, sans y insister davantage, quelle Ecole de spiritualité établit M. Olier quand il fonda Saint-Sulpice. Cette école se multiplia dans les diocèses de France et y forma un clergé qui fut toujours l'un des plus remarquables par sa régularité et son apostolat. D'illustres directeurs, depuis M. Olier, depuis M. Tronson, depuis

les Emery, Icard, Captier, Guibert, Létourneau et jusqu'à l'illustre et tant regretté Cardinal Verdier, pour ne rappeler ici que les noms les plus familiers, ont régné, depuis trois siècles, avec une autorité bienfaisante, sur le clergé de la France. C'est par sa forte spiritualité que Saint-Sulpice a échappé à tant de périls qui l'ont parfois menacé. Au moment de la grande révolution, aucune défection dans ses rangs, aucun sulpicien ne prêta le serment à la constitution civile du clergé. Et la Compagnie eut l'honneur, en ces années douloureuses, d'inscrire ses victimes au catalogue des Martyrs.

A peine établie à Paris, la Compagnie de Saint-Sulpice vint en Amérique prolonger son action sacerdotale. Après Montréal, en Canada, ce furent, aux Etats-Unis, les Séminaires de Baltimore, de Washington, de Boston, de San-Francisco, de Seattle — et j'en oublie sans doute — qui ont procuré au clergé américain le bénéfice de la formation sulpicienne. Ni les distances, ni les difficultés des relations internationales n'ont pu détacher du tronc français les rameaux américains. Une même sève circule toujours dans l'arbre vigoureux de la Compagnie et fait s'épanouir en riches frondaisons, partout où elle s'est implantée en Amérique, la vie de Saint-Sulpice.

II

Mais une âme sacerdotale formée aux fortes disciplines de M. Olier ne peut pas ne pas être à la fois une âme de vie intérieure et une âme d'apôtre. Une vie intérieure animée par l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ ne peut pas ne pas se répandre en œuvres de rédemption, et même en des œuvres missionnaires.

M. Olier lui-même eut ce double tempérament spirituel qui le portait à la fois à l'oraison et à l'action.

Il fonda sa Compagnie au moment où l'Amérique attirait à elle les puissances politiques de l'Europe et élargissait de tous ses territoires immenses les champs de l'apostolat missionnaire. Dès 1636, M. Olier fut pris du désir de missions lointaines, désir que dut contenir son directeur spirituel, le Père de Condren, qui avait sur lui d'autres vues. M. Olier rêvait d'apostolat chez les sauvages du Nouveau-Monde, estimant que leur conversion consoliderait l'Eglise de la corruption du Vieux-Monde. "Je voudrais, écrivait-il, avoir des bras qui puissent embrasser le monde entier pour le porter à Dieu et le remplir de son amour". (La Compagnie de Saint-Sulpice, par Henri Joly, p. 12).

Il advint que la fondation même de la Compagnie de Saint-Sulpice fut mêlée aux desseins d'évangélisation de l'Amérique qui hantaient en France tant d'âmes de haute spiritualité. Ce fut en 1639 que M. Olier rencontra à Meudon, M. de la Dauversière, si préoccupé lui-même de la conversion des Indiens. Tous deux collaborèrent pour jeter les bases de cette compagnie de Montréal qui devait singulièrement et si largement pourvoir à la fondation de Ville-Marie. C'était en prévision de cet établissement que déjà M. de la Dauversière, associé au zèle d'une pieuse femme, Marie de la Ferre, avait fondé en 1636 la Communauté des Hospitalières de Saint-Joseph.

La Société de Montréal se proposait d'établir sur l'Île de Montréal un Hôpital et un Séminaire. L'Île elle-même deviendrait un fief de la Vierge, où s'érigerait Ville-Marie. M. Olier déclarait qu'une telle œuvre était "d'une merveilleuse importance."

Aux religieuses de M. de la Dauversière serait donc confié l'hôpital; à la Compagnie de prêtres que devait fonder M. Olier serait réservé le soin d'établir un Séminaire.

Ainsi se construisaient dans l'âme missionnaire de M. Olier les plus vastes projets d'apostolat. Lui-même, empêché de s'employer à

la conversion des infidèles, fut appelé à satisfaire par le ministère paroissial son besoin de donner des âmes à Dieu.

En 1642, un an après la fondation de sa Compagnie, l'archevêque de Paris demanda à M. Olier de diriger la paroisse de Saint-Sulpice. L'immense paroisse, qui donnait à Paris le triste spectacle de ses misères morales, fut à M. Olier l'occasion de multiplier son zèle. Le curé, missionnaire au milieu de chrétiens infidèles, transforma en paroisse modèle la paroisse de Saint-Sulpice. M. Olier fit aussi servir aux fins sacerdotales de sa Compagnie une telle oeuvre paroissiale. Saint-Sulpice devenait pour le Séminaire de Paris, pour les directeurs et pour les séminaristes, une sorte de champ d'expérience ou de laboratoire spirituel où l'on apprenait comment il faut travailler, dans la paroisse, à la conversion et à la sanctification des âmes.

Mais voici que les circonstances de l'établissement de la Compagnie de Saint-Sulpice au Canada allaient vouer les Sulpiciens et aux oeuvres du ministère paroissial et aux oeuvres missionnaires qui avaient tant de fois hanté l'esprit de M. Olier.

Venus ici en 1657 (débarqués à Québec le 29 juillet 1657), quelques mois après la mort de M. Olier (2 avril 1657), les premiers sulpiciens que le fondateur avait désignés lui-même pour la mission du Canada trouvèrent à Ville-Marie un groupe de fidèles dont ils devinrent aussitôt les pasteurs. La chapelle de l'Hôtel-Dieu fut le premier foyer de leur ministère. Plus tard, la chapelle ne suffisant plus, une église fut construite que remplacera, en 1829, cette magnifique Notre-Dame où nous sommes assemblés aujourd'hui et qui reste comme le centre traditionnel de la vie spirituelle de Montréal.

On sait comment des succursales de Notre-Dame furent successivement établies dans l'Île de Montréal, pour suppléer à l'insuffisance de la paroisse mère. Les Sulpiciens, devenus en 1663 les successeurs

de la Société de Montréal et seigneurs de l'Île, ayant à accomplir désormais un rôle à la fois civil et religieux, portèrent sur tous les points de leur territoire leur zèle sacerdotal: ce zèle refluant toujours des succursales vers Notre-Dame, comme à sa source unique, jusqu'à cette date de 1865, où Mgr Bourget érigea en paroisses distinctes tous ces centres florissants de vie religieuse.

Mais la pensée missionnaire de M. Olier accompagnait au Canada ses fils établis à Ville-Marie. Et c'est de Ville-Marie que rayonna vers les Grands Lacs et jusque sur l'Acadie l'apostolat sulpicien.

Au nord et au sud du lac Ontario, à Détroit, à Ogdensburg, chez les Nipissing, on vit passer les missionnaires de Saint-Sulpice visitant les Indiens et les Blancs, établissant des missions, portant aux âmes les secours du ministère évangélique.

L'Acadie fut le champ lointain et préféré des missionnaires sulpiciens. On les vit à Port-Royal joindre leur ministère à celui des prêtres du Séminaire de Québec. Ils sont allés jusque dans l'Île Saint-Jean. On les trouve à Beaubassin et Louisbourg. Longtemps ils eurent charge de la cure de Saint-Charles des Mines ou Grand-Pré. Ils assisteront à la dispersion douloureuse du peuple acadien et selon le mot de l'abbé Raymond Casgrain, ils ont été à cette heure suprême ses derniers consolateurs.

En même temps qu'ils écrivaient à Montréal une page illustre de ministère paroissial, les prêtres de Saint-Sulpice ajoutaient donc aux annales des missions canadiennes et acadiennes des pages d'épopée missionnaire, quelquefois teintes de leur sang, et qui leur sont une gloire incomparable.

Mais il leur fallut aussi, au moment opportun, revenir à l'oeuvre essentielle des Séminaires pour laquelle existe principalement Saint-Sulpice.

Après 1760, alors que tant de liens furent coupés qui rattachaient la Nouvelle-France à l'Ancienne, et

aussi Saint-Sulpice de Montréal à la Maison-Mère de Paris, les prêtres de Saint-Sulpice de Montréal consacrèrent à l'oeuvre d'un Petit Séminaire d'abord, leurs ressources, coopérant ainsi avec le Séminaire de Québec à la formation classique de la jeunesse. C'est de ce dessein que surgit en 1773, le Collège Saint-Raphaël devenu ensuite le Collège de Montréal.

Ce ne fut que bien plus tard, après que de longues tractations avec Londres furent terminées, qui garantirent à Saint-Sulpice la possession de ses biens, ce ne fut qu'en 1840 que fut établi, à la demande de Mgr Bourget, le Grand Séminaire.

Ce Séminaire fut à Montréal une nouvelle école de haute spiritualité où s'est retrouvée si fervente la pensée de M. Olier, et celle-là aussi des grands éducateurs de vie sacerdotale qui ont illustré la Compagnie.

De tous les points du Canada et des Etats-Unis sont venus se mettre sous la direction des Messieurs de Saint-Sulpice tant de jeunes gens appelés par Dieu au sacerdoce, épris d'un bel idéal de vie ecclésiastique et qui sont venus en chercher au Grand Séminaire de Montréal la formule sulpicienne. Aussi, de ce Séminaire sont sortis pour le service de ce diocèse de Montréal, pour celui de tant de diocèses canadiens et américains, tant de prêtres zélés, tant de chefs spirituels, tant de Pontifes qui ont porté partout en Canada et aux Etats-Unis, et jusque dans les missions étrangères, l'âme spirituelle,

fervente, qu'ils avaient formée au foyer sulpicien de Montréal.

L'oeuvre du Séminaire de Montréal devait s'accroître en ces dernières années de la fondation au Japon d'un Séminaire pour le recrutement du clergé indigène. Cette fondation, entreprise par les Messieurs de Montréal, répondant ainsi de façon si généreuse aux sollicitudes apostoliques de Sa Sainteté Pie XI relativement à la Propagation de la Foi, rejoint dans sa fin missionnaire les plus hautes pensées de M. Olier.

* * *

C'est sur cette note de fidélité à leurs origines que je termine ce discours sur l'oeuvre séculaire de la Compagnie de Saint-Sulpice. Nos vénérés Sulpiciens de Montréal se réjouissent aujourd'hui, avec combien de raison, de leur histoire si conforme à l'esprit de la Compagnie. Nous mêlons à leur fierté jubilatoire notre joie fraternelle. Nous y joignons notre gratitude pour eux-mêmes et nos actions de grâces envers Marie et envers Dieu. Nous y ajoutons tous les voeux que nous formons pour que sur cette terre privilégiée de Ville-Marie, sur toute la terre d'Amérique, sur cette terre de France qui fut le berceau de la Compagnie et qui est aujourd'hui si affligée par les malheurs de la guerre, les fils de M. Olier continuent de faire l'oeuvre sacerdotale de N. S. J. C., qu'ils prolongent pendant des siècles encore une histoire si honorable pour eux-mêmes, si féconde, si glorieuse pour l'Eglise!

Mgr Camille ROY, V.G.
recteur de l'Université Laval.

PRESENTATION PAR M. MOREAU

Eminence (1)

M. le curé de Notre-Dame vous a dit combien nous nous sentons honorés de votre présence, et reconnaissants. J'ajoute que cette fête n'aurait pas été complète sans vous.

Vous êtes le primat de l'Eglise canadienne; M. Olier a été un ouvrier de la première heure. Dans l'établissement de Ville-Marie, une de ses dernières pensées a été sûrement pour le Canada; il mourait quelques heures après avoir béni ses premiers prêtres en partance pour Ville-Marie.

Vous êtes le premier supérieur du Séminaire de Québec; le Séminaire de Québec et le Séminaire de Montréal, voilà bien deux compagnons de route qu'il ne faut pas séparer. Ajouterai-je une autre raison? Dans les familles on aime à remonter le cours des âges pour y retrouver des parents riches, valeureux, au nom chargé de gloire.

Nous avons agi de même et avons trouvé que, dans la première partie du siècle dernier, se formait en terre bien sulpicienne, au Séminaire de Paris, un séminariste fervent parmi les fervents que le supérieur du temps aurait bien volontiers agrégé à sa compagnie. Dieu avait sur Charles-Eugène de Mazenod des vues bien hautes.

Le séminariste deviendra évêque et fondateur d'une grande famille dont les fils se répandront sur toute la terre, d'un pôle à l'autre, pour porter la lumière de l'Evangile et la vraie civilisation, aux peuples les plus abandonnés.

"Evangelizare pauperibus misit me", voilà une devise qui nous est devenue familière par les hauts faits des Oblats de Marie Immaculée.

(1) S. Em. le cardinal Villeneuve.

Eminence, vous êtes Oblat; avec tout le respect que je puis y mettre, j'ajoute: petit-fils de Saint-Sulpice.

Oblat de Marie Immaculée, vous avez formé au Scolasticat Saint-Joseph des centaines de religieux hardis, désintéressés qui se sont élancés à la suite des pionniers qui, il y a cent ans, commençaient en notre beau pays leur apostolat ardu, dans les circonstances les plus pénibles.

Eminence permettez que je vous offre et, en votre personne, à l'Institut des Oblats de Marie-Immaculée, l'hommage de nos félicitations respectueuses et de grande reconnaissance pour ce travail de géant accompli en notre terre canadienne.

C'est un centenaire que tous les Canadiens se doivent de célébrer fièrement.

Monseigneur l'Archevêque, vous avez résumé nos actions de grâces en offrant le Saint-Sacrifice en l'église Notre-Dame. Vous nous avez donné un nouveau témoignage de votre bonté envers nous. Veuillez accepter nos remerciements respectueux.

Monseigneur le Supérieur du Séminaire de Québec, vous êtes un vétéran de la chaire de Notre-Dame, vous y êtes revenu fraterniser avec nous. Nous en sommes honorés et reconnaissons.

La vue de cette phalange d'archevêques et d'évêques, entourés de prélats et de prêtres nombreux nous a rappelé que nous avons l'honneur de travailler en dépendance de l'Episcopat. Nous sommes heureux de redire notre respect et notre désir d'être entièrement à leur service.

M. le maire, les premiers sulpiciens débarqués sur l'île de Mont-

réal en Canada, auraient été heureux de vous présenter leurs hommages. Vous êtes arrivé trop tard de trois siècles. A moi l'honneur de vous offrir ce tribut. J'en suis enchanté.

S. E. le lieutenant-gouverneur a voulu prendre part à nos fêtes. Nous lui adressons nos sentiments de reconnaissance, et nous remercions le chef d'escadrille Cantin de représenter Son Excellence.

Si M. Olier avait une grande vénération pour la hiérarchie ecclésiastique, il était plein de déférence pour le gouvernement civil. Le soir, dans nos séminaires nous récitons une belle prière où il est fait mention de nos supérieurs tant spirituels que temporels. Aussi restons-nous dans la tradition quand nous nous disons honorés de la présence de messieurs les sénateurs, les ministres, les députés fédéraux, de l'honorable premier ministre de la province, M. Adélar Godbout et, ici il n'y a point de frontière, de M. Maurice Duplessis; d'ailleurs il y a des noms que la gratitude nous défend de taire. Nous aimons aussi à saluer messieurs les ministres, les conseillers législatifs, les députés de notre province.

L'Université, l'Instruction publique, la magistrature, le barreau ont

ici leurs représentants, de même le commerce, les banques, l'industrie; comment ne pas remercier ces hôtes distingués?

M. le consul de France, ce IIIe centenaire n'est possible que parce que quatre prêtres envoyés par M. Olier et bien d'autres à leur suite nous sont venus de France; la France est coutumière de nobles gestes. En votre personne, je remercie la France. Je voudrais que notre reconnaissance fut assez puissante pour rendre à votre noble patrie, sa splendeur et lui faire continuer dans le monde son action bienfaisante; nous saurons en profiter.

Comment ne pas remercier tous les amis de Saint-Sulpice, tous nos chers anciens. Vous m'en voudriez de m'arrêter à chacun d'eux. Je veux les atteindre tous dans un large merci, et je charge le bon Dieu de l'entendre. Nous avons vu le passé réapparaître; Saint-Sulpice a reçu des témoignages flatteurs. Si nous en retenions la gloire, nous serions ingrats et perfides. C'est Dieu qui façonne et l'ouvrier est l'outil. L'ouvrier est à ses ordres. C'est à Dieu que revient la gloire.

Reste l'avenir. Quel sera-t-il? Qui le sait? Dans l'avenir Saint-Sulpice désire être utile: il demande l'honneur de servir.

J.-E. MOREAU, P.S.S.

DISCOURS DE M. FRs FAUTEUX

"..... et les élèves marcheront en silence et en bon ordre".

Règlement, Petit Séminaire de la Montagne, article 14.

Eminence, (1)

Excellence, (2)

Messieurs,

Pour oser élever la voix dans une aussi auguste assemblée, en présence d'aussi éminents personnages, devant des supérieurs, des directeurs, des professeurs, — vous en conviendrez — il fallait un texte au président de l'Amicale des Anciens Elèves du Collège de Montréal, à un ancien élève qui se rappelle encore la lecture si émouvante et si passionnante du règlement de la maison.

"En silence" ... et j'ose parler.

"En bon ordre" ... et je viens rompre le charme et la belle ordonnance de cette assemblée.

De cette grave infraction au règlement, humblement je fais ma coulpé et suis convaincu que, comme cela se faisait dans le passé déjà lointain, pour me pardonner vous baisserez les yeux et lèverez les mains, redisant pour la millième fois cette phrase classique: "Ne recommencez pas, mon enfant".

Vos anciens élèves, monsieur le supérieur, sont heureux de vous présenter aujourd'hui leurs hommages et le tribut sincère de leur reconnaissance émue.

De quelles pensées, de quels sentiments nos coeurs et nos âmes sont remplis en songeant au travail

immense, à l'oeuvre admirable que, depuis au-delà d'un siècle et demi, vous avez accomplis dans le Collège de Montréal; en se rappelant les noms de ces directeurs éclairés, de ces savants professeurs, de ces maîtres dévoués qui ont donné leur science, leur savoir, leur énergie, leur coeur, leur âme, leur vie entière à ces générations qui se sont succédées dans cette maison, et en faisant cela humblement, simplement, se conformant, les jours, les semaines, les années, au règlement commun avec la régularité du métronome, avec la seule satisfaction de remplir une mission, celle de former des hommes qui, bien souvent, hélas! vous ont donné plus d'ennuis que de consolations et d'espoir.

Le Collège de Montréal, le Grand Séminaire, le Séminaire de Philosophie, le Collège Canadien à Rome, l'Externat classique Saint-Sulpice, la Bibliothèque Saint-Sulpice, les maisons des Etats-Unis, Notre-Dame, les missions, vos actes vous suivent et proclament votre gloire, actes plus éloquents que toute parole que je pourrais prononcer.

Permettez cependant, messieurs, qu'aujourd'hui vos anciens élèves s'unissent aux autorités civiles et religieuses, à tous ces prélats, à tous ces prêtres que vous avez formés, au maire de Montréal, aux journalistes, aux citoyens de toute race et de toute nationalité, à tous ces milliers et milliers d'hommes qui sont passés dans ces maisons, à cette foule, pour chanter avec eux le Te Deum d'actions de grâces et le Magnificat de reconnaissance.

FRs FAUTEUX

président de l'Association
des anciens élèves du
Collège de Montréal.

(1) S. Em. le cardinal Villeneuve.

(2) S. Ex. Mgr Charbonneau.

DISCOURS DE S. Em. LE CARDINAL VILLENEUVE

Le troisième centenaire de la Compagnie de Saint-Sulpice est, à un titre spécial, une fête de l'Eglise du Canada. Je sais bien que la Société fut instituée en France; mais dans le coeur de Monsieur Olier, son fondateur, on peut se demander si Ville-Marie ne trouva point sa place avant même la Compagnie; et, en tout cas, Saint-Sulpice de Paris vécut et travailla de bonne heure, beaucoup et longtemps, pour nous.

Au surplus, si l'apostolat sulpicien au Canada s'appuya toujours sur Ville-Marie, il acquit toutefois tant de force et de rayonnement qu'il faut admettre que toute l'Eglise canadienne s'en est ressentie. Voilà pourquoi toute l'Eglise canadienne lui doit hommage, l'Eglise-mère de Québec en particulier, et voilà pourquoi aussi, Messieurs, je parle en ce moment.

* * *

Car d'abord, les Sulpiciens nous ont donné une doctrine spirituelle, celle de l'Ecole française, comme on s'est habitué à l'appeler. Peut-être les ouvrages de M. Olier, assez nombreux pourtant, et d'importance, ont-ils été peu répandus parmi nous, mais son *Traité des Saints Ordres* a pénétré en tous nos séminaires, et depuis longtemps tous nos prêtres l'ont lu, tous nos clercs l'ont médité. L'ouvrage de Monsieur Faillon, "Vie intérieure de la très Sainte Vierge", extrait des Mémoires de Monsieur Olier, a été assez connu. Et, par les Sulpiciens en général, par les disciples extérieurs

de Saint-Sulpice venus à Québec, en particulier, Monseigneur de Saint-Vallier et autres personnages, nous avons beaucoup plus reçu qu'on ne le pense, par le canal de Saint-Sulpice, de la spiritualité de l'Ecole française, sans exclure ce qui nous en est venu par les Jésuites, Monseigneur de Laval, les Ursulines et les Hospitalières, et le reste. A une époque où, dans la colonie, les livres étaient rares, mais où l'on s'en nourrissait d'autant plus avidement, et les lettres, voire les conversations, étaient fréquemment des communications qui, par une sorte d'osmose et d'endosmose, tendaient à pénétrer les âmes réciproquement de leurs connaissances religieuses et de leur vie intérieure, on pourrait difficilement démêler tous les courants et toutes les sources qui abreuvèrent nos spirituels, au début de la colonie; mais il est certain, à mon avis, que la tradition Bérulle, Condren, Olier déversa abondamment ses flots sur nous. Cette doctrine n'était sans doute que la doctrine évangélique, mais avec un caractère théocentrique bien accusé, très paulinien et johannique; l'adhésion à Notre-Seigneur dans ses mystères et dans ses états, qu'on trouve plutôt fréquemment chez nos pieux écrivains du dix-septième siècle m'en paraît être le fidèle écho. Et je pense qu'on aura bientôt démontré comment la vénérable Marguerite Bourgeoys en porta l'empreinte manifeste. Car ce seront les états de Notre-Dame qu'elle voudra pratiquer elle-même et faire comprendre et vivre par ses filles. Notre dévotion à l'Enfant-Jésus, à saint Joseph, à la Sainte Famille, nous viennent sans doute

de toute la dévotion française, mais pour une part considérable par Saint-Sulpice. Que ne se lève-t-il quelque Brémond de chez nous pour faire le partage des divers apports. Je m'excuse d'avoir l'air d'en savoir quelque chose, car ce ne sont là, je l'avoue, que des soupçons et comme des impressions que j'éprouve, mais qu'une science plus érudite saurait à préciser.

Quoi qu'il en soit, les Sulpiciens nous ont donné le *Séminaire*, je veux dire d'abord une communauté de prêtres sans vœux, vivant d'une piété commune, et s'appliquant ensemble au ministère sacerdotal. Ils ne furent pas les seuls; Monseigneur de Laval avait commencé à Québec, on sait avec quelle conviction et quelle ferveur. Qui dira la force qui en résulta chez ces prêtres, appelés aux travaux apostoliques les plus généreux, les plus ingrats, les plus féconds. Et quelles traditions curieuses ils gravèrent ainsi dans le ministère de notre clergé. Ne devons-nous pas à cette conduite l'institution maintenue de la vie commune en nos presbytères, et de l'attachement du prêtre canadien à son Séminaire où il sait qu'il peut revenir facilement et entrer sans autre avis, comme à la maison de famille.

* * *

Voilà bien aussi comment chez nous les Sulpiciens nous ont donné *La Paroisse*, ainsi qu'on disait encore à Montréal quand j'étais jeune. Il ne s'agit point évidemment de revenir sur le côté juridique de cette question, mais d'en admirer l'incontestable beauté et fécondité pastorale. Pendant qu'à Québec le Séminaire s'occupait des âmes du premier établissement en Nouvelle-France, à Montréal les Sulpiciens le faisaient aussi de leur part avec un zèle, un dévouement, un savoir-faire, un esprit de suite, une efficacité, sur lesquels toutes nos paroisses depuis lors auraient à prendre modèle.

Et c'est par la paroisse qu'ils continuèrent de fonder Ville-Marie. On en devait sans doute la conception mystique à Jérôme Le Royer de la Dauversière, mais qui pourrait contester l'influence que Monsieur Olier, personnel, déterminé, ardent, apôtre, vertueux, mystique, put avoir sur le premier, quel prestige il eut dans la Société de Ville-Marie, quel rôle il y remplit. On devrait signaler ensuite la forte direction de Monsieur Tronson sur le Séminaire de Ville-Marie. Et conséquemment quelle impulsion ils donnèrent aux disciples qu'ils nous envoyèrent l'un et l'autre. Aussi fut-elle grande, — parfois, on en devint inquiet —, l'influence de leur supérieur à Montréal: de Quey-lus, Souart, Dollier de Casson, de Belmont, Montgolfier... Et je ne parle que des temps anciens. Les Sulpiciens façonnèrent pendant longtemps toute la vie chrétienne de Montréal, surtout dans les couvents, à la Congrégation Notre-Dame, à l'Hôtel-Dieu, etc., chez nos *Mères* de l'Hôtel-Dieu, nos *Soeurs* de la Congrégation, nos *Filles* de la Charité, et nos *Petites Filles* de Saint-Joseph.

* * *

Enfin, les Sulpiciens nous ont donné le *Grand Séminaire*, où ils apprirent aux clercs à vivre de Jésus-Christ, leur oeuvre directe et propre, comme on a écrit, leur oeuvre personnelle, s'astreignant à vivre au milieu de leurs clercs et pour eux, y trouvant leur ascétisme purificateur et leur échelle pour gravir jusqu'à la plus haute vertu. Ne revenons pas sur des faits et des chiffres divulgués l'an passé, lors du centenaire de la fondation du Grand Séminaire de Montréal. Soulignons toutefois comment tous nos Séminaires, petits et grands, se sont ressentis de ceux de Saint-Sulpice, qu'ils ont copiés littéralement la plupart du temps, et même aussi les noviciats des Congrégations et Sociétés religieuses de prêtres venues depuis de France ou fondées parmi nous.

Je brûle de rappeler ici l'étrouitesse des liens toujours fidèles que garda le fondateur des Oblats pour la Compagnie de Saint-Sulpice qui l'avait formé dans le sacerdoce, et où il avait eu pour pères et directeurs de conscience les Emery, les Duclaux, et d'autres. Aussi pour sa Congrégation leur emprunta-t-il beaucoup. Mais il appartiendra à quelque autre de le dire, peut-être, un jour.

Depuis le moment où ils eurent non seulement à diriger leurs clercs dans la vertu et le ministère pastoral, mais, éloignés de la Sorbonne, à leur enseigner la théologie, on sait quelle place prirent leurs ouvrages dans nos séminaires et scolasticats, surtout au dernier siècle, avec Tanguerey, Mourret, Vigouroux, Hébert, Farges et Barbedette, sans oublier Guibert, Sauvé, Bacuez et Branchereau, etc.; enfin, tout près et chez nous, Ferland et Duchein. Et je cite au hasard de la mémoire.

J'en ai dit assez, Messieurs, pour esquisser, quoique imparfaitement, le *grand oeuvre* sulpicien qui mérite nos hommages, notre gratitude et nos vœux. L'histoire a manœuvré diversement la Compagnie, elle ne lui a point fait perdre sa raison d'être ni enlevé ses fruits admirables, particulièrement en notre pays. Au contraire, depuis quelques années, une sève neuve la rajeunit et court en ses rameaux. Ma pensée se porte en ce moment à tout Saint-Sulpice, très spécialement à celui de France, à son Supérieur général, au Séminaire d'Issy où je revois, il est vrai bien assombrir, mais encore forte et remplie d'espoir, l'éminente figure du Cardinal Verdier.

De tout coeur, au nom de nos Eglises et en votre nom Messieurs, je lui formule un souhait biblique: *Vinea ista quam plantavit dextera Dei extendat palmites suos ad mare, et usque ad flumen propagnes ejus.* (Ps. LXXIX, 12).

JEAN-JACQUES OLIER

Les fêtes du IIIe Centenaire de la fondation de Montréal devaient nécessairement rappeler le souvenir de Monsieur Olier. Comme nous le dit en effet son historien M. Faillon, c'est lui qui "conçut le dessein de bâtir, dans l'île de Montréal, une ville qui serait tout à la fois le siège des missions, une barrière aux incursions des sauvages et le centre du commerce pour les peuples voisins; elle serait consacrée à la très Sainte Vierge, et appelée pour cela Ville-Marie".

Remarquons, dès maintenant, chez M. Olier, ce mélange de réalisme pratique et de haut mysticisme: ce fief de Marie sera tout à la fois un rayonnement spirituel par le travail des ouvriers apostoliques, un comptoir commercial où les peuples voisins viendront faire leurs échanges, et enfin un donjon inexpugnable où viendront se briser les hordes des Iroquois. Nous aurons à signaler souvent ce solide équilibre qui est un des aspects saillants de la physionomie morale du fondateur de Saint-Sulpice. Nous n'avons pas à raconter, ici, la rencontre providentielle, pour ne pas dire miraculeuse, de M. Olier avec M. le Royer de la Dauversière, et le résultat, plus merveilleux encore, de leur action. Comme l'écrivait le Père Vimont, jésuite, à son Provincial de France: "Un grand homme de bien (M. Olier), n'ayant jamais vu le Canada que devant Dieu, se sentit fortement inspiré d'y travailler pour sa gloire. Ayant fait rencontre d'une personne de même cœur (M. de la Dauversière) ils envoyèrent... (la lettre donne ici des détails sur les expéditions faites par la Cie de Montréal). Cette entreprise paraît autant téméraire qu'elle est sainte et hardie, si

elle n'avait pas pour base la puissance de Celui qui ne manque jamais à ceux qui n'entreprennent rien qu'au branle de ses volontés..."

Mais au même moment où M. Olier songeait ainsi à l'établissement d'une colonie consacrée à la gloire du Seigneur et de sa très Sainte Mère, il mettait à exécution un autre projet: "Celui de former en communauté les prêtres de la Cure de Saint-Sulpice dont il avait pris possession au moins d'août 1642".

"C'est le propre des grands coeurs, dit Lacordaire, de découvrir le principal besoin des temps où ils vivent et de s'y consacrer". Monsieur Olier fut certainement "un grand coeur". La nature l'en avait doté. La grâce dilata cette nature riche et sensible, et ne soyons plus surpris de voir ce prêtre accomplir en une dizaine d'années des oeuvres gigantesques dont nous sommes encore les témoins émerveillés: Ville-Marie est devenue la métropole d'un nouveau monde; la petite communauté de prêtres groupés autour de M. Olier s'appelle encore la "petite Compagnie" de Saint-Sulpice, mais, qui pourrait dire tout ce que le clergé du monde entier lui doit! Enfin, après trois cents ans, la paroisse Saint-Sulpice de Paris conserve toujours ce cachet de solide piété que lui donna son curé, et qui en fait un foyer rayonnant de vie chrétienne.

Ce IIIe Centenaire, que les Messieurs de Saint-Sulpice de Montréal vont célébrer par un Triduum de fêtes religieuses les 21, 22 et 23 novembre, a donc une signification plus ample que le troisième centenaire de la fondation de Montréal. Il enveloppe dans un souvenir ému

et reconnaissant toute l'oeuvre de Monsieur Olier. Des voix autorisées glorifieront dignement les mérites de ce "bon et fidèle serviteur" du Seigneur. On m'a demandé d'écrire ces quelques lignes sur la personne du fondateur. J'ai essayé d'y mettre l'admiration que j'ai toujours éprouvée pour l'oeuvre que ce saint prêtre nous a laissée, et la piété d'un coeur qui demeure "filialement" attaché à son esprit.

L'Homme et les Préparations providentielles

"Oui, ton amour pour nous est grand
"Comme celui du feu pour la bûche
[quand il prend.

Ces vers claudéliens expriment une immense réalité. De même que le feu s'attaque à la bûche pour détruire en elle toute cette sève qui l'empêche de flamber, ainsi l'amour de Dieu doit calciner en nous la verdeur d'une nature trop "charnelle". Celui qui dira plus tard: "C'est que d'un côté le S. Esprit, qui est en nous, nous porte au mépris, à la pauvreté, aux souffrances, et de l'autre, notre chair désire l'honneur, le plaisir, les richesses", (Catéchisme chrétien) oui, celui qui reprendra ce thème sous toutes ses formes devait vivre d'une manière, pour ainsi dire, "expérimentale" ce travail de la grâce au plus intime de sa nature. Il devait assister à ce "combat stupéfiant que la mort et la vie ont engagé — Mors et vita duello conflixeré mirando", afin de pouvoir écrire dans son beau livre de "La Vie et des Vertus chrétiennes": "La mort doit toujours précéder la vie. Et cette mort n'est autre chose que la ruine entière de tout nous-mêmes, afin que, tout ce qu'il y a d'opposé à Dieu en nous étant détruit, son Esprit s'y établisse dans la pureté et dans la sainteté de ses voies. C'est donc par la mort qu'il faut entrer dans la vie chrétienne."

Jean-Jacques Olier naît le 20 septembre 1608 — deux ans après le grand Corneille — à Paris dans un bel hôtel de la rue du Roi-de-Sicile. On comprend aisément que dans un tel milieu, "la superbe" ait poussé des racines profondes. Sa famille appartenait, depuis quelque cinquante ans, à la noblesse de robe. En 1612 son père est nommé intendant de justice à Lyon, charge qu'il occupera pendant sept ans, avec intelligence et fermeté, sachant à l'occasion rappeler que "Dieu l'avait fait naître de maison", mettre en conséquence "chacun à sa place et se maintenir lui-même à la sienne". Jean-Jacques n'aura pas cette raideur cassante et nous ne trouverons pas chez lui cette morgue arrogante commune aux grands de l'époque.

Mais son caractère sanguin et très vif causait des appréhensions à ses parents, et si le trait suivant est digne de foi nous comprenons les craintes de sa mère: "Je me souviens, nous dit-il lui-même dans ses Mémoires, qu'étant écolier et me jouant avec un oiseau qui s'échappa et s'envola sur les toits, je sautai après avoir dit mon Angele Dei et fail le signe de la croix, d'une fenêtre du troisième étage sur un toit à quartier et plus élevé que la fenêtre même; ce qui donna une telle frayeur à mon maître, qui entendit le saut, que je fus traité par lui-même comme je le méritais". Aussi lorsque en décembre 1622 Madame Olier profita du passage de saint François de Sales à Lyon pour lui présenter ses enfants, elle lui fit part de ses anxiétés au sujet de Jean-Jacques: "Le plus jeune n'est point sage, mais dyscole, et tellement déréglé en ses déportements qu'il donne souvent sujet à son père et à moi-même de pester contre lui...". Nous connaissons la réponse du Saint; elle est de ton "salésien": "Madame, il faut pardonner quelque chose à la jeunesse; les humeurs gaies ne sont pas les plus malignes... Soyez consolée, le ciel l'a choisi pour sa gloire et le bien de son Eglise".

Les saints voient plus loin que la courte sagesse du "monde". Si Madame Olier voulait son Jean-Jacques plus sage, c'était pour lui faire embrasser l'état ecclésiastique; mais ses intentions étaient "charnelles". Aussi le jeune abbé profitait largement de cette sollicitude trop humaine de ses parents, et il accumulait les bénéfices et les honneurs, conformément à la coutume déplorable du temps.

Etudiant à la Sorbonne, Monsieur Olier, comme plusieurs de ses compagnons, devint "la proie de la dissipation du quartier latin". La vivacité de son esprit, ses manières nobles et aisées, les agréments de sa personne le font rechercher dans les sociétés. C'est ainsi qu'il se lie d'amitié avec quatre ou cinq étudiants de son rang, avec lesquels il dissipera les revenus de ses bénéfices en folles dépenses.

Seule la grâce divine pourrait émonder ce qu'il y a d'excessif dans cette vivacité juvénile et dans cette turbulence inquiétante. Pour le moment la voix divine est étouffée par la dissipation d'une vie trop mondaine.

Ne soyons pas trop prompts à blâmer notre jeune étourdi. Il sera l'une des dernières victimes d'un régime néfaste que les prescriptions du S. Concile de Trente essayaient de faire disparaître. Si plus tard Monsieur Olier consacra toutes ses forces à l'institution des Séminaires, au point d'user prématurément sa vie au service de l'Église, c'est qu'il voulait épargner à la jeunesse cléricale les dangers qu'il avait lui-même rencontrés durant le temps de sa formation.

Dans le creuset de la souffrance

Monsieur Olier possédait une nature droite et loyale; il fut de ceux qui ne "pèchent pas contre la lumière". L'histoire de sa conversion nous le prouve. Le premier trait de lumière pénétra dans son âme un soir de février de l'an 1620, lorsque faisant les cent pas dans les allées de la Foire Saint-Germain, il en-

tend une femme lui dire ainsi qu'à ses compagnons: "Hélas! Messieurs, que vous me donnez de peine! Il y a longtemps que je prie pour votre conversion. J'espère qu'un jour Dieu m'exaucera!" Cette sainte femme dont le nom revient souvent dans les biographies de M. Olier, Marie Rousseau, aura la joie de voir ses désirs réalisés, quand plus tard il sera devenu curé de Saint-Sulpice. Mais l'entière conversion de l'abbé Olier ne tient pas seulement à cette apostrophe sévère. Si la grâce le talonne, il devra cependant passer par le dur creuset de la souffrance avant d'arriver à la pleine lumière. Il ne peut pas encore dire ce qu'il écrira plus tard: "J'accepte dès à présent tout l'état crucifiant qu'il vous plaira d'ordonner sur moi dans la vie présente... en l'honneur et en l'union des douleurs qui vous ont mérité ce beau nom d'homme des douleurs..."

Vers l'année 1630 nous trouvons l'abbé Olier à Rome où il est venu pour compléter ses études. Mais voici que tout à coup il est menacé de cécité. C'est alors qu'il entreprend un pèlerinage à Lorette où il obtient la guérison des yeux. Mais en même temps aussi il "voit" au plus intime de son âme tout le problème chrétien. Comme le jeune Augustin à Milan, il est saisi puissamment par la grâce divine qui l'arrache à lui-même pour le donner irrévocablement au Christ. Aussi, comme tous ces grands convertis qui ont connu comme d'expérience la faiblesse de l'homme, quand il est loin de Dieu, Monsieur Olier étalera dans ses écrits les plaies de la nature humaine déchue. C'est ce que les historiens de la spiritualité ont appelé son pessimisme augustinien.

Rentré à Paris tout changé, M. Olier va vivre selon "l'homme nouveau" et il va s'attacher à "faire mourir le vieil homme, pour ressusciter en Jésus-Christ, par Jésus-Christ, pour Jésus-Christ. Il va se dépouiller, s'humilier, s'anéantir, victime comme Jésus pour la gloire de Dieu et le salut des âmes." C'est dans ces saintes dispositions qu'il

reçut l'onction sacerdotale le 21 mai 1633. Durant cinq ans, M. Olier travaillera à réaliser ce programme de vie sacerdotale en prêchant des missions dans les provinces les plus reculées de la France, en introduisant de salutaires réformes dans les monastères placés sous sa juridiction, et surtout en collaborant à l'effort gigantesque des Bérulle, des Condren et des Vincent de Paul qui luttèrent vers cette époque pour donner au sacerdoce catholique son apostolique splendeur; "Gigantes autem erant super terram".

La grâce, ce n'est pas simplement un souvenir, c'est avant tout une présence, un compagnon sur la route; on ne le reconnaît pas encore; mais comme les disciples d'Emmaüs, on se sent le coeur ardent tandis qu'il parle au dedans de nous: son nom est Jésus-Christ; Jésus-Christ d'abord caché peut-être, puis manifesté, qui nous appelle, qui nous accompagne, qui nous guide. Mais ces cheminements du Christ dans nos vies ne se font pas sans qu'il en coûte beaucoup à la nature.

Dans les années 1640-1641 l'abbé Olier passa par des peines extraordinaires et des humiliations accablantes dont la description et la nature embarrassent fort les historiens. Les explorations de la médecine contemporaine dans les régions mystérieuses de la psychologie humaine nous permettent de juger ces cas avec plus d'objectivité. L'action de la grâce en nous ne produit pas nécessairement ces "réflexes" et ces "complexes" de nature pathologique qui affectent le système nerveux. Mais les relations intimes du "charnel" et du "spirituel" sont encore inconnues, même de la science, et nous ne pouvons pas juger des repercussions du travail de la grâce sur un organisme désaxé par le péché. Ne nous demandons pas si les tentations terribles par lesquelles M. Olier passera seront cause de sa neurasthénie, ou si ce ne serait pas la neurasthénie commentante qui les aurait fait naître et leur aurait donné une acuité aussi imprévue.

Dans les mains de Dieu

M. Olier allait devenir, dans les mains de Dieu, l'instrument de l'oeuvre, excellente entre toutes, de la formation du clergé. Or, nous dit Bossuet: "Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir, et puis il agit."

Ainsi, durant ces deux années, l'abbé Olier, âgé de trente ans, souffrit d'une sorte d'impuissance dont il nous a fait connaître les symptômes dans ses Mémoires. Sa mémoire lui faisait défaut. Il sentait le vide dans son cerveau, si bien qu'aucune pensée ne lui venait à l'esprit. La conversation lui était presque impossible et ses amis se disaient: "Vous diriez qu'il soit devenu hébété..." Autant de signes d'une névrose aiguë.

Au cours de cette douloureuse épreuve, il semble à chaque instant, quand on en lit dans ses Mémoires le récit tout frémissant encore d'émotion, que l'infortuné va perdre pied et succomber corps et âme sous l'étreinte du mal. On croirait entendre le cri du jeune François de Sales dominant cette marée du mal qui monte: "Eh! plutôt à Dieu que ce ne fussent que des peines et qu'elles pussent durer... toute l'éternité, pourvu que je ne fusse haï de Dieu! Je ne m'en soucierais pas." Et on admire ce duel admirable entre le malade toujours à la veille de sombrer dans les pires ténèbres, et le saint qui profite de toutes les lueurs, de toutes les énergies qui lui restent pour faire tourner sa détresse à la plus grande gloire de Dieu. Les préparations providentielles sont accomplies. M. Olier peut nous enseigner maintenant "les trois branches de la Croix". Écoutons Brémond nous dire cela avec la magie incomparable de son style:

"C'était mieux qu'une guérison. Le J.-J. Olier qui reparaisait au sortir de cette longue éclipse était, en vérité, un homme nouveau, très supérieur au J.-J. Olier d'avant la crise, et deux fois méconnaissable. A l'insu de tous et de lui-même, il n'avait cessé de croître, s'initiant

avec une énergie d'assimilation qui tient du miracle, à la pensée et à la vie de son maître, Charles de Condren. Travail souterrain et sans joie, où la grâce divine aura eu sans doute une large part, mais qui nous révèle aussi les plus rares dons de nature. Regardez-le, au milieu de ses compagnons, assistant, l'oreille tendue, le regard vide, la figure contractée, à ces entretiens sublimes que ni les uns ni les autres ne doivent enfin comprendre qu'après la mort de Condren. Bon gré, mal gré, comme il a voulu rester, on n'a pas eu le courage de le congédier tout à fait; on le tolère, mais comme un néant, on ne lui adresse la parole que pour la forme. Il est là, masse tour à tour inerte ou bruyante, mais également pitoyable. Qui donc alors eût imaginé que pas un atome de la précieuse semence n'était perdu pour lui, et que cette agonie sans nom préparait à l'Eglise un second Condren ?

II

L'Ecrivain

"Il nous présente le béruillisme à la manière des poètes".

Ces paroles de Brémond résumé, ou renferment un long traité de critique littéraire sur l'oeuvre de M. Olier.

Héritier de la doctrine si substantielle, si théologique du fondateur de l'Oratoire de France, le Cardinal de Bérulle; disciple fidèle de celui qui était devenu comme un "intérieur vivant de Jésus-Christ", le Père de Condren, Monsieur Olier a su nous présenter leur pensée parfois abstraite, avec une richesse d'imagination et une ferveur que nous retrouvons seulement chez les grands poètes. M. Olier possédait, en plus des éminentes qualités d'homme d'action, celles d'écrivain. Assemblage assez rare, qui dévoile un nouvel aspect de cette nature très riche. Mais M. Olier n'écrira pas en dilettante. C'est un apôtre,

et comme saint François de Sales, il n'a pris la plume que lorsque les intérêts de son ministère l'y ont contraint. Quand il publia son premier ouvrage, *La Journée chrétienne*, en 1665, il était déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter deux ans plus tard. Comme saint François de Sales l'avait fait pour son *Introduction à la Vie dévote*, il puisa les éléments de son livre dans ses lettres de direction. C'est pourquoi ce livre est une petite somme de la doctrine béruillienne et olérienne.

M. Olier veut apprendre à son disciple à agir toujours en chrétien en rapportant tout à Dieu par le Christ, aussi bien "quand on voit le soleil... quand on voit la terre, les herbes, les fleurs et les fruits... quand on va aux champs ou à la promenade... quand on est obligé de sortir en carrosse" que lorsque l'on récite l'office divin.

Le cantique de S. François à notre "frère le soleil" est bien connu. Le passage suivant de la *Journée chrétienne* l'est moins; et cependant que de richesse dans ces strophes:

"Mon Dieu, je vous adore en ce bel astre où vous habitez
comme en votre tabernacle...

"S'il court par tout le monde, c'est pour annoncer partout cette vérité,
que vous êtes le Père de toute la création
et la source de vie de tout ce qui subsiste...

"Jésus-Christ, mon soleil, vous remplissez de vertu vos sacrements,
qui sont comme des planètes et des astres qui soutiennent le monde.

"Faites, ô beau soleil de justice, que jamais votre lumière ne défaille sur nous,
que jamais votre Eglise ne sente votre éclipsée.

qu'à jamais votre clarté et vos saintes influences se répandent sur nous.

"C'est vous, comme dit saint Jean, qui êtes le soleil du paradis...

"O Seigneur, que je serai content quand je verrai cette splendeur...

"Faites, ô mon Maître, que ce soit bientôt que vous me soyez toutes choses, et que j'entre dans cette lumière qui ne souffre point d'obscurité".

Et maintenant laissons-nous prendre à la beauté du morceau suivant:

"Dans les temps d'automne et d'hiver,
voyant à la campagne les arbres dépouillés de leurs fruits et dénués de leurs feuilles,

le chrétien doit être en vénération pour Dieu, et lui dire:
 "O! Dieu que votre créature honore par ses états changeants stériles et mourants, la beauté immortelle de votre fécondité."

Toujours le même mouvement béruilien qui s'ouvre par l'adoration.

"Ces arbres, si gais et si verts en leur printemps, faisaient voir votre beauté divine, qui est de toute éternité et ne finit jamais par la révolution des années."

Et devant ces arbres dépouillés voici que le béruilien va s'élever au plus haut de nos mystères, mais cette évocation sera enveloppée dans un symbolisme vraiment claudélien;

"Votre fécondité, mon Dieu, demeure toujours la même, et votre fruit est toujours attaché à vous."

On ne s'attendra pas à trouver ici le texte démodé des "Actes quand on est obligé de sortir en carrosse"... Mais que l'on lise d'abord! On verra qu'à la hauteur où s'élève la pensée de M. Olier, il importe peu que le carrosse soit voiture à chevaux, ou wagon, ou automobile, avion même si l'on veut.

"Je vous adore, mon Dieu, suffisant à vous-même; vous êtes votre monde, et portez en vous toutes nécessités."

"Que vous êtes heureux dans votre indépendance, et que je me réjouis de vous voir au-dessus de la nécessité et de l'indigence de toutes choses."

De la terre vers les sommets

Et maintenant la "gradation descendante", le contact avec la terre:

"Quand je vois même combien il faut de créatures qui soulagent ma peine et qui travaillent pour me secourir dans l'inconfort que je souffre à aller,

je suis tout couvert de confusion.
 "Un oiseau vole, un lion marche, un poisson nage, le soleil court... et moi, pauvre misérable, je ne saurais marcher sans des machines et sans l'assemblage d'un nombre de créatures..."

D'un nouveau coup d'aile nous regagnons les sommets et, dans les

créatures mises à notre service, nous reconnaissons Dieu secourant notre infirmité:

"Vous me regardez par mille yeux, vous travaillez pour moi par mille mains..."

Et comme le vrai disciple de Béruille ne peut regarder longtemps ni du côté de la créature, ni du côté de Dieu sans évoquer le divin trait d'union entre l'un et l'autre, à la fin de ces "Actes quand on est obligé de sortir en carrosse" on trouve le souvenir, à la fois inattendu et touchant du Verbe Incarné, le Christ-Jésus:

"Mon Seigneur Jésus, par esprit de sainteté vous n'avez pas voulu être dans la dépendance de tant de choses; Vous avez voulu vous servir vous-même et vous passer de tant de créatures; Vous étiez pauvre en cela aux yeux du monde:
 Mais, aveugle qu'il était, il ne voyait pas que c'était une marque de vos richesses et de votre indépendance."

Ainsi si Notre Seigneur n'a pas usé de tant de "machines" que nous, ce fut par esprit de pauvreté sans doute, mais bien plus encore — et là se découvre la profondeur de M. Olier — "esprit de sainteté": Notre Seigneur "n'a pas voulu être dans la dépendance de tant de choses créées". Ainsi ce qui pouvait le faire passer pour pauvre aux yeux du monde est, au regard de M. Olier, la meilleure "marque de ses richesses et de son indépendance". Et maintenant je transcrirai cette lettre sur les orgues, afin de faire voir les étonnantes ressources d'écrivain qui permettent à M. Olier d'illustrer, d'enrichir, de renouveler infiniment une seule et même idée:

"Il me semble que les orgues, dans leur arrangement, représentent l'harmonie réglée et ordonnée du ciel. La multiplicité des tuyaux représente la multiplicité des saints, qui chantent tous les louanges divines selon leur rang. Et cette harmonie se fait par le moyen du vent, qui exprime le Saint-Esprit, qui remplit chaque saint selon sa capa-

cité, et qui le fait ainsi résonner à proportion de sa portée, et louer Dieu selon la mesure de sa grandeur et de sa grâce. Le vent est porté par le secours de l'homme qui le pousse, qui signifie Jésus-Christ... Car, soit en la terre, soit au ciel, c'est Jésus-Christ en nous qui pousse les souffles de l'Esprit. "Je vous donnerai l'Esprit, dit-il, qui vous distribuera ses dons selon la mesure que je jugerai à propos".

"Celui qui représente le Père, qui ne remue rien que conformément à l'idée qu'il a conçue en son Esprit, et qui, après avoir préparé et forgé lui-même les instruments de sa louange et de sa gloire, selon son bon plaisir, s'en sert après selon ce qu'il lui plaît, pour composer cette divine musique et cette admirable harmonie de ses louanges..."

Tout le hérullisme n'est-il pas contenu dans ce court "schéma" que le souffle poétique de l'Ecole symbolique" pourrait difficilement porter à plus haute perfection?

* * *

Arrêtons-nous ici, notre dessein n'était pas de faire une étude complète des écrits de M. Olier, mais simplement de rendre son souvenir plus vivant en cet anniversaire qui nous rappelle son oeuvre apostolique. Et c'est par là que je voudrais finir: Monsieur Olier fut un apôtre et un grand apôtre. C'est ce qui explique l'efficacité de son action et le dynamisme de son génie. Dès que M. Olier eut compris la nature de la perfection chrétienne et le mystère de l'Eglise, il sentit son coeur s'embraser d'un zèle ardent qui devait le consumer en peu de temps. Alimenté à la source pure d'une piété eucharistique éclairée et solide, ce zèle dilata son coeur à des dimensions d'univers. Il aurait voulu traverser les mers et porter le nom de Jésus-Christ à tous les peuples infidèles. Il n'était pas dans la destinée de M. Olier de s'en aller au delà des mers, mais ses Sulpiciens devaient travailler un

jour "dans ces quartiers, avec un zèle continuuel d'y mourir pour leur Maître". Ville-Marie-Montréal ne saura jamais ce qu'elle leur doit.

Quand les Sulpiciens ont terminé leur année de "Solitude" et qu'ils ont été admis dans la "Compagnie", le supérieur général de Saint-Sulpice leur fait vénérer le coeur du Fondateur, précieuse relique conservée dans une enveloppe d'or. Au contact de ce "grand coeur", ils reçoivent comme un supplément de grâce sacerdotale, et ils comprennent mieux l'idéal du prêtre, tel que M. Olier se le représentait lorsqu'il sortait des entretiens du Père de Condren:

"Une des raisons qui me porta à la fondation du séminaire fut une lumière dont je fus éclairé dans l'oraison. Je voyais qu'il fallait former des prêtres pleins de zèle pour inspirer partout la dévotion au Saint-Sacrement. Il me fut mis devant les yeux un homme qui serait aux pieds de Notre-Seigneur, pendant que les prêtres, formés et instruits par lui, iraient partout répandre cette dévotion. Je voyais un homme devant Dieu et des prêtres de feu grimant sur les montagnes, et portant jusque dans les lieux les plus pauvres la piété envers la sainte Eucharistie. Le Père de Condren me recommandait d'avoir une grande dévotion à cet ange de l'Apocalypse qui, vers les derniers temps de l'Eglise, prend sur l'autel le feu du ciel avec son encensoir et le répand sur la terre. Il croyait voir en cet ange la figure d'un prêtre qui donnerait à l'Eglise l'amour du très Saint-Sacrement, et il souhaitait beaucoup que je travaillasse à répandre cette dévotion."

Condren et l'Ange de l'Apocalypse, Olier et ses prêtres de feu. Que de glorieuses mémoires à commémorer! Que de beaux modèles à suivre!

Mgr Paul-Emile LEGER
vicaire général du diocèse
de Valleyfield.

SAINT-SULPICE ET LA FONDATION DE VILLE-MARIE

Rarement deux fondations contemporaines furent, à leurs origines, baignées d'un tel mysticisme élevé, empreint d'un caractère aussi achevé, si on considère les moyens adoptés, les buts atteints, si profondément marqués du sceau de la contradiction, comme toutes les oeuvres que Dieu bénit.

Aussi bien, le rayonnement spirituel des fondateurs atteignait, éclairait, animait tout. Quel apôtre que Jean-Jacques Olier, si l'on songe aux commencements de Saint-Sulpice; et, si l'on se souvient des débuts de Ville-Marie, quel admirable ouvrier évangélique que Jérôme Le Royer de la Dauversière, auquel vint très tôt se joindre Jean-Jacques Olier lui-même. Chaque geste créateur, chaque élan décisif qui affermissaient les oeuvres nouvelles se revêtaient de la force morale de chacun d'eux, de la ferveur de leurs prières, de la féconde beauté de leurs sacrifices.

Aujourd'hui, nul ne conteste, croyons-nous, à Jérôme Le Royer de la Dauversière la place prépondérante, le rang suprême dans l'oeuvre de la fondation de Montréal. Et c'est précisément le fondateur de Saint-Sulpice, ce premier collaborateur et donateur, aux heures où l'entreprise de Ville-Marie posait ses assises, qui en a rendu le plus clair et le plus authentique des témoignages: "Etant instruit, écrivait-il en 1642, dans ses *Mémoires autographes*, des biens qui se font en Canada, pays habité par des peuples gentils, et me trouvant lié de société comme miraculeuse à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise de

Ville-Marie, je me suis toujours senti porté d'aller finir mes jours en ces quartiers avec un zèle continuel d'y mourir pour mon Maître..."

Déclaration de première importance, nous le répétons, en ce qui concerne la reconnaissance, dès 1642, du rôle de premier plan tenu par M. de la Dauversière dans l'établissement de notre ville; mais aussi, aveu qui jette de vives lueurs sur l'action qu'exerce déjà le fondateur de Saint-Sulpice, "lié de société comme miraculeuse, ainsi qu'il le dit lui-même, à celui à qui Notre-Seigneur a inspiré le mouvement et commis l'entreprise"...

Suivons donc pas à pas ce préte-fondateur dans sa participation à l'oeuvre du Montréal. Présentons dans un raccourci par ordre chronologique ce que notre ville doit à la Compagnie de Saint-Sulpice dans la personne de son fondateur; puis, dans la suite, plus brièvement, aux Messieurs de Saint-Sulpice pris collectivement. Car ce furent les efforts réunis, longtemps soutenus, toujours surnaturalisés de tous ces artisans durant le premier quart de siècle de fondation de notre ville qui en assurèrent le maintien, l'existence, en un mot. La Dauversière, Olier, les membres de la Société de Notre-Dame de Montréal, Maisonneuve, Jeanne Mance, la Compagnie de Saint-Sulpice, firent de la folle entreprise la plus sage et la plus prévoyante des oeuvres. Ville-Marie leur dut, d'abord, son étonnante survie, notwithstanding qu'elles années de détresse et de sanglants holocaustes; puis, peu à peu, cette armature solide, à la fois religieuse et civile, qui en fit très vite une cité importante de la Nouvelle-France.

1636 — Le premier appel

Il est intéressant de noter les similitudes surnaturelles qui enveloppent les premiers appels de Dieu autour de l'établissement de Montréal. L'antériorité des communications spirituelles revient, ici encore, à M. de la Dauversière, à sa vision de La Flèche le 2 février 1630, au jour où l'Église célébrait la fête de la Purification de Marie. Date mariale qui va devenir, dorénavant, l'occasion de grâces privilégiées, ou encore, d'avertissements donnant le branle aux volontés des fondateurs.

Ainsi, c'est le 2 février 1636 que M. Olier entend résonner dans son cœur, pour la première fois, une invitation aux lointains apostolats, présage de sa vocation canadienne. "Lumen ad revelationem gentium!" Ces paroles du psaume que l'Église chante et propose à la méditation des fidèles, en la fête de la Purification, se rythmèrent de façon obsédante dans l'âme du jeune prêtre de vingt-huit ans. Pourtant, en ce moment, on lui offrait, non une mission dans des pays infidèles, mais un siège épiscopal, celui de Langres, à la demande du titulaire lui-même, Mgr Sébastien Zamet. Le bon M. Vincent, ce premier directeur du jeune abbé de Pébrac, se montrait fort aise et encourageait le projet. Installer de pieux et doctes évêques dans chaque diocèse de France lui tenait au cœur. "Lumen ad revelationem gentium", être une lumière qui éclaire les gentils, reprenait avec suavité la voix intérieure. Doucement, Jean-Jacques Olier répliquait: "Mais ce diocèse dont on me parle n'est pourtant pas situé chez les gentils" ... Seigneur, illuminez l'entendement de votre serviteur.

Bientôt, le sens des paroles liturgiques commença de se préciser. L'état de perplexité et d'obscurité devint moins pénible. M. Olier entrevit la volonté de Dieu. Son directeur, le Père de Condren, deuxième général de l'Oratoire, lui enjoignit tout d'abord de refuser l'épiscopat. Dieu avait d'autres vœus sur lui. Ce

qui, au fond, étonna peu M. Olier. Il se souvenait. Deux ans auparavant, à Langeac, une moniale au mysticisme transcendant, la Vénérable Mère Agnès de Jésus, dominicaine, avait soulevé un peu le voile de l'avenir autour des volontés divines, et cela avec quels mots directs et bouleversants. "Dieu vous destine à jeter les fondements des séminaires de ce royaume", avait prononcé avec assurance la religieuse, en s'adressant à M. Olier. Mon Dieu! A quelle tâche considérable ne voulait-on pas l'employer, lui, jeune missionnaire inexpérimenté, qui travaillait, non sans crainte, à ranimer le sens chrétien dans les pauvres campagnes de France. Quelle confusion il ressentait chaque fois que le souvenir de la visite au couvent de Langeac se présentait à sa mémoire.

Et voici qu'en cette année 1636, la prédiction de la moniale se répétait sous une autre forme. Car, outre le psaume au verset impératif, une vision préoccupait son âme. Elle lui révélait bien l'existence d'une double vocation, française et extérieure à la France. Une image symbolique envahissait son esprit, et, chaque fois, s'y fixait avec netteté. Il apercevait "un pilier sur lequel venaient se joindre deux églises, dont l'une était vieille et ancienne et l'autre nouvelle".

Il en écrivit lui-même là-dessus: "Je me voyais comme une pierre fondamentale sur laquelle deux arcades ou deux églises venaient se poser, et... je recevais dans mon sein un grand nombre de personnes qui, après, en sortaient tout enflammées pour le service de Dieu et portaient son Saint Nom dans le monde".

Derechef, cependant, le "Lumen ad revelationem gentium" le pénétrait de sa musicalité. La pensée lui vint soudain que l'évangélisation du Canada, dont on parlait avec tant de feu autour de lui, répondrait peut-être à ce commandement intérieur persistant. Il devait se rendre dans ces contrées lointai-

nes, si bien peuplées d'infidèles. N'était-ce pas là "l'Eglise nouvelle" qui lui était apparue dans sa vision? Elle requérait ses services. Bientôt, l'idée de son départ se mua en un désir brûlant. Il en parla avec instances à son directeur, à cet admirable Charles de Condren, lumière de toutes les belles âmes de son époque. Mais la science du discernement des esprits et le vouloir silencieux du grand oratorien savaient contenir, modérer, tout autant qu'éclairer, les coeurs ardents qui s'empresaient, qui couraient à la recherche des tâches sublimes et ardues. Les vœux de M. Olier, touchant le Canada, firent de nouveau hocher la tête au Père de Condren. Pas plus que les charges de l'épiscopat, en France, les travaux des missions, au Canada, ne lui paraissaient "arrêtés dans les desseins du Seigneur" relativement à la vocation de M. Olier. Du moins, ce dernier désir d'apostolat devait mûrir... Mieux valait attendre... D'autres incidents, spirituels ou temporels, apporteraient une confirmation d'un caractère plus absolu que celle obtenue jusqu'ici.

Mais dans le coeur soumis de M. Olier, l'écho du "Lumen ad revelationem gentium" ne cessa pas, ne fit que s'affaiblir. Il s'éteignit lorsque le vœu qu'il contenait implicitement commença de s'exécuter.

Et c'est ainsi que Jean-Jacques Olier entendit le premier appel de sa vocation canadienne. Vocation qui devait, jusqu'à sa mort, à la fois tourmenter et ravir son âme, et dont il allait remplir des mêmes desirs brûlants l'esprit de ses fils. Plus heureux que leur fondateur, ils iraient eux, en personne et en nombre, porter sur les rives du Saint-Laurent le flambeau de la foi et cueillir les palmes du martyre; puis, plus tard, en des temps moins cruels, enseigner et guider les âmes, semer à profusion les bienfaits spirituels et temporels. Avec émotion, tous se souviendraient aux heures de générosité, que le premier don jamais offert à ce Mont-

réal, qui fut jadis Ville-Marie, la Cité sainte, le fut par Jean-Jacques Olier, leur fondateur, au matin de l'entrevue de Meudon, alors qu'il glissait dans la main de M. de la Dauversière un petit rouleau d'or, murmurant, le front transfiguré par la joie: "Voici, Monsieur, pour commencer les oeuvres de Dieu".

Mais nous anticipons légèrement sur l'ordre de notre récit, car nous voici justement parvenue à cet inoubliable entretien de Meudon.

1639 — L'entrevue de Meudon et la fondation de la Société de Notre-Dame de Montréal

Trois années s'étaient écoulées. Période d'attente, de prières, de travaux employés par M. Olier aux oeuvres de régénération des âmes. Pour M. de la Dauversière, au contraire, l'ère des réalisations était commencée. En 1636, un institut d'Hospitalières de Saint-Joseph s'était fondé à La Flèche, par ses soins joints à ceux d'une merveilleuse et sainte collaboratrice, Mère Marie de la Ferre. Montréal hantait plus que jamais, maintenant, l'esprit du receveur de tailles. Il fallait coûte que coûte qu'une colonie se fondât dans cette île de Montréal, dont il décrivait avec exactitude la belle forêt sombre. Sur le conseil du Père Chauveau, jésuite, son directeur, qui observait bien qu'il ne tenait plus en place dans sa petite cité angevine, il partit pour Paris.

Dans ce centre où se créaient et s'alimentaient les oeuvres les plus diverses, où florissait une puissante compagnie comme celle du Saint-Sacrement, et combien d'initiatives dirigées par des chefs où brillait le génie de la foi et de la charité, un Vincent de Paul, un Charles de Condren, un Saint-Jure, un Gaston de Renty, il y avait certes place pour un projet missionnaire et civilisateur tel que celui de M. de la Dauversière. Mais arrivé à Paris, et à la suite de sa visi-

te à Notre-Dame de Paris, où une vision nouvelle venait le reconforter, où se dirigeait-il? Vers le couvent des Jésuites. Oui, il y retrouverait ses anciens maîtres du Collège de la Flèche si accueillants, si éclairés, parfaitement informés, quelques-uns, de l'oeuvre, qu'il poursuivait et qu'ils aideraient certes. Mais ensuite? Chez la mystique Marie Rousseau dont la réputation dans le Paris dévot grandissait sans cesse. Pourquoi ne pas croire à cette visite de la part de l'extraordinaire Fléchois, à la recherche des voies et des moyens pour la réussite de son entreprise? Et ce serait Marie Rousseau, idée si plausible après tout, qui l'aurait dirigé vers Meudon, vers le vieux château abandonné de Charles de Lorraine, résidence pour l'instant du garde des sceaux de la Couronne, Pierre Séguier, chancelier de France. La mystique possédait l'estime et l'entière confiance de cet influent personnage. A sa demande, il recevrait avec plaisir ce provincial qui rêvait de lointaines conquêtes apostoliques. Oui, le château de Meudon, à quelques milles seulement de Paris, lui semblait indiqué pour ce courageux Jérôme de la Dauversière.

Et c'est alors que la vision de l'entrevue de Meudon nous remonte à la mémoire. Qui l'ignore vraiment? Deux visiteurs s'engagent dans la galerie du château, en sens inverse, pressés, l'un et l'autre, d'y aller retrouver le chancelier de France. L'un, et c'est M. Olier, cousin des Séguier, doit y traiter d'une affaire personnelle; l'autre, et c'est M. de la Dauversière, désire confier son projet d'outre-mer au puissant Pierre Séguier. Ils approchent l'un de l'autre, se croisent, échangent un regard... L'illumination se produit. Leurs âmes leur sont révélées. Ils sont dans les bras l'un de l'autre. "Je connais votre dessein, Monsieur, s'écrie Jean-Jacques Olier, je veux être de la partie. Allons le recommander à Dieu". La messe se célèbre, l'Eucharistie est reçue par l'un et par l'autre. On peut maintenant deviser en paix

sous les arbres séculaires du parc. Dieu habite les âmes de ces audacieux bâtisseurs de lointaines cités chrétiennes et françaises. On cause en cheminant. Que de projets veulent naître! Un seul retient l'attention et prend une forme définitive. Montréal se fondera, certes, car ces grands coeurs l'ont résolu, mais elle s'appuiera sur une société, un groupement d'élite, auquel ne manqueront, si l'on met tout en commun, ni le prestige, ni l'influence, ni le conseil, ni la puissance de l'or, ni le secours indispensable des prières et des sacrifices. Les mystiques exultent, à cette heure d'entière confiance, de ferveur spirituelle qui féconde chaque résolution. Mais, se demande-t-on, lequel de ces deux hommes de Dieu eut le premier l'idée de la fondation d'une Société, qui allait s'appeler, ou en avait déjà décidé, la Société de Notre-Dame de Montréal? S'était-elle imposée d'abord à l'esprit de M. Olier ou à celui de M. de la Dauversière? L'histoire ne nous le dira sans doute jamais. Mieux vaut l'attribuer aux deux mystiques à la fois. Ne furent-ils pas, à l'égal l'un de l'autre, des organisateurs pleins de ressources, que la prudence et le sens des réalités n'abandonnaient jamais?... Puis, l'on voulut désigner des membres possibles. "Mon disciple et compagnon, qui est ici à Meudon même, Pierre Chevrier, baron de Fancamp, est déjà avec nous, annonça avec enthousiasme M. de la Dauversière.

— Et moi, j'espère décider le baron de Renty à collaborer à l'oeuvre, répliqua M. Olier. Je puis également compter sur l'assentiment de deux compagnons de labeur, que je vous ferai bientôt connaître", ajoutait-il encore.

L'entrevue de Meudon, on le voit, c'est la fondation de Ville-Marie, qui prend corps, devient une saisissante réalité. Elle se concrétisa, ne l'oublions jamais, dans l'esprit de deux grands mystiques et ascètes: La Dauversière et Olier. Le XVII^e siècle en compta-t-il beaucoup comme eux? Aucun ne fut plus clairvoyant qu'eux, mieux inspiré, d'une

vertu plus sûre et plus humble. Ils eurent l'audace des saints que la prière a fortifiés et une imagination créatrice qu'un mysticisme éclairé maintenait dans un équilibre qui provoquait le succès, en dépit de tous les obstacles.

1642 — La Cérémonie du 27 février 1642 à Notre-Dame de Paris

Les six associés de mars 1639 se sont quintuplés. Les voici trentecinq, en février 1642, agenouillés au pied de l'autel de la Vierge, à Notre-Dame de Paris. M. de la Dauversière regarde avec émotion l'assemblée que l'intérêt porté à l'oeuvre pour laquelle il sacrifie tout, aujourd'hui comme hier, a groupée autour de M. Olier. Celui-ci va célébrer la messe, puis présider à la consécration de l'île de Montréal par les *Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France*, à la Sainte-Famille, sous la protection spéciale de la Sainte Vierge.

Comment ici encore ne pas voir se réaliser une idée commune à M. de la Dauversière et à M. Olier? Celui-ci, rappelons-le, est devenu, depuis décembre 1641, un des trois fondateurs du Séminaire, pour l'instant installé à Vaugirard, séjour ne précédant que de quelques mois une nouvelle installation à la cure de Saint-Sulpice, d'où le Séminaire tirera le nom qu'il garde depuis ce temps (août 1642). Il y a, à Notre-Dame, des compagnons de M. Olier, Nicolas de Barrault, Brandon du Laurent, Brandon de Bassancourt, celui-ci accouru de Vaugirard avec M. Olier.

L'assurance que tout cela est plus que plausible, et la preuve manifeste d'une union de pensée et d'action entre M. Olier et M. de la Dauversière, nous pouvons la trouver avec quelle facilité dans certains détails de l'émouvante cérémonie de Notre-Dame. Ainsi, l'intention de vouloir mettre la ville future sous la garde de la Sainte Famille,

mais c'est la volonté expresse de M. de la Dauversière qui se révèle. Rappelons-nous ses admirables visions du 2 février 1630 et de février 1639. Et cette protection spéciale de Marie que l'on désire, mais c'est le fidèle pèlerin de toutes les Notre-Dame de France qui en décide ainsi: M. Olier. Serait-ce également lui qui aurait songé à nommer la petite cité des forêts du Nouveau-Monde: Ville-Marie? Nous nous sentons à peine effleurés par le doute sur ce fait marial. Et le choix de février, ce mois cher tout autant à M. Olier qu'à M. de la Dauversière? Et le jour désigné, un jeudi? Ces dévots associés appartenaient presque tous à la Compagnie du Saint-Sacrement, M. Olier, depuis 1636, nous le savons pertinemment, alors quoi de plus justifiable, spirituellement? Du reste, celui-ci allait donner bientôt combien de preuves de son amour du Saint-Sacrement dans cette paroisse de Saint-Sulpice, où il allait instituer aux premières heures de son arrivée les saluts du Saint-Sacrement, le jeudi de chaque semaine. Tout ainsi fait abonder les preuves et explique l'intervention personnelle des deux fondateurs de la Société de Notre-Dame de Montréal.

Oui, admirons l'action concertée de M. de la Dauversière et de M. Olier dans cette cérémonie à Notre-Dame de Paris, unique au monde, peut-être, où l'on voit des fondateurs mettre solennellement sous la protection du Ciel une lointaine petite cité que les périls enveloppent, mais qu'ils fondent quand même pour la plus grande gloire de Dieu et de la patrie. "Dieu y pourvoira bien", répète l'un d'eux.

1643 — La publication des "Véritables motifs de Messieurs et Dames de la Société de Notre-Dame de Montréal pour la conversion des sauvages de la Nouvelle-France"

Ce célèbre *Mémoire*, paru à Paris, en 1643, durant l'été, comme il en ressort de l'étude des textes et

contextes, ne portait point de nom d'auteur, et, apparemment, se présentait comme l'oeuvre collective des Associés de Montréal. L'examen attentif de ce long plaidoyer de 127 pages in quarto, en faveur de l'action missionnaire et colonisatrice exercée autour de la fondation de Montréal, dont on suspectait les motifs, à Paris, a permis à des historiens d'attribuer la paternité de l'ouvrage à des membres particuliers de la Société de Montréal. M. Faillon y voit la main d'Elie Laisné de la Marguerie, cet ami du baron de Renly et de M. Olier, ce protecteur de la voyante Marie Rousseau, lorsqu'elle devint veuve et chargée de cinq enfants, cet ancien magistrat, ce membre influent de la Compagnie du St-Sacrement qui était entré dans les Ordres après la mort de sa femme, et dont l'aîné des enfants avait épousé la fille de la célèbre Madame de Ville-neuve, cette fondatrice qui avait attiré à Vaugirard M. Olier et ses compagnons, lors de la fondation du Séminaire, le 29 décembre 1641. Pouvons-nous vraiment accepter cette opinion? L'abbé Verreau, président, vers 1880, de la Société historique de Montréal, et qui a réédité au Canada les *Véritables Motifs*, les accompagnant d'une introduction, de notes d'appendices et d'une bibliographie, ne partage point l'avis de M. Faillon. Il en donne des preuves probantes et clôt son argumentation par ces mots peu ambigus: "Jusqu'à preuve du contraire, nous pouvons regarder M. Olier comme l'auteur des *Véritables Motifs*".

Il était donc dans l'ordre, après qu'une telle voix autorisée de chez nous, se fut prononcée, de rappeler ce nouveau témoignage des travaux importants de M. Olier, autour du Montréal naissant.

Peut-être pourrions-nous avouer que, pour notre part, nous trouvons la collaboration étroite de M. Olier et de M. de la Dauversière, encore ici plus que probable. Tous deux désiraient exposer ces *Véritables Motifs*, destinés à éclai-

rer les amis sincères de l'oeuvre apostolique canadienne. Souvenons-nous, pour justifier la collaboration du saint de La Flèche, de la prière de Jeanne Mance à celui-ci, à l'instant de l'embarquement de la recrue, à La Rochelle, à cette invitation de faire connaître par écrit, à d'influents personnages parisiens, le but de la fondation de Montréal. Cet écrit deviendrait un instrument admirable de propagande, pensait la sage Jeanne Mance, et la Société de Montréal, qui ne comptait alors (en juin 1641) que huit membres, verrait ses rangs se grossir de précieuses recrues. M. Olier ne pouvait certes pas ignorer ce petit fait sauveur, ni non plus ne pas se réjouir de ses heureuses conséquences, dont témoignait le chiffre des associés en 1642. Dès lors, M. de la Dauversière devait être consulté. Et comment alors, cela allait de soi, pour lui le grand promoteur de l'oeuvre, ne pas être invité à glisser ici et là, de précieux paragraphes, même s'ils dussent être retouchés pour unifier le ton par M. Olier. Travail habituel, ici, de tous les bons collaborateurs.

C'est donc de nouveau, concluons-nous, une entreprise conjointe de MM. de la Dauversière et Olier, mais dont la part principale revient, incontestablement, au fondateur de Saint-Sulpice, à celui qui savait mieux manier la plume et condenser les textes. Ce mémoire, redisons-le, garde toujours une importance considérable. M. l'abbé Verreau, nous le citons avec plaisir de nouveau, n'a pas fait faute de le déclarer dans l'introduction de son édition des *Véritables Motifs* (Montréal, Berthiaume et Sabourin, 1880), qui sont devenus la neuvième livraison des *Mémoires de la Société historique de Montréal*. Écoutez ce qu'il dit de façon presque lapidaire: "Il (le mémoire des Associés de Montréal) a une valeur qui n'échappera à personne: il est comme l'acte authentique qui atteste à la fois la naissance de notre ville et la noblesse de son origine".

1650-1657 — M. Olier directeur de la Société de Notre-Dame de Montréal

Quelles années de détresse connut Ville-Marie à partir de 1649! Tout manquait à la fois aux pauvres Montréalistes: les secours de France et l'aide que ne pouvait vraiment pas leur apporter Québec. Jeanne Mance, à l'arrivée des vaisseaux, durant l'été de 1649, fut bouleversée des nouvelles qu'elle recevait de France. La Société de Notre-Dame de Montréal, lui apprenait un correspondant, s'éteignait peu à peu et ne portait plus aucun intérêt, semblait-il, à la petite colonie, qui se débattait héroïquement dans un coin perdu d'outre-mer. Le correspondant donnait plusieurs autres détails navrants, qui serraient à crier le coeur de l'ardente infirmière. M. de la Dauversière était à la dernière extrémité dans sa maison de La Flèche; le baron de Renty était mort en avril dernier, et M. Elle Laisné de la Marguerie devenait membre du Conseil Privé et se retirait forcément de la Société, où il agissait comme directeur; les Liancourt, si influents en cour, se voyaient puissamment sollicités par d'autres oeuvres; et, enfin, le Père Rapine, ce Récollet qui servait d'intermédiaire entre la "bienfaitrice inconnue", la riche et munificente Angélique Faure de Bullion, et Jeanne Mance, était mort, le 12 décembre de l'année précédente (1648), coupant ainsi toute communication entre la généreuse amie de Montréal et Jeanne Mance, l'exécutrice de ses volontés. Et M. Olier? Et ses compagnons, les Messieurs de Saint-Sulpice, dut aussitôt se demander Jeanne Mance. Ils furent, à cet instant douloureux, n'en doutons pas, surtout M. Olier, le suprême espoir de Jeanne Mance. Elle ne se trompait pas, du reste.

Durant les derniers mois de l'année 1649, Jeanne Mance est à Paris. Elle rencontre M. Olier. Elle plaide chaudement et adroitement à

son ordinaire la cause presque perdue de la petite colonie montréalaise, qui, justement en ces mêmes jours, paie un effroyable impôt du sang. ...M. Olier ne pouvait pas ne pas s'apitoyer, ni refuser la requête qu'était venue lui présenter cette femme héroïque, accourue de si loin pour le voir... le supplier d'étendre sa protection sur l'oeuvre qu'il aimait toujours... Elle mettait en lui une confiance éperdue, absolue, unique. M. Olier l'écoutait et sans doute souriait tristement. Hélas! les années avaient durement compté pour lui. Sa santé fléchissait de plus en plus. Vivrait-il encore de longues années? Mais quand même, déjà, il redressait le front. Pouvait-il songer à abandonner, à se désintéresser d'une oeuvre dont Dieu lui avait un jour commis en partie la garde, et à cette fin, le liait "de société comme miraculeuse à celui à qui avait été inspiré d'abord le mouvement?"... Il promit donc sa collaboration ardente à l'oeuvre en péril du Montréal. Il accepta la direction de la Société de Montréal à peu près inexistante et lui ferait voir, avec l'aide de ses fils de Saint-Sulpice, des jours plus prospères.

Jeanne se retira chancelante, émue, mais les nerfs détendus et l'âme heureuse... M. Olier allait devenir le directeur de l'indispensable Société de Notre-Dame de Montréal! Deo Gratias!

Et soudain, chose curieuse, tout redevint florissant au lendemain de la généreuse acceptation de M. Olier. Guéri, fort inquiet de son oeuvre, M. de la Dauversière accourait à Paris. Les Liancourt reparaissent aux assemblées, manifestant le même dévouement que jadis et promettant de travailler pour la Société à l'exclusion de beaucoup d'autres groupements. D'autres associés suivirent également ces exemples. Un renouvellement des forces vives de la Société rendit moins lourdes les responsabilités qui pesaient sur les épaules de M. Olier vieillissant.

Et, jamais depuis cette date, il ne reprit la parole donnée, ni n'a-

bandonna le poste suprême qu'il n'avait accepté, pourtant, qu'à la prière émouvante de Jeanne Mance. A partir de 1652, malade, paralytique, il s'intéressa quand même aux gestes des sociétaires, ceux du Canada comme ceux de France.

Son dernier geste fut vraiment royal envers les Associés et envers Montréal. Il réalisa le voeu conçu, de concert avec M. de la Dauversière, aux premières heures de la fondation de Ville-Marie: l'envoi d'un clergé séculier, à Montréal, clergé qui serait formé des ecclésiastiques de Saint-Sulpice, des fils de son coeur et de son esprit. M. Olier entendit-il résonner une dernière fois dans son âme, alors qu'il choisissait lui-même les membres de ce clergé, le verset impératif du psaume du jour de la Purification de Marie: "Lumen ad revelationem gentium"? Le sens des paroles liturgiques, du 2 février 1636, lui était enfin révélé dans sa profondeur. Ce seraient ses fils, non lui, qui réaliseraient le voeu de sa jeunesse, et pleinement, et surabondamment. *Nunc dimittis!*

Puis, un matin de mars 1657, M. Olier bénit avec joie ses disciples, qui se mettaient en route pour le Canada: MM. de Queylus, Souart, Galinier et d'Allet.

Il s'éteignit peu de temps après, entre les bras de saint Vincent de Paul. Le lundi de Pâques, 2 avril 1657, à l'heure même où le navire qui conduisait des Sulpiciens vers la Nouvelle-France levait l'ancre, le fondateur expirait doucement.

1663 — Les Messieurs de Saint-Sulpice, propriétaires et seigneurs de l'île de Montréal

L'âme de Jean-Jacques Olier sembla planer, de façon presque ostensible, sur les oeuvres qu'il avait aimées et servies, et cela durant plusieurs années après sa mort. Souvenons-nous de la guérison de Jeanne Mance, en la fête du 2 février 1659, alors que sur son bras malade, invalidé, reposait une suprême relique: le coeur de feu de M. Olier.

Montréal, la petite colonie héroïque, allait plus que toute autre éprouver le bienfait de cette présence invisible. Lorsque, en 1663, la Compagnie de Saint-Sulpice, après plusieurs semaines de réflexions, de consultations et de prières, accepta le don de l'île de Montréal par la Société de Notre-Dame de Montréal (les dettes existantes, également. M. de Bretonvilliers, deuxième supérieur de Saint-Sulpice, déboursa à lui seul 130,000 livres), quel argument touchant put enfin vaincre les obstacles, lever les doutes et dissiper les hésitations? Le souvenir de M. Olier, la pensée, qui devenait obsédante, que l'on obéirait ainsi au voeu tacite suprême du fondateur.

Voici, d'ailleurs, ce que l'on peut lire dans le *Contrat de donation* des Associés de Montréal à Saint-Sulpice, le 9 mars 1663, clauses que tous les Montréalais devraient lire les yeux embués et l'âme profondément reconnaissante. N'y voit-on pas ainsi le couronnement de l'admirable vocation canadienne de M. Olier? La perpétuité de celle-ci y est assurée par ses fils, héritiers de son esprit et de ses oeuvres.

"Considérant, disent les associés survivants de la Société de Montréal, le baron de Fancamp, MM. Barillon de Morangis, Duplessis-Montbard, Jean de Garibal et quelques autres, les grandes bénédictions qu'il a plu à Dieu de répandre dans l'île de Montréal, *par les soins de M. l'abbé Olier et autres, et combien MM. du Séminaire de Saint-Sulpice ont travaillé pour soutenir cette bonne oeuvre, ayant exposé leurs personnes et fait de fortes contributions pour le bien de la colonie et l'accroissement de la gloire de Dieu, les Associés [de Montréal], désirant de contribuer de leur part, pour seconder les pieux desseins de MM. du Séminaire et honorant la mémoire de M. l'abbé Olier, donnent par ces présentes à MM. du Séminaire l'île de Montréal".*

Un quart de siècle de luttes héroïques de la part du petit peuple

que dirigeaient Maisonneuve et Jeanne Mance, la bonne conseillère; un quart de siècle de soins vigilants de la part de la Société créée au matin de Meudon, par MM. de la Dauversière et Olier, avait, en effet, assuré le maintien d'une fondation difficile mais que Dieu savait sauver miraculeusement chaque fois que tout semblait bien perdu.

La Compagnie de Saint-Sulpice et la fondation de Ville-Marie, quel sujet à traiter d'une main qui frémit souvent. La sainteté et l'héroïsme conditionnent l'atmosphère,

créent l'intensité de vision où l'intelligence prévoit, ordonne, maintient coûte que coûte... Ce fut l'atmosphère où évoluèrent avec aisance ces quatre grands coeurs auxquels Montreal sait-il bien tout ce qu'il doit: La Dauversière, Olier, Maisonneuve, Jeanne Mance. L'âme profonde du fondateur de Saint-Sulpice y ajouta ce bienfait qui dure encore: l'amour vigilant de ses fils spirituels pour notre ville, la leur aussi, de quel droit ancien, incontestable et justifié par des dons et des travaux trois fois séculaires.

Marie-Claire DAVELUY

THE SULPICIAN OF PARIS AND MONTREAL

PART I FRANCE

On December 29th, 1941, throughout the world the Sulpicians or the Prêtres de Saint-Sulpice, and the many thousands of those trained in their Seminaries will be commemorating the tercentenary of their institution — their original Seminary of St. Sulpice. In 1942 Montreal will be celebrating its own tercentenary as a permanent settlement, when inevitably and rightly the share in its foundation of Jean-Jacques Olier and his followers, the Sulpicians, will be gratefully recounted as will the story of his and their share in the formation of the Company of Montreal, their support of it and their final saving of it and Montreal, by their taking on the responsibilities of the Seigneurship and government of the Island of Montreal from 1663 onwards. The Sulpicians of Montreal are with us as our oldest and most honored citizens: their ancient Seminary and former Seigneurial Manoir house (1684) is still a landmark in Montreal's most historic public place — the Place d'Armes, so is their famous Church by its side dating from 1829, its predecessor dating from 1672-1683.

On Sherbrooke Street, West, two of the four Martello towers remain to mark the site of the Mountain Mission for savages and behind, there is their Grand Seminary and their Collège de Montréal; on Côte des Neiges Road, there is their College of Philosophy and at Oka on the Lake of the Two Mountains there is their Indian Reserve. All over the Island there are memorials of their career as good citizens and benefactors during the three hundred years of Montreal's civic being.

The origin of the Sulpician Seminaries

The full narration of their claims for recognition must be left till 1942. Just now what is more important is the story of how the Sulpicians came into being and how they founded their famous Séminaire de Saint-Sulpice in Paris, how they became the Priests of St. Sulpice or the Sulpicians and how they claim as the founder of their Congregation one whom Montreal also hails as one of its own founders — Jean-Jacques Olier de Verneuil.

For the moment we must resist the temptation to consider M. Olier as a citizen *Honoris Causa* of Montreal, but regard him an international figure, one of the founders of a movement which in its day was of high pioneering import — namely the creation of Seminaries for the education and training of aspirants to the ecclesiastical state.

The Fathers of the Council of Trent had seen the necessity of creating ecclesiastical houses of study (*Seminaria*; places where *semina* or seeds are carefully nurtured) where the young saplings preparing for the secular clergy could be prepared for their high dignity. But at the beginning of the 17th century, the movement was not strong. And now to the story of Jean Jacques Olier.

The story of Olier

He was born in Paris on September 20th, 1608, the fourth child of Jacques Olier, Seigneur de Ver-

neuil, a man of high governmental position. In his ninth year his family went to Lyons and there Jean-Jacques was sent to the classes of the Jesuit Collège de la Trinité finishing his humanities there. He early expressed his desire for the ecclesiastical life and his parents eagerly encouraged him. In 1626 again young Olier is at Paris following at the age of eighteen years a course in philosophy at the Collège d'Harcourt where he obtained the degree of Master of Arts. Then in order to further his advancement Olier's parents had the Abbé Olier inscribed in the Theology College of the Sorbonne; while here he met several other abbés of his own rank, among them being later a co-founder of the Seminary of Saint-Sulpice — the Abbé de Foix, Etienne-François de Caulet.

In 1629, Olier now twenty-one years old, finished his baccalaureat and having to wait for two years according to the rules of the Sorbonne before he could proceed to the licentiate he went to Rome to become a good hebrew scholar. There he suffered with bad eyes and the hebrew suffered also. At this time, the young Abbé began to take his career very seriously. He thought of becoming a chartrouse monk, but this life was too exclusively contemplative for the young man. Moreover, at this time, his father died and he went back to Paris, his mother finding him no longer the somewhat wordly student he had been in Paris. Indeed his piety and his care for the poor of Paris became of alarm to her. He now began to prepare for ecclesiastical orders: In December, 1632, minor orders, in 1633 the subdeaconate and deaconate and on May 21st, 1633, the priesthood.

Before these he went to make retreats at St. Lazare under the guidance of St. Vincent de Paul. Since 1631 by a mandement of February 21st, the Archbishop of Paris had prescribed these retreats of ten days to each aspirant to orders in

his diocese. The Abbé Olier became attached to his saintly director and one of the most assiduous members of his famous weekly Tuesday conferences. In this way, he gained some of the fruits of the spiritual life which a prolonged training in a Seminary was afterwards designed to afford more fully.

The young missionary

He did not say his first Mass till June 24th. This delay was to allow him to prepare in solitude and prayer for his new life. A few weeks after this, his active life began. St. Vincent de Paul directed him towards the mission of the district of Auvergne. Accordingly the young priest sought out some collaborators from the group of St. Lazare, St. Vincent giving one of his own priests as a director of the mission and in the spring of 1634 after a retreat of ten days at St. Lazare, the young missionary found himself in the mission field but not for long, for he was urgently recalled to Paris by Father Charles de Condren, the second superior of the Oratorians since the death of Cardinal de Berulle in 1629.

Father de Condren had in 1634 grouped around him a little company of ecclesiastics of distinction whom he was forming to become as he hoped leaders for the secular clergy; these were M. Caulet, the Abbé de Foix, a companion of Olier at the Sorbonne, Jean du Ferrier of Toulouse, the two brothers Philibert and Balthazar Brandon, Denis Amelote, doctor of the Sorbonne and Charles Picoté the eldest, born at Orleans. We shall find these friends later closely attached to Olier. But why had Condren called for Olier? What was the cause?

Bishop or simple Priest?

It seems that de Condren had been induced by St. Vincent de

Paul to put before the young priest a serious consideration — would he accept the nomination as the successor of Monsignor Sebastien Zamet (1583-1655) as his successor to the See of Langres. This prelate felt he needed someone to take his See overburdened with debt; someone active and rich. Olier had the qualifications, so thought the anxious prelate and his advisers.

But the young missionary was filled with misgivings for two years. Was it the will of God that he should be a simple priest or a bishop? He feared the latter alternative. In the meantime he became a follower of the good Oratorian and he joined the celebrated company of the Saint Sacrament of which St. Vincent de Paul and de Condren had been members since 1630, and he followed regularly the meetings of his friends at de Condren's Oratory.

Canada calls

He loved the missions — even the far off mission of Canada of which the Jesuit Relations were then telling the faithful in France. On the 2nd of February, 1636, he had, says Faillon, retired to the abbey church of St. Germain-des-Prés in Paris to ask God's will. Was it the missions or the Episcopate? The choristers were singing "Lumen ad revelationem gentium". These words he applied to himself; he was to be "a light to the gentiles". Canada seemed to call him. That same day his director, Père de Condren, told him that he thought he was not called to the episcopate. He was all aglow to cross the ocean if his director would consent. He never relinquished the thought. In his mémoires, he says: "I have always felt myself moved to end my days in

Canada with a continual zeal to die there for my Master".

After this in the Spring of 1636, the missions of Auvergne again attracted, and during 1637, but his health was suffering. In February 1639, he was in Paris. Then at the Château de Meudon, where his cousin Pierre Séguier, the chancellor of France, was the keeper of the seals, he met Jérôme le Royer de la Dauversière, a tax receiver of La Flèche in Anjou, who was also on a visit to the Chancellor. Both probably had heard of one another through Marie Rousseau, a famous confidante of spiritual causes in Paris, but they had never met. Dauversière had since 1631 been planning to found a Christian settlement on the Island of Montreal in Canada. He had already founded a group of hospital sisters at La Flèche for the purpose of a Hôtel-Dieu in Montreal, and he was now planning to find a body of clerics who would be the parish clergymen to the colonists he was desirous of sending there.

The Company of Montreal

He was looking for funds for the latter purpose. We are told that Olier, after conversing for three hours with la Dauversière, put a roll of one hundred golden pistoles into his hand. "This is to commence the work of God, for I want to take my part in it." The company of Montreal was thus started by la Dauversière, a non-profit association to finance a missionary venture in New France, with Olier, Pierre Chevrier, Baron de Fancamp, the Baron de Renty, a well known charitable soul of Paris proposed by Olier as also Claude Leglay and Marie Rousseau being the first members. The Company was begun. Olier would never leave

it and his followers saved it in 1663 and carried it on.

Anxious years

The years of 1639, 1640, 1641, were years of spiritual and physical anxiety for the young priest. In 1639 he felt he had to refuse the bishopric of Chalons offered by Cardinal Richelieu. He joined de Condren's little band of missionaries to evangelize the district of Chartres and he began to realize that he was called upon to form a Seminary, but his health began to fail and he was also afflicted with spiritual and nervous depression and desolation. He even was not understood by his companions.

On January 7th, 1640, the little group mourned the death of their leader, Père de Condren, who left behind however the desire that they should undertake the work of Seminaries. At the end of January 1640, they took a house near the Cathedral in the parish of Sainte-Foy at Chartres. They led the common life but no permanent candidates for the Seminary appeared although they came for the ordination retreats. Olier's health of mind and body were however restored and he was himself again, active and enthusiastic. He went on the mission field again.

The first seminary-Vaugirard

But his companions were losing heart in the formation of a Seminary. Amelote, their leader, said: "Let us give up" — du Ferrier, de Foix and Picoté went to Paris. On his return to Chartres on November 12th, Olier found all gone. But Picoté had gone to Vaugirard, a small village near Paris. There a Madame Villeneuve offered a house

and maintenance for a Seminary. Picoté recalled de Foix and du Ferrier, who came to study the new situation. Then they wrote for Olier and Amelote, but only Olier appeared. On the 29th of December, 1641, the "Trinity" was installed in a wretched home but it was near the church. This time the modern Seminary was at last established — the date is a memorable one. A community of priests was established — a permanent body, to become the future Sulpicians. In a few days the trio were invited to co-operate in the work of the Parish; in February, some ecclesiastics came to visit the experiment of the associates of Vaugirard. In the beginning of March, the first Seminarians had arrived to live *en famille* with their masters in the spiritual life.

Canada calling

In the meantime wonderful things had happened. The Company of Montreal of which Olier was the second member, had secured on December 17th, 1640, letters patent from the famous Canadian Company of one hundred Associates conceding to them the Island of Montreal for a permanent missionary settlement. The associates had sent over to Quebec provisions and tools for the arrival of the colonists for Montreal; next Summer (1641) Jeanne Mance, the future administratrix of the Hôtel or Hospital of Notre-Dame, and Paul de Chomédey de Maisonneuve, the future Governor, had arrived at Quebec with the colonists for Montreal. That Autumn, Maisonneuve had gone to Montreal with Montmagny, the Governor of Quebec, and Père Vimont, the Superior of the Jesuits of New France, to take possession of the site formerly Champlain's Place Royale to be that of Ville Marie.

Olier at Notre Dame, Paris

That winter the colonists spent at St. Foy near Quebec where they were waiting to go in the spring to Montreal. In Paris, at Notre-Dame, on February 2nd, 1642, a gathering of the Company of Montreal now numbering thirty-five members assembled at ten o'clock in the morning. At the Altar of Our Lady, Olier of Vaugirard celebrated Mass and the lay members communicated at his hands. Other priests of the Company said their Mass at nearby Altars.

That day the associates, who were well known and distinguished persons of high rank in Paris made a subscription of 40,000 livres for a new expedition and all dedicated themselves to the work of God for Montreal, consecrating the Island to the Holy Family of Jesus, Mary and Joseph, desiring that it should be named Notre-Dame de Montréal.

The call to St. Sulpice

Back to the humble Seminary at Vaugirard went Olier and his associates. It is now May, already there were several permanent seminarists. The three pioneers were joined by the brothers Brandon, one of whom we find later one of the Company of Montreal. Soon the Seminarists were fifteen or sixteen in number. M. Picoté joined the community and so did other priests. There was much enthusiasm and no doubt they thought often of the Montreal Mission which they regarded as their destined spiritual charge. Vaugirard was becoming too small. In April 25th, there was the annual pilgrimage from Paris of the parishioners of St. Sulpice led by their curé, M. de Fiesque. He was delighted at the great spiritual change that had come over Vaugirard. On the 17th

of May following, M. du Ferrier, who was the superior of Vaugirard was visiting M. de Fiesque at St. Sulpice. He was astonished when M. de Fiesque suggested that the Vaugirard group should take their habitat at St. Sulpice. He was serious. He found the Faubourg of St. Germain in which was his parish of St. Sulpice, the sink of Paris, he had struggled ten years in vain to reform it. If the Seminary at Vaugirard was moved there, subjects would come from Paris and St. Germain would begin its reform. That night at Vaugirard, the associates talked: why should not M. Olier, who loved parish work, become the curé and, as he was wealthy, devote one of his previous benefices to reimburse the curé of St. Sulpice, adding a pension of 1700 livres?

The simple curé

Olier, egged on by the strong-minded Marie Rousseau, consented, and on June 24th, the treaty was concluded and signed. As the parish of St. Sulpice was directly under the Pope, there was no delay. However, Madame Olier was displeased; she had hoped her son would be a bishop and Olier was inducted to this parish as a simple curé on August 11th, no member of the Olier family being present.

St. Sulpice and its Seminary

On the 15th of August, Olier established the Seminary at the presbytery of St. Sulpice with twelve persons of whom eight were seminarists. These with the former clergy demanded more space and soon two houses contiguous to the presbytery were bought. Olier was now the general head of two communities, that of the Parish, with its priests directed by M. du Fer-

rier, and his Seminary of which M. de Foix became the head. For ten years Olier maintained this double headship. The Seminary of St. Sulpice was founded, the clergy, those of the Séminaire, in time becoming popularly named as today, the Priests of St. Sulpice.

How Olier reformed the district of St. Germain in which his parish was placed is not our story. His Seminary succeeded, was enlarged, was re-constructed in 1649 and blessed on August 15th, 1651, but remained attached to the parish. It became the model for many seminaries. It created a great tradition. M. Olier founded the Seminary of Nantes in 1649, of Viviers en 1650, of Pay in 1652, and of Clermont in 1656. Indirectly, his Seminarists who repassed to their dioceses, were the causes of many other Seminaries on St. Sulpice ideals. Of Olier's works in Canada we can only speak briefly.

He never lost his interest in the Company of Our Lady of Montreal. Nor did many of his distinguished sons whose names appear on the list of members. When Maison-neuve, Jeanne Mance, or Marguerite Bourgeoys came with the troubles of Ville Marie, it was always to Olier and St. Sulpice they turned. He often expressed his wish to join the Montreal group. He ever had in mind the intention of training his priests to undertake the spiritual care of the Montreal Colony.

PART II MONTREAL

The Seminary did not have a foundation in Montreal till 1657. But seeing that many of its members were also strong supporters of the "Company", the leaders of the colony of Ville Marie at Montreal were frequent beneficiaries of Olier

and his group, either as individuals or as members of the Company. Olier was the first subscriber, he helped in obtaining supporters, he never lost sight of his desire to form missionaries for the colony, he probably was the author in 1643 of the "Veritable Motives" which was a defence to the Parisian opponents of the Montreal venture, his constant desire was eventually to send his followers to form a Seminary and be the parish clergy of Montreal; moreover the associates had desired to erect an episcopal seat at Montreal. At last, Mr. Olier, in 1657, a short time before his early death on April 2nd, 1657, (for he was only 48½ years old) named four Sulpicians to start a Seminary and a Parish in Montreal which had hitherto been a Jesuit missionary post.

The first Sulpicians arrived on July 29th 1657. How they built the first parish church (1672-1683) of which the present (1829) one is the successor, is not our story but rather how in 1663 the Company of Montreal yielded its rights to the Sulpicians at Paris as Seigneurs of the island with Justice, Haute, Basse and Moyenne, how the Montreal Sulpicians acted for their Brethren of Paris till at the English conquest in 1760 their rights to property were challenged, but not ceded, although they were challenged at intervals till 1841 is still another story. It is sufficient to state that a "Seminary" as a dwelling for the first Sulpicians was started at Montreal in 1657; for a time it was lodged in the Hôtel-Dieu, on St. Paul Street. But the first Seigneurial Manor House and Seminary also on St. Paul Street was built about 1664 and in 1683 it was transferred to its present position, on Notre-Dame Street near Place d'Armes. During the French and English Regimes, the Messieurs or Gentlemen of St. Sulpice whether as parish priests, Seigneurs, and administrators, distinguished archi-

pects, artists, musicians, scholars, historians, etc., won the esteem and confidence of their fellow citizens and became benefactors especially in educational establishments. Their Collège de Montréal dates from 1766, at Longue Pointe then in 1773 at the old Château de Vaudreuil (at the lower end of our Jacques Cartier Square) when from after the great fire of 1803, it was moved to the new college (1806), site on College Street (now St. Paul Street, West of McGill Street) and then, in 1862, to the Mountain side where it shared a portion of the Grand Seminary already there since 1857. There it stood till 1870, when another wing was built, at Sherbrooke Street. Until 1840, as the Sulpicians came already trained from France, there was no need of any special Seminary except that which served as the Manorial House and Presbytery for Notre-Dame Church, although individuals were trained there and in their other presbyteries, but their Training Seminary proper was started in a portion of the College on College Street in 1840. This Seminary was transferred as said in 1857 to the present building on Sherbrooke Street, West. Opposite the buildings the visitor may see two of the four martello towers which once marked the four corners of the Indian Mission of which we shall speak later. Another house, the College of Philosophy, now situated since 1896, a conspicuous building on Côte des Neiges Road was originally housed in 1876 with the other two establishments mentioned as situated on Sherbrooke Street.

Since 1888 the Sulpicians of Montreal have held in Rome what is known as the Canadian College — a vast edifice which I have seen on the street of the Four Fountains. There are other buildings in Montreal raised for education belonging to the Sulpicians such as their second "petit Séminaire of

St. Jean the Evangelist", now the student's home of the Holy Cross Fathers. For many years they had supported a library on Notre-Dame Street, opposite the old Seminary named the Cabinet de Lecture paroissial, which became the Bibliothèque Saint-Sulpice. Mention must be made of their collège Grasset, a day classical school. This narration in no way completes the work for education, higher or primary, enterprised by the Gentlemen of the Seminary. It is impossible to turn over the records of our educational ventures without coming across acknowledgements of their numerous and lavish gifts. Everyone knows what they have done for the local colleges and religious communities, and the University of Montreal, especially when it was a branch of Laval.

The priests of the "Paroisse" and the Montreal District

Their career as the parish priests of Notre Dame is remarkable. Until 1865, this was known as the only "paroisse", but they had served the whole island and district long before, visiting outside stations which they had erected at Lachine, Longue Pointe, Pointe Claire, the Rivière des Prairies, Sault-au-Récollet, Ste-Geneviève, St-Laurent, and as far away as Boucherville, Laprairie, l'Assomption, Longueuil, Repentigny, St-Benoît, St-Sulpice, Terrebonne, Verdun, and Oka. Named after Sulpicians about the island and district where they served in far off days; there are other parishes where the Sulpicians were not permanent curés but only *en passant*, such as St-Roch-des-Aulnaies, Sainte-Anne de la Pocatière, Sorel, Berthier, Champlain, etc. These names do not exhaust the indebtedness to the Sulpicians around Montreal. As to the confines of the City, although there was only one

Parish, still before 1865, there were numerous succursales or chapels of ease, which were built by and serviced from the Seminary on Notre-Dame Street, such as St. Joseph, Notre-Dame de Grâce, St. James (commenced first as a cathedral in 1823 and served by the Sulpicians since 1852) St. Brigid, St. Ann and St. Patrick, all now flourishing parishes.

Monseigneur Maurault, a distinguished Sulpician, now Rector of the University of Montreal, in his book "La Paroisse de Montréal", tells how before 1865 each morning the priests had to set out to visit their sick parishioners of their extended parishes in their carriages painted with the colours of the Seminary, red and green, with their horses "remarkable for their embonpoint, rather than their eagerness or celerity".

Sulpician missions in Canada

The vocation of Mr. Oller and his Sulpicians included not only that at Paris and Montreal of the parish clergy of St. Sulpice and the direction of their Seminary of St. Sulpice, but they had started and continued as missionaries. So in Canada their apostolic zeal had full play. Early after their arrival, Dollier de Casson (the first historian of Montreal) and de Gallinée in 1669 left the Seminary on St. Paul Street to make their way towards the Great Lakes, Ontario, Erie, Huron, towards the missions of Kenty and the Nipissings. Other early missionaries were Bailly and Cavalier de la Salle, (brother of the famous explorer), Barthélemy, Trouvé, d'Urfé, de Cicé and François de Salignac Fénelon. From Rivière-du-Loup to Châteauguay, the Sulpician Breul served this immense territory, as did Favard that of the banks of the St. Maurice from

1728-1774. Others were François Ciquart who is to be found at New Orleans, Baltimore, Upper Canada and finally at St-François du Lac among the Abenakis. The mission of the Sulpician Picquet at La Présentation (Ogdensburg) 1749-1760, where a monument was erected to his memory in 1899, is famous.

In 1756 on July 26th, the Marquis de Montcalm visited this fort and solicited Picquet's co-operation and influence with the Indian tribe and in his subsequent letters he calls the Sulpician "the very respectable Patriarch of the Five Nations". From 1737 to 1744, M. Picquet had been stationed at the Lake of Two Mountains, the famous Sulpician mission near Montreal which was started in 1676 and still exists. As this was the principal Sulpician Mission its history must be told. The original location was the fort of the Mountain of Montreal; the first fort being built in wood in 1676 as a reservation for the Indians.

This was burnt in 1694 and rebuilt in stone by Vachon de Belmont, the Sulpician historian. In 1696 the greater part were removed to Sault-au-Récollet whence in 1720-21 two hundred "savages" were removed to the Lac des Deux-Montagnes. As for the Mountain Fort known also as the Fort des Messieurs or the Priest's farm, this was demolished in 1857 when the Grand Séminaire was built there. As told, two of the original four Martello like towers of 1694 still remain on Sherbrooke Street, the other two being destroyed when the Grand Séminaire was built.

The Seigneurs of Montreal

There remains to be recorded the career of the Montreal Sulpicians as Seigneurs of the Island of

Montreal, a vocation not enterprised by the Sulpicians in France. This came about, thus: As is well known Mr. Olier was one of the original founders of the Company of Montreal. This Company secured the isle of Montreal as a Seigneurie independent of Quebec originally being given by the Great Company of One Hundred Associates and afterwards confirmed by the King.

This Company of Montreal supported the Montreal missionary venture, and never hoped to get a cent of dividends. They however had to govern the island, through their Governor, Paul de Chomédey de Maisonneuve, and at intervals they were put to great expense in supplying recruits and soldiers. Olier, with a number of his Sulpicians at Paris remained members, but after Olier's death in 1657, interest dwindled in the Montreal venture. Indeed there were great debts. In 1663, outside the five Sulpician members, there were only seven of its members left. In this extremity, these besought the Séminaire de Saint-Sulpice of Paris to take up the Charter and so save Montreal from ruin. After much prayer and hesitation, the transfer was accepted by the Sulpicians on March 31st, 1663.

The Sulpicians who had been at Montreal since 1657 thus became, although clergymen, the acting Seigneurs. They had the responsibilities of administering Justice with the duties of governing and improving the city, besides being the landlords and land agents. How they succeeded in this difficult task is well known — all historians speak with high praise of their rule.

Lords of the Island

The Sulpicians as the new seigneurs and parish priests inherited the Iroquois perils which had faced

their predecessors, the Jesuit missionaries, the Governor Paul de Chomedey, de Maisonneuve, and his small garrison. First, Gabriel de Queylus, the superior, set to work to strengthen little Ville-Marie by building wells and erecting fortified farm-house redouts roundabout. With the reinforcement of over a hundred who came in 1659 were 60 soldiers, one of whom was probably Dollard des Ormeaux and two priests for the Seminary. These were soon to meet their deaths in 1661. This year Dollard and his sixteen companions fell at Carillon on the Ottawa River in the famous disaster which however saved Ville Marie and New France. At last arrived from France four companies of the famous Carignan-Sallières regiment. These invaded the Iroquois countries and with them as chaplain was the ex-soldier Dollier De Casson. After the subjugation of 1666, peace reigned for 17 years. Now began the work of the seigneurs to populate the island and fortify the vulnerable parts. Noble fiefs had already been given to Lambert Closse (1658), Vincent Hautmesnil — both are street names today. Another was given in 1667 at Lachine, near the St. Lawrence, to Robert Cavelier de la Salle, the famous explorer. Then to fortify posts against incursions, fiefs were given in 1671 at the east of the island, now Pointe-aux-Trembles; to the north to defend the Rivière-des-Prairies, two contiguous fiefs, to two officers of the Carignan regiment to settle their ex-soldiers. Verdun on the south west on the St. Lawrence became a fief in 1671. Four other fiefs were given to guard the west end of the island watered by Lake St. Louis and the Lake of Two Mountains. The modern names of Senneville and Belle-Vue date from this period. These and others indicate the origin of many of our suburban districts and earliest parishes. This wise policy was also followed by the Intendant Talon outside but near the island to protect the St.

Lawrence and Richelieu water approaches to Montreal. Names of parishes in the Montreal district (originally the fiefs of mostly ex-Carignan officers) such as Chambly, Sorel, St. Ours, Verchères, Berthier, Contrecoeur recall the feudal system in which the Sulpician seigneurs were then participating.

Within Ville Marie in 1672, town planning occupied Dollier de Casson, now the second Sulpician Superior. He as seigneur marked out our first streets — Notre-Dame, St. Joseph (now St. Sulpice), St. James, St. Francis (Xavier being added later), St. Lambert, St. Gabriel, St. Charles, names of the patron saints of the pioneers. On June 29, 1672, were laid the first five stones for the "Paroisse". All this was but the beginning of the works of the clerical Lords of the Island. They merited well so that when New France fell their services were remembered.

A disaster averted

The intention of the British in the articles of Capitulation 1760 drawn up by General Amherst was to cripple the Catholic religious Orders of men so that they could not perpetuate themselves either by owning property or recruiting subjects. Thus the Jesuits and the Recollets (Franciscans) and the Sulpicians were doomed to extinction. This happened to the first two so that when the last Recollet and Jesuit died about 1800, the estates belonging to their orders were completely sequestered. But the Sulpicians were more fortunate. While it was true that their properties were held by their Head House in Paris, *de facto* the Sulpicians of Montreal had been among the founders of the city, they had built it up, had saved it from ruin, and they were permanent citizens since 1657. They were the parish clergy and had built and

conducted the parish church. They were a part of the city life.

Accordingly there was delay in ousting them. The Seminary at Paris signed an act of pure abandonment to the Seminary at Montreal which was registered at Quebec on June 11th, 1765. The Canadian Sulpicians' rights were at intervals contested after 1775, but in 1841 Lord Sydenham, Governor General, published a rescript which gave the final quietus to all opposition incorporating "the ecclesiastics of the Seminary of Montreal confirming them in their titles but providing for the gradual extinction of the Seignorial rights and dues within the Seignorial limits of the said fief and Seignories". This was confirmed in 1859. No one who knows the history of their benefactions during two regimes will gainsay the justice of Sydenham confirming the Sulpician rights and retaining their corporate existence in Canada.

Their career in Montreal has been unique. No wonder their church on Notre-Dame Street is regarded as a city monument as also is their Seminary and former Manorial house where Governors and distinguished visitors, called on the Gentlemen of the Seminary. All Montreal to-day rejoices that the little Seminary of Vaugirard established in 1641 which afterwards was moved to St. Sulpice in Paris where it is to-day, has had such distinguished and flourishing offshoots in far off Montreal in Canada and the United States which are celebrating their tercentenary to-day just before the city, which they have largely contributed to upbuild, celebrates its own in 1942. *Palmam qui meruit ferat*. As the Paroisse, the Seminary, Seigneurs, and Lords of the Island of Montréal, Missionaries of Christianity and good citizens, Canada and Montreal owe the Messieurs of the Seminary a deep debt of gratitude. So do thousands of American citizens many of them distinguished Prelates who have passed through the halls of the Grand Seminary or the House of Philosophy in Montreal.

Note. — Consult Atherton's *History of Montreal, 1535-1914* (2 vols) and *The Storied Province of Quebec*, 2 vols, 1930, where Atherton's *History of Montreal* is printed as a second edition and brought up to

1930. These books, and others of the Author, now out of print, can be consulted at the "Bibliothèque Publique de Montréal" (Municipal Library, Sherbrooke St E.).

William Henry Atherton K.S.G.
Historian of Montreal.

(Reproduit de la *Montreal Gazette*,
des 20 et 21 novembre, 1941.)

SAINT-SULPICE DANS LE MONDE .

Il s'agit ici des pays où les Sulpiciens ont établi leurs oeuvres, en laissant de côté le Canada dont il est traité dans d'autres articles.

I. FRANCE. — Comme on le sait, Paris est le berceau de la Compagnie. Le Séminaire fondé par M. Olier en 1641 a pris, aux XIXe et XXe siècles, un développement considérable. A Paris même, rue du Regard, nous trouvons la maison destinée aux diacres qui se préparent à la prêtrise. Ils sont environ soixante-dix. Mais c'est à Issy, près Paris, que bourdonne la grande ruche ecclésiastique de la capitale. Là, dans une belle maison, qui a remplacé la villa de Marguerite de Valois, quatre cents séminaristes, répartis en philosophes et en théologiens, se forment à la science et aux vertus de leur état. Ils viennent de Paris d'abord, mais aussi de tous les diocèses de France. On compte également parmi eux bon nombre d'Américains, d'Anglais, d'Écossais, d'Irlandais. On y trouve même des Orientaux, voire des Chinois et des Japonais. Communauté admirable, où règne un grand esprit ecclésiastique, et où la fraternité entre jeunes gens venus de pays si différents forme le caractère en élargissant les idées.

En province, les Sulpiciens dirigent vingt-six séminaires. Tous leur sont chers, mais en tenant compte de l'importance des villes, et du nombre d'élèves, je désignerai en particulier: Lyon, siège du primat des Gaules; Marseille, aujourd'hui seconde ville de France pour la population, et porte ouverte sur l'Orient; Bordeaux, métropole de l'Aquitaine; Toulouse, ville universitaire, et ville des fleurs; Rodez, peu importante par le chiffre de ses habitants, mais possédant un séminaire nombreux d'où sortent beau-

coup de missionnaires; Angers et Nantes, forteresses sulpiciennes de l'Ouest, qui ont donné beaucoup de sujets à Montréal; enfin, Bayeux et Coutances, dans cette Normandie dont se réclament tant de familles canadiennes.

Dans ces dernières années, Saint-Sulpice s'est conformé au désir de Pie XI, qui voulait que toutes les congrégations fussent missionnaires, et il a fondé deux séminaires en Extrême-Orient: l'un à Hanoï, au Tonkin, et l'autre à Yun-Nan-Fu, en Chine. Parmi ses directeurs, ce dernier compte un sulpicien chinois, ancien élève du séminaire de Paris.

Pépinière de prêtres et d'apôtres

Toutes ces maisons ont fourni et continuent à fournir leur contingent de prêtres et d'apôtres. Qu'il me soit permis de faire remarquer en particulier que le Séminaire Saint-Sulpice de Paris a formé une bonne partie de cet épiscopat d'Ancien Régime qui s'est montré si héroïquement fidèle au Pape pendant la Révolution française. Dans les temps modernes, bon nombre d'évêques daignent se rappeler avec reconnaissance qu'ils ont puisé à cette source les principes de leur éducation sacerdotale. Entre tous, comment ne pas mentionner ici notre grand archevêque, Mgr Bruchési, qui aimait Saint-Sulpice, et que Saint-Sulpice aimait?

A côté des évêques, il faut placer les fondateurs sortis de la maison: Mgr de Mazenod, lui-même évêque de Marseille, disciple chéri de M. Emery, fondateur des Oblats de Marie Immaculée; le P. Lacordaire, restaurateur de l'Ordre de Saint-Dominique en France; le P. Moreau, fondateur de la Congrégation

de Sainte-Croix. C'est un souvenir d'autant plus opportun à rappeler que les premiers religieux de ces communautés envoyés au Canada venaient de France.

Les Supérieurs généraux de Saint-Sulpice ont tous rempli avec zèle, plusieurs avec éclat, la charge qui leur était confiée. Je ne puis m'arrêter que sur les sommets. Après M. Olier, c'est M. Tronson, homme de doctrine et de gouvernement, qui a tant fait pour la colonie de Montréal, et en particulier pour les Soeurs de la Congrégation. A la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe siècle, c'est M. Emery qui, avec une intrépidité et une sagesse admirables, a fait face à la Révolution, et n'a pas craint de tenir tête à Napoléon lui-même pour défendre les droits du Saint-Siège. Au XXe siècle, c'est M. Garguet, qui, par son intelligence, sa patience et sa bonté, a reconstitué la famille sulpicienne dispersée par la loi de séparation en 1905, et a mérité par là d'être appelé par le nonce apostolique "troisième fondateur de la Compagnie" (après M. Olier et M. Emery). C'est enfin le Cardinal Verdier, l'honneur de Saint-Sulpice, dont les dix années d'épiscopat ont, entre autres oeuvres, doté la banlieue de Paris de cent-dix églises nouvelles.

Travaux ecclésiastiques de marque

Les professeurs ne se sont pas bornés à donner l'enseignement quotidien, plusieurs d'entre eux ont publié des ouvrages qui ont fait marque dans la science ecclésiastique. Dans le domaine de l'Écriture sainte, M. Le Hir était un hébraïsant de première force, et Renan, devenu, hélas! disciple infidèle, n'a pu s'empêcher de lui offrir le tribut de son admiration. M. Vigoureux a continué les travaux de son devancier. Pendant une vie de travail acharné, il a publié les ouvrages suivants: Manuel biblique — La Bible et la critique rationaliste — La Bible et les découvertes modernes — La Cosmogonie mosaïque

— La Bible polyglotte — un Dictionnaire de la Bible. Sa compétence reconnue l'avait fait appeler à Rome par Pie X en qualité de secrétaire de la Commission biblique. Dans le même ordre de travaux, il faut mentionner la grande oeuvre de M. Louis-Claude Fillion: un Commentaire de la Bible en 8 volumes.

En Théologie, M. Carrière, devenu plus tard Supérieur général, a donné des traités sur la Justice, les Contrats et le Mariage qui ont joui d'une grande autorité. M. Tanqueray, professeur à Baltimore, puis à Paris, a rendu aux séminaires un service signalé en composant son excellente Théologie dogmatique et morale, en six volumes. Il y a ajouté un Précis de théologie ascétique et mystique, en français, universellement apprécié dans le clergé et les communautés religieuses.

Pour le Droit canon, nous avons M. Icard avec son manuel en trois volumes. Ce prêtre éminent, mort Supérieur général en 1893, avait passé soixante ans de sa vie au Séminaire Saint-Sulpice de Paris. Au Concile du Vatican, il avait été théologien du Cardinal Bernadou, archevêque de Sens, et l'un des Cardinaux-légats l'avait félicité du rôle de conciliation que son autorité et ses amitiés lui permirent alors de jouer entre les différents groupes des évêques français. Après lui vient Mgr Many avec ses trois précieux volumes: "de Missa", "de Locis sacris", "de sacra Ordinatione", oeuvre de maître que la nouvelle législation ecclésiastique de 1918 laisse subsister presque en entier. Lui aussi fut appelé à Rome par Pie X pour travailler au Code de droit canonique, et il devint, en outre, auditeur de Rote.

La science historique s'est enrichie des neuf volumes de l'"Histoire de l'Église" publiés par M. Mourret.

M. Jean Guibert, particulièrement appliqué aux sciences, a publié ses leçons d'Apologétique scientifique: "Les Origines" (du

monde et de l'homme) et un manuel d'histoire naturelle. Dans l'ordre de l'éducation et de la spiritualité, il a composé "L'Éducateur apôtre", une "Retraite spirituelle" très appréciée, un volume sur "L'Éducation des Clercs" et des "Méditations". Il a laissé une marque profonde de son influence au séminaire d'Issy et à l'Institut Catholique de Paris.

Enfin M. Sauvé a publié de nombreux volumes dans lesquels il expose le dogme et la vie spirituelle: "Dieu intime", "Jésus intime", "L'homme intime", etc. De l'énumération un peu sèche qui précède, il résulte du moins que Saint-Sulpice a fourni à la science ecclésiastique une importante contribution.

La liberté de l'enseignement supérieur, laborieusement obtenue en 1875, a permis aux évêques de France de fonder cinq Universités catholiques ou Instituts. Après de ces Universités, il fallait établir des maisons où seraient réunis les jeunes prêtres destinés par leurs évêques aux études supérieures. Les Sulpiciens sont chargés de la formation spirituelle dans quatre de ces "séminaires universitaires" à Paris, à Lyon, à Toulouse et à Angers. Plusieurs d'entre eux occupent aussi une chaire de professeur dans les Facultés.

Toute société religieuse possède un noviciat. Bien que les Sulpiciens ne soient pas des religieux proprement dits, puisqu'ils ne font pas de vœux, ils sont appliqués pendant un an à la formation spirituelle dans une maison appelée "Solitude", et située à Issy.

Paroisse à Paris, maison à Rome

La paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, dont M. Olier a été curé, reste sous la direction des Sulpiciens. Cette paroisse compte aujourd'hui 30,000 âmes, et est desservie par seize prêtres. Au XVII^e siècle, elle était beaucoup plus vaste encore, et l'histoire nous rapporte que la religion n'y fleurissait guère.

Aidé de nombreux auxiliaires, M. Olier la transforma, et en fit une des meilleures paroisses de la capitale. Les œuvres établies par le saint curé y exercent encore, après trois siècles, leur influence profonde.

Il était impossible que la Compagnie ne fût pas représentée à Rome. C'est M. Captier qui, en 1878, donna à cette représentation sa stabilité en organisant la Procure de Saint-Sulpice, "alle Quattro Fontane". Cette maison, anciennement "palazetto" de la famille Albani, est la résidence du Procureur général de Saint-Sulpice près le Saint-Siège, chargé de toutes les affaires de la Compagnie à Rome. Elle reçoit une vingtaine d'étudiants: jeunes Sulpiciens et jeunes prêtres de différents diocèses, qui suivent les cours des Universités romaines. M. Captier, particulièrement estimé de Léon XIII, a su créer à la Procure une situation honorable dans la Ville éternelle. Son successeur, Mgr Hertzog, y maintient depuis près de cinquante ans les meilleures traditions. Il a eu, en 1899, l'honneur, plus grand qu'on ne pouvait alors le soupçonner, de recevoir pour ses retraites d'ordination, celui qui, en ce temps-là, s'appelait don Eugenio Pacelli, et qui aujourd'hui se nomme Pie XII, glorieusement régnant. Quant à Mgr Hertzog lui-même, ses nombreux amis savent quels services il a rendus, et comment, par sa connaissance du milieu romain, par son obligeance et par son sourire, il a résolu plus d'un problème diplomatique.

Tel est le bilan de Saint-Sulpice de France et des maisons qui en relèvent directement. L'établir en toute objectivité ne constitue pas une faute de sottise vantardise, mais un acte de simple justice envers l'œuvre et les ouvriers.

Aux Etats-Unis

II. ETATS-UNIS. — La Compagnie a constitué aux Etats-Unis une province composée de sept mai-

sons. Les premiers Sulpiciens sont arrivés à Baltimore en 1791: ils célèbrent donc en cette année 1941 le "sesquicentenary" de leur venue. De concert avec Mgr Carroll, alors seul évêque de cet immense pays, M. Emery, supérieur général, avait formé le dessein de fonder un séminaire pour assurer à la nation grandissante un clergé indigène. La tâche fut très dure, car pendant les dix premières années, à peu près personne ne se présentait, et en cet espace de temps on ne réussit à donner que quelques prêtres. Pour ne pas rester inactifs, les Sulpiciens se livraient aux missions, et c'est ce qui explique que, dans la première moitié du XIXe siècle, dix d'entre eux aient été élevés à l'épiscopat.

Mais M. Emery n'avait envoyé ses prêtres en Amérique que pour fonder un séminaire, et, voyant que le projet menaçait de ne pas aboutir, il avait résolu de les rappeler. Le pauvre évêque en était désolé. Devant ses supplications, le Supérieur général se décida à profiter du séjour de Pie VII à Paris, à l'occasion du sacre de Napoléon, pour lui soumettre ce cas angoissant. Le Pape répondit: "Mon fils, laissez, laissez subsister ce séminaire qui portera son fruit dans le temps. En rappeler les directeurs pour les employer en France dans d'autres maisons, ce serait dépouiller saint Pierre pour revêtir saint Paul". Et c'est ainsi, grâce à Pie VII, que le séminaire de Baltimore fut sauvé.

La bénédiction du Souverain Pontife a fécondé l'entreprise. Aujourd'hui, la Compagnie compte aux Etats-Unis une centaine de membres répartis comme il suit. A Baltimore, trois maisons: le vieux séminaire qui abrite les philosophes, le nouveau et superbe séminaire de Roland Park, séjour des théologiens, et le Petit Séminaire Saint-Charles, situé dans la banlieue, à Catonsville. Ce Petit Sémi-

naire a une histoire intéressante. Il a d'abord été bâti en 1848, sur un terrain donné par Charles Carroll, un des signataires de l'Acte d'Indépendance. L'édifice ayant été consumé par un incendie en 1911, on transféra l'institution dans une localité plus rapprochée de la ville. Seuls les aspirants à l'état ecclésiastique y sont admis. La générosité du clergé et des fidèles, la munificence de l'archevêque de Baltimore et les sacrifices de la Compagnie ont permis de donner au diocèse et aux régions voisines un séminaire digne de sa destination. On y admire surtout la splendide chapelle, don de la famille Jenkins, à laquelle appartenait un des supérieurs de la maison.

Le séminaire de Baltimore s'est dilaté. Au cours du XIXe siècle et en celui-ci, il a donné naissance aux séminaires de Boston (Brighton) et de New-York (Dunwoodie). Pour diverses raisons, Saint-Sulpice n'a pas gardé la direction de ces maisons. Par contre, on a fondé à Washington un séminaire universitaire (Caldwell Hall) destiné aux jeunes prêtres étudiants — plus récemment un autre séminaire de plein exercice, rattaché, lui aussi, à l'Université Catholique.

Saint-Sulpice a essaimé jusque dans le Far West. A San-Francisco, il a ouvert un séminaire complet de théologie et de philosophie, St. Patrick's Seminary — et un Petit Séminaire, St. Joseph's Seminary. Enfin, Grand et Petit Séminaire, St. Edward's Seminary, existent depuis dix ans à Seattle. Toutes ces maisons représentent en bloc environ 1600 élèves.

Telle est l'activité de la Compagnie de Saint-Sulpice en Europe et aux Etats-Unis. En remerciant Dieu des grâces passées, elle lui demande celle de pouvoir continuer son oeuvre pour le bien de l'Eglise et du clergé.

Henri GARROUTEIGT, P.S.S.

LES SUPERIEURS PROVINCIAUX A MONTREAL

Ils sont au nombre de dix-neuf. Pas tous également brillants. Non, certes. Mais tous également bons, généreux, pieux, dévoués à leur tâche, travaillant à étendre dans les âmes et sur le pays qui était ou qu'ils avaient fait leur pays, le règne de Jésus-Christ. Noble but, but très élevé et très chrétien. Ce fut leur but, le terme de leurs efforts, de leurs fatigues, et, ce but atteint, la récompense de leur zèle. Leur vie, par là même, s'enveloppe d'un rayonnement de gloire et, pour quelques-uns, d'un nimbe de sainteté. Ils furent, sans lésiner jamais sur le temps, le péril, la souffrance, des fondateurs, des éducateurs, des découvreurs, des constructeurs, des missionnaires, des héros, des martyrs. Ils le furent simplement, humblement, courageusement. Pour la plupart, les voix aimées qui avaient bercé leur enfance et encouragé leur jeunesse, s'étaient tuées. Une voix les dominait. Elle guidait leurs démarches, elle stimulait leur travail. C'était l'appel des âmes. D'où qu'elle vint, de la montagne, de la forêt ou de la plaine; de la ville ou de la campagne; du wigwam ou de la maison rustique, il n'importait. Cette voix les conviait au sacrifice en leur indiquant le labeur sacré. C'était assez. Alors quoi? Le séminaire cessait d'avoir des charmes, la ville naissante avec sa population confiante ne les retenait plus. Il fallait partir. Et l'on partait. Vers les contrées encore inconnues, vers les peuplades païennes et cruelles, à travers neiges et vents et lacs et rivières. On allait porter Dieu aux âmes et avec Dieu on portait la vérité, la paix, le salut.



Voici la liste des supérieurs provinciaux:

1. Gabriel de Queylus.. 1657-1661
2. Gabriel Souart 1661-1668
- Gabriel de Queylus.. 1668-1671
3. François Dollier de
 Casson 1671-1674
- Gabriel Souart 1674-1678
4. François Lefebvre .. 1678-1678
- François Dollier de
 Casson 1678-1701
5. François Vachon de
 Belmont 1701-1732
6. Louis Normant de
 Faradon 1732-1759
7. Etienne Montgolfier. 1759-1791
8. Gabriel-Jean Brassier 1791-1798
9. Jean-Henri-Auguste
 Roux 1798-1831
10. Jospe - Vincent Qui-
 blier 1831-1846
11. Pierre-Louis Billau-
 dèle 1846-1856
12. Dominique Granet .. 1856-1866
13. Joseph-Alexandre
 Baile 1866-1881
14. Frédéric-Louis Colin 1881-1902
15. Jean-Marie-Charles
 Lecoq 1902-1917
16. Narcisse-Amable
 Troie 1917-1919
17. René Labelle 1919-1931
18. Roméo Neveu 1931-1938
19. Eugène Moreau 1938-



Dire de chacun de ces supérieurs tout ce que l'on en sait serait trop long. Ce serait fastidieux. Je prends plutôt l'ensemble. Je fais un partage. Dans une première série je mets ceux qui ont marqué les événements de leur influence. Dans une seconde série je range ceux que les événements ont dirigés sans les dominer et surtout sans les égarer.

La scène est la même pour tous. La forêt vierge d'abord. Ce jour de mai où les barques remontant le fleuve longèrent la rive, elle s'éta-

la aux yeux émerveillés des colons, admirable comme aux temps de Jacques Cartier et de Champlain. Tous les deux ils avaient vu l'endroit favorable où pouvait se faire un établissement solide et prospère. En 1657 l'aspect de ce lieu n'a guère changé. Des maisons s'élèvent près du rivage. Un fort, une chapelle défendent et portent à la prière les premiers défricheurs. A travers les champs qui se défrichent, à l'orée des bois, des sentiers courent vers les hauteurs ou vers les limites prochaines de la ville naissante. C'est tout. Ils sont quatre qui arrivent alors, trois prêtres et un diacre. Ils sont venus, conduits par l'esprit qui avait animé le fondateur de leur communauté, pour établir, étendre, glorifier le règne de Dieu sur cette terre d'élection.

Dollier de Casson

Le premier ouvrier, celui qui arête tout d'abord les regards, c'est Dollier de Casson. D'autres ont travaillé avant lui, d'autres travailleront après lui. Lui les domine de toute la tête. C'est un soldat. Il en a l'allure, la bravoure, l'endurance. C'est un fondateur. Il voit loin. Il pose des actes à longues et durables conséquences. Puis rien ne l'arrête. Il ne connaît pas la peur. On lui donne une taille et une force extraordinaires. Légende peut-être. Mais fondée sur l'histoire. Et l'histoire est là d'ailleurs pour témoigner.

Les randonnées de Casson ont quelque chose d'épique. A peine arrivé au pays, il cherche et atteint les sauvages. C'est pour eux qu'il est venu. Il ne connaît pas leur langue. Il l'apprendra. Ils ne sont pas à Ville-Marie. Il ira dans leurs forêts. Il vivra de leur vie, connaîtra leurs misères, partagera leurs dangers. Il leur parlera du Grand Esprit. Ces courses aventureuses ne l'empêcheront pas de secourir les soldats. Soins du corps et soins de l'âme, il leur donnera largement tous les encouragements. Là-bas, sur les confins du pays qui se civilise ils dé-

fendent les colons et leurs demeures contre les incursions ennemies. Il est bien juste qu'on les aide. Ce drapeau de la France dont ils déroulent au-dessus du territoire évangélisé les plis glorieux, Casson en portera les couleurs sur les bords du lac Ontario, le long de l'Ohio, jusqu'au Mississipi. Il accompagne alors Cavalier de la Salle.

Audace et sagesse

Mais à l'audace qui brave les difficultés il joint la sagesse qui organise le présent et prépare l'avenir. L'avenir! Que sera-t-il pour ce coin de terre où déjà les premières moissons mûrissent? Il l'ignore. Il a toutefois le pressentiment de grandes choses. Le grain de sénévé, dont à l'origine de la ville on a parlé, a percé le sol. Il grandit et des nids s'accrochent à ses branches. Ville-Marie compte à peine une centaine de maisons. Ces maisons, il faut les aligner, les relier, ménager de l'air et de l'espace. Bref, il faut penser à demain. Et ce sera fait. Les rues seront ouvertes, elles seront nommées. Ces noms évoqueront plus tard le souvenir de ceux qui vinrent les premiers et, les premiers aussi, se donnèrent à la tâche ardue et douloureuse de fonder et de faire vivre. Et plus que cela. Le fleuve en amont de la ville est impraticable à la navigation. Puis il faut de l'eau pour les moulins. Aux deux fins il faudrait un canal. Projet gigantesque. Casson ne le croit pas irréalisable. Alors il se met à l'oeuvre et commence une entreprise qui ne sera complétée que beaucoup plus tard.

Lorsque épuisé il retourne en France pour y mourir bientôt, il peut contempler au moment où se détachent les amarres qui retiennent encore son bateau, la ville qui progresse, les maisons qui se sont multipliées, sa chère église, l'église qu'il a voulue, dont il a hâté la construction et qui maintenant éclaire, guide, console le peuple auquel il aura donné sa vie, et dont il écrira l'histoire.

Vachon de Belmont

Vachon de Belmont est de la même lignée, lignée de soldats, de missionnaires, de héros. Peut-être est-il encore plus complet comme supérieur. Ses dons sont plus variés et plus éclatants. Il est non seulement fort et courageux, entreprenant et audacieux. Il est aussi orateur, artiste. Dans son travail il met avec du courage et de la persévérance, l'amour du beau, même du gracieux et du charmant. La mission de la montagne en témoigne hautement. Sans doute il la protège contre les incursions toujours à redouter des Iroquois. Mais que de choses il y met qui vont élever et ennoblir l'âme des sauvages. La chapelle est ornée de tableaux peints par lui. Il fait chanter, et le chant sera accompagné par des instruments de musique.

Idée de génie qu'il a eue là : rassembler les sauvages déjà convertis, les soustraire aux aléas de la famine et du chômage, les défendre contre les dangers de la ville et les fréquentations des méchants, les maintenir dans une atmosphère de piété et de tranquillité salutaires. Dans leurs forêts il est difficile de les atteindre. Lorsque vient la saison de la chasse, il est impossible de continuer auprès d'eux le ministère commencé. Près des villes, l'eau-de-vie les guette avec ses ivresses cruelles et souvent sanglantes. La Montagne, le Sault, Oka remplaceront Kenté, La Galette, La Présentation, l'Île-aux-Tourtes. Ce sera durant bien des années une sorte d'oasis, un petit paradis. Hurons, Algonquins, Sioux, Renards, Têtes-Plates y vivront heureux et chrétiennement.

Pendant que la ville grandit

De là-haut, de la montagne qu'il a peuplée, Monsieur de Belmont suit les progrès de sa ville. Il lui a donné sa richesse. Il lui a consacré sa vie. Par des sentiers que les colons ont peu à peu tracés et élargis il y descend souvent, se rendre

compte de tout ce qui s'y fait. Sous son impulsion, la ville s'entoure de fortifications, elle redresse ses rues, elle rend plus solides ses maisons. Il continue, pour en rendre les approches plus faciles, le creusage du canal de Lachine.

Aussi quelle influence! Influence, religieuse d'abord, comme grand vicaire de l'évêque de Québec, influence du curé, influence de l'orateur, influence du citoyen et du seigneur. Ensemble magnifique. Il servira à développer la ville, à faire aimer la France et l'Eglise. Tout autour de Ville-Marie les paroisses qui se sont lentement établies sont desservies par des Sulpiciens. Dans l'histoire de la communauté il n'y a peut-être pas de période plus prospère et plus glorieuse.

* * *

Des années passent et ce sont des années heureuses. Les administrations du premier Vaudreuil et de Duquesne sont des périodes de paix et de prospérité. La population augmente, les rives du fleuve s'embellissent de villages dominés par des clochers et des flèches. Le commerce des fourrures, les industries locales apportent aux habitants des villes le confort que l'agriculture répand dans les campagnes. Puis voici venir les épreuves, les luttes, les suprêmes défaites. Les colonies anglaises, ambitieuses et puissantes, menacent, attaquent, ruinent la colonie. C'est alors qu'apparaît Monsieur Montgolfier.

M. Montgolfier

Il est grand, il est bel homme, il est de manières distinguées, affable. Il est surtout dévoué, courageux, persévérant. Situation difficile et embarrassée que la sienne. Rester? Partir? Dilemme douloureux. Dans ce naufrage de tout, à quelles épreuves se raccrocher? Pas un instant il n'y eut chez lui le découragement. Agir, agir vite, agir pourtant avec prudence et circonspection, ce fut là son programme. Encourager

la population, se mettre en relations avec les vainqueurs, tirer parti des circonstances défavorables, il sera capable de toutes les initiatives pour arriver au résultat désiré, pour sauver ce qui reste des institutions d'autrefois. La séparation se fera d'avec Paris, les bien reviendront à la communauté de Montréal. Ils sont quarante au Séminaire. Ils ne seront plus que vingt-huit. Ce nombre ira en diminuant toujours à cause des dispositions hostiles du gouvernement anglais. Les paroisses seront sans curés, les communautés auront peine à subsister. Désarroi partout. Lui est toujours sur la brèche. Il parle, il écrit, il va à Londres, il va à Paris, il demande, supplie, fait appel à toutes les pitiés. Un instant le rôle prépondérant qu'il remplit le porte jusqu'à l'épiscopat. Il refuse. Il travaillera jusqu'à sa mort. Mort en-deuilée: dans sa communauté ils ne sont que deux prêtres. Mais il aura sauvé l'avenir.

MM. Roux et Quiblier

L'avenir! Qui donc dans ces conjonctures aurait pu y penser sans frémir! Mais l'orage ne dévaste pas toujours. Il féconde. Les arbres, ébranlés jusque dans leurs racines, reverdissent après la tempête. Lentement la communauté se reconstitue. On se replie vers Montréal. Vraie mesure stratégique. Les paroisses lointaines, puis les paroisses près de la ville sont abandonnées les unes après les autres. On y laisse seulement le souvenir des travaux, des fatigues, des vertus de ceux qui les administrèrent. Toute une époque, celle qui va du commencement du XIXe siècle jusqu'à 1831, est remplie par le nom et les oeuvres de Monsieur Roux. C'est ensuite le gouvernement de Monsieur Quiblier.

Ce fut un supérieur de valeur. Il eut à faire face à de grandes difficultés. Elles lui vinrent d'où, semblait-il, elles n'auraient jamais dû surgir. Les événements s'enchaînent

et se déroulent souvent contre toutes nos prévisions. Longtemps le supérieur de Saint-Sulpice avait connu l'honneur et joui du privilège d'être le premier à Montréal. Il traitait de pair avec les plus grands personnages, avec les gouverneurs, sous l'un et l'autre régimes. Son avis était non seulement écouté. Il était demandé, recherché. On lui rendait visite comme au seigneur et au maître. La fin vint de tous ces hommages. Mais le prêtre restait. Il savait le devoir qui lui incombait. Devant lui s'étendait la voie tracée par ses devanciers. Il n'avait qu'à y marcher. Et c'est bien ce qu'il fit. Il le fit avec noblesse, avec esprit de foi. Entre ses mains l'oeuvre sulpicienne continuera de se développer. Oeuvre paroissiale, oeuvre d'éducation, oeuvre chrétienne. Lui aussi avait grande allure. A sa distinction naturelle il ajouterait au déclin de sa vie une dignité plus haute: celle de la souffrance chrétiennement supportée.

La tâche de M. Colin

Il appartenait à Monsieur Colin d'opérer la transition entre le régime des premiers temps et celui des temps modernes. Saint-Sulpice avait connu une ère d'omnipotence. On était seigneur, on exerçait la justice, on concédait les terres, on faisait les lois. Dans la région de Montréal la voix qui se faisait entendre, la seule, c'était celle des souverains incontestés de la région. Il en fut ainsi longtemps. Puis l'autorité s'effrita, grugée par des autorités ou semblables ou hostiles ou supérieures. L'adaptation au nouveau régime se fit lentement, douloureusement, avec des regrets et des retours vers le passé. Elle était nécessaire pourtant. Ce fut Monsieur Colin qui parvint à la faire. De cela il faut lui être reconnaissant. On n'y pense peut-être pas assez. Il avait pour cette oeuvre des dons merveilleux. Il savait vouloir, attendre, se taire, se taire surtout, saisir les occasions, puis, l'heure

venue, agir. Il savait aussi voir loin et grand. L'influence perdue ici il la retrouverait là avec cette différence que ce qu'on appelait dans un cas usurpation on devrait l'appeler maintenant activité légitime et fidélité à la vocation. Grand orateur, orateur parfois fulgurant, il était surtout un manoeuvrier incomparable. Il touchait juste, au point faible de l'interlocuteur. Celui-ci concédait la victoire sans trop se rendre compte comment il avait été retourné. La question des paroisses, le Collège Canadien de Rome, l'Université, bien d'autres grandes affaires et difficiles questions: ce sont là des titres à sa gloire. Que ce soit aussi des motifs d'honorer sa mémoire dans un souvenir reconnaissant.

Esprit de foi et dévouement

Dans cette galerie bien des portraits n'apparaissent pas. Leurs images se confondent avec celles qui ont été mises en lumière. Elles se ressemblent. C'est partout le même esprit de foi, c'est toujours le même dévouement à l'Eglise et au pays. Je résume leur travail dans les deux considérations qui suivent.

Pour les sulpiciens qui vécurent aux origines et dans les années qui suivirent immédiatement il s'agissait de maintenir coûte que coûte un vrai esprit sacerdotal. Monsieur Olier n'avait pas pensé en fondant son séminaire que les membres de sa communauté seraient un jour des découvreurs, des curés, des architectes et des bâtisseurs. Ils furent tout cela pourtant. Ils le furent car ils devaient l'être. Dans les régions inexplorées où ils venaient travailler, vivre et mourir, tout était à faire. Quelle erreur si au lieu d'accepter la tâche telle qu'elle

se présentait, ils avaient dit: "Ce n'est pas là notre vocation", et si, après ces paroles, ils avaient tout quitté. Non, cela ne pouvait pas être. Mais avec cette forme inattendue d'activité et de zèle naissaient des dangers dont il eut été imprudent de nier la gravité. L'esprit qui avait conduit et amené les premiers missionnaires, qui les avait attachés à leur dure besogne, cet esprit, les distances, les courses, les absences, l'éloignement, bref un ensemble de circonstances favorables au relâchement, cet esprit risquait de s'évaporer, de s'amenuiser, de se dissoudre, de disparaître. Le conserver, le fortifier, l'adapter aux régimes nouveaux, ce devait être le devoir des supérieurs. C'est ce qu'ils firent. Des caricatures représentent la sulpicien de 1830 mal vêtu, inélegant, engoncé, rustaud même. Peut-être. Mais prêtre, certes, prêtre à fond, sans réserve, partout, toujours. Ce n'est pas un mince mérite.

Restait pour les temps plus rapprochés de nous une autre oeuvre importante elle aussi. L'adaptation. Le mot venait souvent sur les lèvres du cardinal Verdier. Il en faisait le leit-motiv de ses exhortations aux prêtres de son diocèse. Adaptez-vous. Les circonstances, les conditions, les moeurs, les besoins, les méthodes, tout est changé ou en voie de changement. Ne murmurez pas, ne dites pas: c'est affreux, c'est triste. Non, non! Mais allez au devoir, au travail, à la tâche, au sacrifice, gaiement, crânement, bravement, pour Dieu, l'Eglise, les âmes. Dieu vous aidera. Programme magnifique. C'est à le réaliser que s'employèrent dans ces toutes dernières années les supérieurs que nous avons connus, celui que nous avons le bonheur de vénérer.

Henri GAUTHIER, P.S.S.

SULPICIENS ET ELEVES DE SAINT-SULPICE ELEVES A L'EPISCOPAT

I

Un article des Constitutions de Saint-Sulpice commence ainsi: "Ils n'accepteront aucune dignité ecclésiastique..." Il n'y aurait donc pas lieu de parler de sulpiciens devenus évêques. Tout au plus pourrait-on mentionner les noms de ceux qui ont eu la possibilité de refuser l'épiscopat. En fait, cette liste, si elle pouvait être un jour complétée, serait probablement aussi longue que celle des sulpiciens devenus évêques. Elle remonte au fondateur même de Saint-Sulpice.

Monsieur Olier (1608-1657) donna lui-même l'exemple en refusant un évêché sur les conseils du Père de Condren, son directeur spirituel. C'était la conviction de ce dernier que Monsieur Olier était appelé par la Providence à fonder l'Oeuvre des grands séminaires en France.

Monsieur Tronson (1622-1700), deuxième successeur de Monsieur Olier comme supérieur de Saint-Sulpice, refusa en 1676 l'évêché que lui offrait Colbert, comme il avait refusé précédemment en 1668 l'évêché de Grenoble. Il alléguait dans les deux cas qu'il servirait plus utilement l'Eglise en travaillant au séminaire à former de bons prêtres et même de saints évêques.

Il en fut de même pour *Monsieur Emery* (1732-1811), neuvième supérieur de Saint-Sulpice, qui refusa trois fois, pour *Monsieur Carrière* (1795-1864), treizième supérieur, pour *Monsieur de la Chetardye* (1636-1714), curé de Saint-Sulpice de Paris, pour *Monsieur Dulau d'Allemans* (1710-1791), oncle de Mgr Dulau, archevêque d'Arles, l'illustre victime du massacre des Carmes en 1792, pour *Monsieur Antmé*

(1757-1829) qui refusa l'évêché de Marseille, pour *Monsieur Galitzin* (1770-1840) qui refusa plusieurs évêchés aux Etats-Unis, pour *Monsieur Dowd*, desservant puis curé de Saint-Patrice de Montréal de 1859 à 1891, qui refusa l'évêché de Toronto, et pour plusieurs autres.

Si plusieurs sulpiciens refusèrent l'épiscopat, d'autres durèrent l'accepter par obéissance ou pressés par les circonstances. Il en est même quelques-uns qui, ayant quitté Saint-Sulpice pour une raison ou pour une autre, arrivèrent dans leur nouvelle carrière jusqu'à l'épiscopat.

En fait, en vertu de l'article des Constitutions, cité plus haut, ceux qui étaient encore sulpiciens au moment de leur élévation à l'épiscopat, devaient quitter la communauté. Ce qui contribuait dans certains cas à augmenter l'insistance qu'on mettait à refuser un honneur qui entraînait une telle conséquence.

Mgr Flaget semble avoir été le premier à rompre avec cette tradition. Nommé en 1808 évêque du nouveau diocèse de Bardstown, devenu depuis l'archidiocèse de Louisville dans le Kentucky, il passa en France, espérant faire agréer son refus plus facilement. N'ayant pas réussi à convaincre Monsieur Emery, alors supérieur de Saint-Sulpice, il en obtint au moins de rester membre de la communauté, et consentit à se laisser sacrer évêque.

Tout récemment et comme pour sanctionner ce nouvel état de chose, S. E. le Cardinal Jean Verdier, bien que devenu archevêque de Paris et cardinal, continua de rester

jusqu'à sa mort supérieur de Saint-Sulpice.

Si maintenant nous essayons de dresser la liste, forcément incomplète au moins pour la France, des sulpiciens devenus évêques, nous trouvons une vingtaine de noms pour la France, une dizaine pour les Etats-Unis et neuf pour le Canada.

EN FRANCE

En France, on voit, au tout début de Saint-Sulpice, un compagnon même de Monsieur Olier devenir évêque, *Monsieur de Caulet* (1610-1680) que le Père de Condren avait associé à Monsieur Olier pour faire des missions en Auvergne et ailleurs. Il était chargé plus spécialement du séminaire de la paroisse Saint-Sulpice, quand Louis XIV, en 1644, sur présentation de saint Vincent de Paul, le nomma malgré ses résistances évêque de Pamiers.

Puis l'on voit successivement:

Monsieur Joly (1610-1678) évêque d'Agen en 1664.

Monsieur de Champflour (1646-1724), évêque de La Rochelle en 1703.

Monsieur de Sabatier (1654-1733), évêque d'Amiens en 1706.

Monsieur de Montmortin (1691-1770), évêque d'Aire en 1722, de Langres en 1734.

Monsieur de Lussan (1703-1769), archevêque de Bordeaux en 1743.

Monsieur d'Albaret (1736-1800), évêque de Sarlat en 1777.

Monsieur de Verclous (1733-1801), évêque de Mariana en Corse en 1791.

Monsieur Fournier (1760-1834), évêque de Montpellier en 1806.

Monsieur Frayssinous (1765-1841), premier aumônier du roi, vicaire général de Paris, Grand Maître de l'Université, ministre, membre de l'Académie française, cardinal élu, évêque d'Hermopolis in partibus infidelium.

Monsieur Tharin (1787-1843), évêque de Strasbourg en 1823.

Monsieur Affre (1793-1848), archevêque de Paris en 1840, frappé

à mort sur une barricade durant la révolution de 1848.

Monsieur Lacroix (1793-1882), évêque de Bayonne en 1838.

Monsieur Rousselet (1795-1881), évêque de Sées en 1843.

Monsieur Foulquier (1798-1882), évêque de Mende en 1849.

Monsieur de Pompignac (1802-1877), évêque de Saint-Flour en 1857.

Monsieur Baudry (1817-1863), évêque de Périgueux en 1861.

Monsieur Dabert (1813-1901), évêque de Périgueux en 1863.

Nous arrivons ainsi à *Monsieur Jean Verdier* (1864-1940), l'ami des Canadiens. Il naquit à Lacroix, dans le diocèse de Rodez, le 19 février 1864. Ordonné prêtre à Rome en 1887, il remplit plusieurs fonctions sulpiciennes durant quarante-deux ans. Il était supérieur du séminaire de l'Institut Catholique de Paris lorsque, en 1929, en six mois, il devint successivement vicaire général de Paris, supérieur de Saint-Sulpice, archevêque de Paris et cardinal. On le vit à Montréal en 1932.

Monsieur Auvity, né en 1874, est le seul sulpicien évêque actuellement vivant en France. Il fut agrégé à Saint-Sulpice en 1900. En 1933 il était élu auxiliaire de Bourges. Trois ans plus tard il devenait évêque de Mende.

AUX ETATS-UNIS

Aux Etats-Unis on voit, tout au début de l'indépendance américaine, *Monsieur Flaget* (1763-1850) devenir premier évêque de Bardstown. Comme plusieurs autres sulpiciens, il avait été chassé de France par la Révolution. Arrivé à Baltimore en 1792, il devint évêque en 1808.

Monsieur David (1761-1841) était arrivé en Amérique avec Monsieur Flaget. Il l'accompagna lorsqu'il fut nommé évêque de Bardstown et devint son coadjuteur en 1818. Il avait précédemment refusé deux fois l'épiscopat.

Monsieur Maréchal (1768-1828) fit un premier stage en Amérique de 1792 à 1803. Rappelé en France par Monsieur Emery après le Con-

cordat de Napoléon, il retourna aux Etats-Unis lorsque Saint-Sulpice fut supprimé en 1811. Il réussit en 1814 à refuser l'évêché de Philadelphie, mais dut obtempérer aux instances de Rome et devenir en 1817 archevêque de Baltimore.

Monsieur Dubourg (1766-1833) arriva aux Etats-Unis en 1794 et fut admis à Saint-Sulpice l'année suivante. Il fut sacré par le Pape lui-même évêque de Nouvelle-Orléans en 1815. Onze ans plus tard, épuisé, il rentra en France, mais devenait bientôt évêque de Montauban et deux mois avant sa mort archevêque de Besançon.

Monsieur Dubois (1764-1842), arrivé à Baltimore par la Havane en 1791, ne fut sulpicien que de 1808 à 1824. Deux ans après sa sortie de Saint-Sulpice il fut nommé évêque de New-York. Il y justifia, par son énergie à lutter contre les abus, le surnom de "Petit Bonaparte" qu'on lui avait donné durant son temps de collègue.

Il faudrait placer ici, par ordre d'élection, si élection il y a eu, *Monsieur Gabriel Richard* (1764-1832). Il fut de 1798 jusqu'à sa mort le grand organisateur religieux et social de la région de Détroit, habité par beaucoup de Canadiens. Ses admirateurs l'éluèrent même au Congrès de Washington en 1823, seul prêtre qui eût jamais cet honneur aux Etats-Unis. On assure qu'il avait été nommé évêque de Détroit, ou tout au moins qu'il avait été question de lui pour le nouveau diocèse, lorsqu'il mourut dans l'exercice de son dévouement auprès des victimes de l'épidémie de 1832.

Monsieur Bruté de Remur (1779-1839) fut d'abord brillant médecin des hôpitaux de Paris avant de devenir prêtre. Admis à Saint-Sulpice en 1808, il fut quand même réclaté par son évêque. Il réussit au bout de deux ans à obtenir la permission de passer aux Etats-Unis. Son oeuvre comme théologien et comme publiciste fut considérable. Il devint en 1834 premier évêque du diocèse de Vincennes, devenu depuis le diocèse d'Indianapolis.

Monsieur Chabrat, décédé en

1868, n'était que sous-diacre lorsqu'il fut amené de France par Mgr Flaget en 1810. Lorsque son premier coadjuteur, Mgr David, se retira en 1834, Mgr Flaget le demanda comme coadjuteur. Monsieur Chabrat devint évêque de Bardstovne en 1841 et se retira en 1847.

Monsieur Chanche (1795-1852) commença la liste des sulpiciens, devenus évêques, nés en Amérique. Il était natif de Baltimore et fut baptisé par Monsieur Dubourg, ordonné par Mgr Maréchal. Pour faire revivre en Amérique les traditions sulpiciennes, il refusa successivement les coadjutoreries de Baltimore, de Boston, de New-York et n'accepta en 1841 d'être premier évêque de Natchez qu'à la condition de rester membre de Saint-Sulpice. L'on ajoute qu'en considération de circonstances particulières cette faveur lui fut accordée.

Monsieur Eccleston (1801-1851) était aussi américain mais de parents protestants. Sa mère, devenue veuve, s'étant remariée à un catholique, se convertit et l'amena à se convertir à son tour en 1814. Il fut admis à Saint-Sulpice en 1827 et devint cinquième archevêque de Baltimore en 1834.

Monsieur Vérot (1805-1876), le dernier en date des sulpiciens des Etats-Unis devenus évêques, était venu de France en 1830. Chose apparemment contradictoire, il excellait en mathématiques et en bons mots. Il fut nommé vicaire apostolique de la Floride en 1858. Trois ans après, on ajouta à sa charge le diocèse de Savannah en Georgie. En 1866, il était déchargé de ce diocèse et devenait évêque de Saint-Augustin en Floride.

Nous verrons plus bas un autre évêque des Etats-Unis, Mgr O'Farrell, de Trenton, mais il appartenait comme sulpicien à la province du Canada.

AU CANADA

Au Canada, le premier à devenir évêque fut *Monsieur de Cicé* (1850-1708), dix-neuvième sulpicien arrivé de France. Il ne resta que quelques années au pays. Rentré en France, il repartit bientôt comme missionnaire en Chine. Il fut nom-

mé en 1699 vicaire-apostolique du Siam et du Japon.

Monsieur Dosquet (1691-1777) était né en Belgique. Il fit un premier stage de deux ans au Canada de 1721 à 1725, puis quitta Saint-Sulpice pour passer aux Missions Étrangères de Paris. Nommé vicaire-apostolique aux Indes, il échangea en 1729 son vicariat pour la coadjutorerie de Québec. Devenu évêque de Québec par la démission de Mgr Mornay en 1734, il démissionna à son tour cinq ans plus tard et se retira à Rome.

Monsieur du Bril de Pontbriand (1708-1760) dont les restes reposent dans le cimetière sulpicien sous la chapelle du Grand Séminaire de Montréal, fut le dernier évêque de Québec sous le régime français. Il était né à Vannes, en Bretagne, fit ses études classiques au collège de La Flèche et ses études théologiques à Saint-Sulpice de Paris. Il quitta Saint-Sulpice au bout de dix ans pour devenir vicaire-général de Saint-Malo. En 1740 le roi le désigne pour l'évêché de Québec et le Pape Benoît XIV confirme cette nomination.

Monsieur Lartigue (1777-1840) fut le premier sulpicien, né au Canada, à devenir évêque. Natif de Montréal, il fit ses études classiques au Collège de Montréal, puis commença l'étude du droit. Prêtre en 1800, il fut admis à Saint-Sulpice six ans plus tard. Il fut nommé auxiliaire de Québec et vicaire général à Montréal en 1821. En 1836 il devenait premier évêque de Montréal.

Monsieur Phelan (1795-1857), né en Irlande, fut ordonné prêtre par Mgr Lartigue puis agrégé à Saint-Sulpice en 1825. Il fut coadjuteur de Kingston en 1843 et administra ce diocèse pendant quatorze ans en l'absence de Mgr Gaulin qui s'était retiré. Il ne devint évêque titulaire de Kingston qu'un mois avant sa mort.

Monsieur de Charbonnel (1802-1891), fut un sulpicien original. Un an après son ordination il refusa de devenir aumônier de la duchesse de Berry et se fait admettre

à Saint-Sulpice. Il refuse successivement de devenir vicaire-général à Bordeaux, à Autun, au Puy. Pour éviter plus sûrement les honneurs qui le poursuivent sans cesse, il s'enfuit aux États-Unis. C'était tomber de Charybde en Scylla. Il eut à refuser un évêché, puis la coadjutorerie de la Nouvelle-Orléans. Il vint alors à Montréal pour être plus en sûreté. Mais, étant tombé malade, il alla se reposer en France. Nouvel assaut! Il lui faut refuser une candidature à l'Assemblée Nationale. Enfin Pie IX le mande à Rome, le nomme évêque de Toronto et le sacre lui-même en 1850. Mgr de Charbonnel réussit à faire accepter sa démission en 1860. Voyant que son titre de sulpicien ne l'a pas suffisamment protégé contre les honneurs, il entre chez les capucins. Mais là encore, pour n'en pas perdre l'habitude, il refuse un évêché en Algérie. Sur la fin de sa vie, il dut cependant accepter encore le titre d'archevêque-évêque in partibus infidelium.

Monsieur Pinsonnault (1815-1883), naquit à Saint-Philippe de Laprairie, étudia au Collège de Montréal. Il fit sa Solitude à Paris où il fut ordonné prêtre en 1840. Il quitta Saint-Sulpice en 1849 et devint chanoine de Montréal. En 1856 il fut élu premier évêque de London, mais dut démissionner en 1866 pour cause de surdité.

Monsieur O'Farrell (1832-1894), était né en Irlande. Il étudia la théologie à Paris et s'y agrégea à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre à Limerick en 1855, il fut envoyé au Grand Séminaire de Montréal comme professeur de Dogme. Sa santé ayant fait défaut, il passa au ministère à Saint-Patrice, à Sainte-Brigide et devint curé de Sainte-Anne. En 1869 il quitta Saint-Sulpice pour aller à New-York où il fut vicaire puis curé à St. Peter. En 1881 il fut sacré premier évêque de Trenton.

Monsieur Emile Yelle, né à Saint-Remi de Napierville, le 4 avril 1893, étudia à Joliette et au Grand Séminaire de Montréal. Ordonné prêtre en 1917, il alla étudier deux

ans à Rome et fit son année de Solitude à Paris. Il fut professeur durant sept ans, puis supérieur durant six ans au Grand Séminaire de Montréal. En 1933, il était nommé archevêque coadjuteur de Saint-Boniface. Sa santé ayant fait défaut, il s'est retiré à l'Hôtel-Dieu de Montréal en 1941.

II

Les anciens à travers le monde

Calculer le nombre des anciens élèves de Saint-Sulpice qui sont devenus évêques à travers le monde n'est pas chose facile. Aussi devons-nous nous contenter de chiffres approximatifs.

Pour ce qui est de la *France* nous trouvons deux affirmations dans "Les Sulpiciens", par Monval. A la fin du dix-septième siècle, soixante ans à peine après la fondation du premier séminaire sulpicien, on comptait une quarantaine d'anciens élèves de Saint-Sulpice devenus évêques. Durant le dix-huitième siècle il y en aurait eu plus de deux cents.

Parmi ces évêques, il en est qui nous intéressent particulièrement. Anciens de Saint-Sulpice de Paris. Mgr Dosquet, coadjuteur puis évêque de Québec, de 1730 à 1739, Mgr Pourroy de l'Auberivière, évêque de Québec, en 1740, décédé à son arrivée, Mgr du Breil de Pontbriand, successeur des précédents de 1741 à 1760, Mgr de Charbonnel, évêque de Toronto, de 1850 à 1860, Mgr O'Farrell, évêque de Trenton, de 1881 à 1894. Mgr Fabre, coadjuteur, puis évêque, puis archevêque de Montréal, de 1873 à 1896, et Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal, de 1897 à 1939, étaient anciens du séminaire d'Issy-les-Moulineaux. Mgr Pascal, O.M.I., vicaire apostolique puis évêque de Prince-Albert, de 1891 à 1920, était ancien du séminaire de Viviers. Mgr Legal, O.M.I., coadjuteur puis évêque de Saint-Albert, puis archevêque d'Edmonton, de 1897 à 1920, était ancien de Saint-Sulpice de Nantes. Mgr Jamot, vicaire apostolique puis évêque de Peterborough, de 1874 à

1886, était ancien de Limoges. Mgr Coudert, O.M.I., coadjuteur du vicaire apostolique du Yukon et de Prince-Rupert, depuis 1936, est un ancien du grand séminaire de Clermont.

Aux Etats-Unis, Saint-Sulpice ne date que de 1791. A cette époque, il n'y avait en tout et partout que quelque 25,000 catholiques et un seul diocèse, celui de Baltimore. Cela explique que le séminaire de Baltimore n'ait compté de 1791 à 1849 que cent quatorze élèves ordonnés prêtres. De ce nombre il y avait onze évêques. A partir de 1850 le progrès fut plus rapide. En 1891, cent ans après la fondation, on comptait vingt-deux anciens élèves devenus évêques. Parmi ceux-là il faut mentionner tout spécialement S. Em. le cardinal James Gibbons, archevêque de Baltimore. Il termina sa théologie et fut ordonné en 1861.

Actuellement on voit, parmi les quelque cent vingt-cinq évêques vivant aux Etats-Unis, trente-trois anciens élèves de Saint-Sulpice, dont trois de Saint-Sulpice de Paris et six de Saint-Sulpice de Montréal. Les anciens élèves du Grand Séminaire de Montréal sont: Mgr Mathias Lenihan, archevêque titulaire de Preslavo, doyen de l'épiscopat américain, Mgr J. Schrembs, archevêque-évêque de Cleveland, Mgr J. McGrath, évêque de Baker City, Mgr Thomas O'Leary, évêque de Springfield, Mgr Henry Rohiman, évêque de Davenport, Mgr Armstrong, évêque de Sacramento.

Ceux du Grand Séminaire

Même pour le *Canada*, la liste des anciens élèves de Saint-Sulpice devenus évêques n'est pas encore complétée. Le Grand Séminaire de Montréal, qui existe comme tel depuis 1840, a déjà donné à l'Eglise quatre-vingt-sept évêques. On trouve quatre-vingt-trois noms dans l'Album souvenir du centenaire du Grand Séminaire. A cette liste il faut ajouter: Mgr H. O. Chalifoux (1850-1922), qui étudia au Grand

Séminaire de septembre 1873 à décembre 1874 et devint auxiliaire de Sherbrooke en 1914. Son nom avait été omis par mégarde. Mgr Georges Cabana, archevêque-coadjuteur, de Saint-Boniface, Mgr Conrad Chaulmont et Mgr Lawrence Whelan, auxiliaires de Montréal.

A ces quatre-vingt-sept il faudrait ajouter les noms de ceux qui ont étudié à Saint-Sulpice de Montréal, avant même la fondation du Collège de Montréal, en 1767, tel Mgr Pierre Denaut, coadjuteur puis évêque de Québec de 1794 à 1805. Il y aurait aussi les noms de ceux qui ont étudié au Collège de Montréal avant la fondation du Grand Séminaire, soit de 1767 à 1840. Nommons entre autres: Mgr J.-O. Plessis, coadjuteur, puis évêque, puis archevêque de Québec, de 1797 à 1823. Mgr J.-N. Provencher, auxiliaire de Québec pour l'Ouest, puis évêque de Saint-Boniface, de 1820 à 1853. Mgr M. Power, premier évêque de Toronto, de 1841 à 1847. Mgr Pinsonnault, premier évêque de London, de 1856 à 1866. Mgr Gillis, évêque d'Edimbourg, Mgr D. W. Bacon, évêque de Portland, de 1855 à 1874. Mgr Fitzpatrick, évêque de Boston, de 1846 à 1866. Mgr Lartigue, auxiliaire, puis évêque de Montréal, de 1820 à 1840.

Il y aurait également les noms de ceux qui, ayant étudié au Collège

de Montréal, ont fait ailleurs leurs cours de théologie. Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal. Mgr Conroy, auxiliaire puis évêque d'Ogdensburg, de 1912 à 1939. Mgr Ubald Langlois, O.M.I., vicaire apostolique de Grouard depuis 1938.

Enfin il serait intéressant de connaître tous les anciens du Collège Canadien à Rome qui sont devenus évêques. Ici la liste serait assez longue. Mentionnons seulement quelques noms. Mgr J. T. McNally, archevêque d'Halifax, Mgr J.-A. Langlois, évêque de Valleyfield, Mgr J. T. Kidd, évêque de London, Mgr A.-O. Corntois, évêque des Trois-Rivières, Mgr J.-G.-A. Courchesne, évêque de Rimouski. Mgr A. Leblanc, évêque de Hearst. Mgr A. Douville, auxiliaire de Saint-Hyacinthe.

Actuellement, des quelque cinquante-cinq évêques vivant au Canada, plus de la moitié sont à un titre ou à l'autre anciens de Saint-Sulpice. Deux sont anciens de Saint-Sulpice de Baltimore: Mgr Coudert, O.M.I., et Mgr Brodeur, évêque d'Alexandria. Si on parvenait à compléter la liste c'est certainement beaucoup plus d'une centaine d'évêques qui sont anciens de Saint-Sulpice de Montréal.

Georges-Henri LACASSE, P.S.S.

MONSEIGNEUR LARTIGUE

A la Compagnie de Saint-Sulpice revient l'honneur — et c'était justice — d'avoir formé et longtemps compté parmi ses membres le premier évêque de Montréal; Mgr Jean-Jacques Lartigue. Entre tant d'évêques que Saint-Sulpice a donnés à l'Eglise, il a droit, croyons-nous, à une place de choix et à un traitement d'honneur.

L'enfance et la jeunesse

Jean-Jacques Lartigue naquit à Montréal, le 20 juin 1777. Son père était médecin; par sa mère, Marie-Marguerite Cherrier, il était le cousin de Louis-Joseph Papineau et de Denis-Benjamin Viger. Fils unique, et longtemps attendu, il ne fut pas gâté, mais élevé au sens le plus chrétien du mot. L'amour des pauvres, qui fut comme la caractéristique de son apostolat, existait déjà chez l'enfant. "Les plus petites particularités dans la vie de ceux que la divine Providence a chargés de quelque haut ministère, écrit Mgr Bourget, sont toujours poignantes d'intérêt, quand ensuite on fait certains rapprochements avec d'autres faits qui sont d'une nature éclatante dans la vie d'un grand homme. Eh bien! l'immortel fondateur de l'épiscopat à Montréal, quand il était petit enfant, avait un désir, c'était de pouvoir aller nu-pieds dans les rues, quand il voyait passer de pauvres enfants sans souliers. Plus tard, et lorsqu'il exerçait le saint ministère dans cette ville qui fut son berceau comme elle a été son tombeau, sa charité a expliqué ce que voulait dire ce sentiment si digne d'un bon coeur, car on l'a vu sacrifier au soulagement des pauvres, d'abord, tous ses reve-

nus patrimoniaux. Puis, comme ils ne suffisaient pas à sa charité, il vendait sa montre et les autres objets dont il pouvait se passer absolument. Et après cela, il dépouillait sa tendre mère qui, comme on le sait, ne vivait que pour lui."

Après de brillantes études au Collège de Montréal, il se destine au barreau et commence son droit. Il n'oublie pas cependant que la science de sa religion est le premier devoir de l'intellectuel catholique. Et, devenu évêque, il pouvait écrire, en toute vérité: "J'étais aussi capable de soutenir les intérêts de la religion contre l'impiété des philosophes, pendant que j'étais dans le monde que maintenant".

Le prêtre et le sulpicien

En 1797, il décide de se faire prêtre. L'ordination sacerdotale a lieu à Saint-Denis-sur-Richelieu, le 26 septembre 1800. L'avenir prouvera et prouvera surabondamment que l'abbé Lartigue n'était pas de ceux qui reculent quand ils ont une fois dit aux pieds des saints autels: *Promitto oboedientiam*. Ami du silence, de l'étude et de la prière, le jeune prêtre veut se faire Sulpicien; mais Mgr Denaut, qui l'a déjà nommé secrétaire du diocèse, ne consent pas à se priver d'un auxiliaire si précieux. A la mort de Mgr Denaut, le désir de M. Lartigue est toujours bien vivant, et, avec la permission de Mgr Plessis, il entre enfin à Saint-Sulpice (1806).

"Pendant quinze ans, lit-on dans sa notice nécrologique, il fut l'ornement de cette communauté par son zèle infatigable, par son rare talent pour la prédication, son ardeur incomparable pour la conver-

sion des pécheurs et sa grande charité envers les pauvres. Malgré les nombreuses occupations qui devaient, ce semble, absorber tout son temps, il mettait un si bel ordre dans l'accomplissement de ses devoirs qu'il trouvait toujours le loisir de visiter régulièrement les faubourgs dont on l'avait chargé, d'y maintenir l'ordre, comme l'attestent les personnes qui ont eu le bonheur d'être sous son administration, de passer une partie considérable de la journée au confessionnal, d'étudier avec profit la théologie et l'Écriture Sainte, comme le prouvent les manuscrits qu'il a laissés, de se tenir au courant de toutes les affaires de son pays qui l'intéressa toujours bien vivement."

L'Évêque de Telmesse et l'Évêque de Montréal

Lorsque Mgr Plessis voulut, en 1819, diviser son vaste diocèse qui s'étendait de la Nouvelle-Ecosse aux Montagnes Rocheuses, l'abbé Lartigue devenait évêque de Montréal. Par suite de l'opposition du gouvernement anglais, le démembrement du diocèse de Québec fut ajourné.

Sacré évêque de Telmesse, le 21 janvier 1821, Mgr Lartigue administra le district de Montréal, en qualité de vicaire général. Nous n'avons pas à raconter les quinze années de souffrances qui suivirent et où le légitime représentant de l'évêque de Québec à Montréal vit son autorité discutée et méprisée. Disons seulement—car il faut être juste—que s'il avait incontestablement pour lui la justice et le bon droit, il était d'une époque où les procédés conciliants étaient trop souvent méconnus; et autant que tout autre, il était de son époque. En 1836, les circonstances ont changé; et c'est avec joie que Mgr Lartigue est salué par tous comme premier évêque de Montréal.

L'église Saint-Jacques et la résidence épiscopale qu'il avait, en grande partie, construites de ses deniers, deviennent la première ca-

thédrale et le premier évêché (angle des rues Saint-Denis et Demonigny). Il avait encouragé, dès la première heure, et il ne cessa de bénir l'oeuvre alors naissante de Madame Gamelin; en 1837, il introduit au Canada les Frères des Ecoles Chrétiennes; il érige dans le diocèse l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et devient ainsi le père du grand mouvement missionnaire qui portera ses fruits sous l'épiscopat de Mgr Bourget. Celui-ci d'ailleurs, dans son mandement d'entrée, rendait pleine justice au premier évêque de Montréal: "Enfin, ce qui Nous inspire un vrai courage, c'est que toutes les oeuvres que Nous allons entreprendre pour votre salut éternel ont été depuis de longues années, projetées par notre illustre prédécesseur. Car, dans son vaste génie, qui embrassait plusieurs siècles, et dans ses immenses calculs pour le bien de son cher troupeau, il a prévu tout ce qui pouvait contribuer à son bonheur. Aussi, est-ce dans le sein de la confiance dont il nous a honoré que nous avons puisé tout ce que Nous avons à faire dans notre Episcopat... C'est surtout dans les derniers jours de sa vie que, ranimant toutes ses forces et laissant parler toute sa tendresse pour ses brebis, il nous a tracé la marche que nous avions à suivre, pour la réforme des abus et l'établissement des solides vertus". Toujours Mgr Bourget aima à se donner comme le continuateur de Mgr Lartigue, l'exécuteur de ses grands desseins. Il l'était en effet. Quand il institue le chapitre de la cathédrale, quand il fonde les *Mélanges Religieux*, quand il invite Mgr de Forbin-Janson à prêcher des missions dans le diocèse, quand il rappelle les Jésuites au Canada, il ne fait que donner suite à des projets de son prédécesseur.

La mort et le pieux souvenir de Mgr Bourget

Mgr Lartigue mourut le 19 avril 1840. Voici ce qu'on peut lire dans

les *Annales de l'Hôtel-Dieu de Montréal*: "Dans la nuit du Samedi-Saint au Dimanche (18-19 avril), Monseigneur Bourget veilla auprès du malade... Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir. Monseigneur Bourget, qui ne l'avait pas quitté un seul instant, commença le *Subvenite*; mais ne pouvant continuer à cause des sanglots qui lui coupèrent la voix, il fit signe à M. Joseph Crevier, jeune ecclésiastique, de continuer à sa place, il se retira dans sa chambre où nous le vîmes prosterné devant son crucifix".

Comme il est touchant de voir Mgr Bourget jusqu'à la fin de sa vie parler avec émotion de son maître et de son ami! En 1863, il encourage et bénit le projet d'élever un monument au premier évêque de Montréal; il veut faire beau et grand. Dans une lettre, datée de Rome, le 19 avril 1870, il commence par rappeler la mort de Mgr Lartigue, survenue à pareille date trente ans plus tôt. Ah! c'était un grand évêque, écrit-il, il me faudrait l'imiter. Même souvenir dans une lettre aux religieuses de l'Hô-

tel-Dieu, huit ans plus tard: "Toutes ces choses me sont présentes comme si elles se passaient aujourd'hui; voilà pourquoi je sens le besoin d'épancher mon cœur dans celui des bonnes religieuses Hospitalières qui surent si bien comprendre le cœur de ce grand Evêque, en lui procurant tous les secours dont il avait un si pressant besoin". Le 20 juin 1877, il écrit, de la Maison Saint-Janvier, à Mgr Fabre. Avant de parler affaires, il veut satisfaire sa dévotion et note que ce jour marque le centième anniversaire de la naissance de Mgr Lartigue.

L'exemple de Mgr Bourget devrait être pour nous un exemple entraînant. Trop longtemps, nous avons oublié, sinon méconnu les grands mérites de Mgr Lartigue. Comme il était plus près de la vérité celui qui écrivait en 1841: "Là repose le premier des évêques de Montréal, que l'histoire placera sans doute à un rang bien élevé, parmi les pontifes qui ont illustré la chaire épiscopale sur ce continent". Paroles qui, après cent ans, ne nous paraissent pas exagérées.

Léon POULIOT, S.J.

LE GRAND SEMINAIRE

La fin spéciale de la Compagnie de Saint-Sulpice, fut dès l'origine, de préparer les jeunes gens à la digne réception des Saints Ordres, et de les former à la science et aux vertus requises par le Sacerdoce et le ministère des âmes.

Les premiers prêtres, envoyés par M. Olier lui-même l'année de sa mort, 1657, tout en prenant part aux travaux apostoliques dans l'île de Montréal, ne perdaient pas de vue l'oeuvre par excellence de l'éducation des clercs, selon les vues de leur fondateur.

Dès les dernières années du XVII^e siècle, on enseignait les humanités au Séminaire de Ville-Marie. Plus tard, nous savons, par une lettre de M. Montgolfier à Mgr Briand, évêque de Québec (31 octobre 1760), que cette première école de latin s'était maintenue dans la communauté sulpicienne, et que, de plus, deux conférences, l'une de philosophie, et l'autre, de théologie, étaient données à une dizaine d'élèves. Pour eux, le supérieur demande à l'évêque le port de la soutane afin de les maintenir plus sûrement dans la modestie ecclésiastique.

Deux ans plus tard, on voit trois jeunes clercs, habitant au Séminaire, occupés à enseigner dans les écoles de la ville, et en même temps, recevoir des leçons de théologie. Il y a aussi les "régents" du collège, qui emploient le temps que leur laisse l'exercice de leurs fonctions à l'étude de la théologie en vue de leur sacerdoce prochain. Parmi ces régents, il faut signaler M. Joseph Comte, qui deviendra prêtre de Saint-Sulpice et exercera les fonctions de procureur du Séminaire pendant 40 ans.

Dès 1825, Mgr Lartigue, premier évêque de Montréal, fonda une "Eco-

le de Théologie", dans son palais épiscopal situé à l'angle de la rue Sainte-Catherine et de la rue Saint-Denis, tout près de la cathédrale Saint-Jacques. Cette école se développe lentement; en 1840, elle ne comptera encore qu'une quinzaine d'élèves.

Parmi les directeurs de cette école, on remarque M. Pierre Viau, qui deviendra plus tard grand vicaire de l'Evêque de Montréal, M. Jean-Charles Prince, futur coadjuteur de Mgr Bourget, et ensuite, premier évêque de Saint-Hyacinthe, MM. Alexis-Frédéric Truteau, Jean-Baptiste Dupuy, et enfin, Etienne Lavoie.

Le concordat de Mgr Bourget

En 1840, le Séminaire, dont la situation s'est améliorée par suite de la reconnaissance officielle de ses droits à la possession de ses biens, pourra accepter la proposition de Mgr Bourget, et accomplir enfin l'oeuvre qui est vraiment la sienne. Le 7 novembre 1840, un Concordat est passé, en vertu duquel "l'Evêque de Montréal confie au Séminaire de Saint-Sulpice de Montréal l'éducation ecclésiastique des aspirants au Sacerdoce de son diocèse pour être dirigée selon les règles et les usages de ladite Compagnie. Et cela, pour toujours, et irrévocablement. Il sera pourvu aux pensions des élèves par les ressources de leur famille, ou par les secours diocésains. Ont signé: Ignace, Evêque de Montréal, et Joseph Quiblier, s.s., supérieur".

Pour ces nouveaux séminaristes, il fallait trouver un logement. On y pourvut en les recevant dans le Collège de Montréal, situé rue Saint-Paul, et aujourd'hui abandon-

né. Le Grand Séminaire fut installé dans l'aile gauche de cette maison où l'on parvint à loger 19 séminaristes en 1840, 31 en 1841, et 40 en 1855; ce qui, avec les 266 collégiens, donnait un total de 306 élèves. Les deux communautés avaient la même chapelle et le même réfectoire.

De cette première période de l'histoire du Grand Séminaire on peut dire qu'elle ne fut pas sans gloire. Dès le début, on s'efforce de pourvoir à la bonne formation, morale et intellectuelle, des aspirants au Sacerdoce. Le bon ordre et le recueillement nécessaires à la piété et à l'étude sont assurés par la mise en vigueur d'un règlement, le même que celui du Séminaire de Saint-Sulpice de Paris dans ses grandes lignes, avec adaptation aux conditions locales. C'est encore celui qui est lu et observé de nos jours, sauf certaines formules archaïques et certains usages périmés.

Le personnel, peu nombreux au début, s'accroît peu à peu. Les deux premiers Directeurs sont MM. Billaudèle, 1841-1846, et Baile, 1846-1866. Les premiers professeurs s'appellent MM. Villeneuve, Granet, Barbarin, Carof, O'Farrell, Giband, Larue.

On y enseigne les sciences ecclésiastiques strictement nécessaires: dogme et morale, en suivant le manuel alors en usage dans beaucoup de Séminaires français, Mgr Bouvier, évêque de Mans; Ecriture Sainte, Liturgie; on y donne des répétitions de cérémonies et des exercices de chant. Quant à la prédication, on se borne d'abord à la critique de quelques sermons, donnés à la place de la lecture spirituelle; mais, dès 1854, il y aura un cours régulier, à l'aide du Manuel de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice de Paris.

Des séminaristes d'un peu partout

Les séminaristes n'appartenaient pas tous au diocèse de Montréal; il en vint de Kingston, de Boston et

d'autres diocèses des Etats-Unis; ce qui donnait déjà au Séminaire de Montréal le caractère de Séminaire interdiocésain, ou régional, qu'il a encore aujourd'hui.

La formation de plusieurs de ces élèves fut inégale ou incomplète. Un certain nombre avaient déjà commencé leurs études théologiques, ou bien, les continuèrent, dans les collèges, tout en enseignant; et ils ne passaient qu'un, deux ou trois ans à Montréal.

Durant la période qui nous occupe, de 1840 à 1857, 338 élèves furent inscrits au Grand Séminaire, représentant 21 diocèses: 145 restèrent au moins un an; 85, deux ans; 96, trois ans; 7, quatre ans. Sur ces 338 séminaristes, 246 étaient d'origine canadienne, 32 venaient des Etats-Unis, 43, d'Europe, et quelques Irlandais. 239 devinrent prêtres, dont 8 furent évêques; 15, religieux; et 20 Sulpiciens.

Parmi les plus connus, on remarque: Damase Dandurand, oblat, mort âgé de 102 ans; Alexandre Taché, 1er évêque de Saint-Boniface; John Farrell, évêque de Hamilton; Pascal Lajoie, supérieur des Clercs de Saint-Viateur; Adolphe Maréchal, grand vicaire de Montréal; Peter Balte, James Healy, Francis McNierny, évêques d'Alton, de Portland et d'Albany; James Rogers, évêque de Chatham, John Walsh, de London, et enfin, Antoine Labelle, le futur "roi du Nord".

Mais l'installation du Séminaire de Théologie au Collège n'était que provisoire; il fallait l'établir définitivement ailleurs. On voulut d'abord le rapprocher du Séminaire Notre-Dame, le presbytère actuel, et la construction d'un nouvel édifice fut commencée, sans être continuée. Car, après l'incendie de la cathédrale Saint-Jacques avec l'évêché et l'école, qui détermina Mgr Bourget à se fixer dans un autre quartier et à confier la paroisse S.-Jacques aux Sulpiciens, ceux-ci songèrent à placer le Grand Séminaire auprès de leur église. Ce projet